FRANCE MÉTRO : 7,90 € - DOM : 8,50 € - BEL/LUX : 8,50 € - CH : 11,10 FS - CAN : 13,99 $CA - D : 9,90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 8,90 € - MAR : 89 DH - TOM : 1080 XPF - TUN : 9,9 TND - N° 515 - FÉVRIER 2023 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LIRE magazine littéraire

GRAND ENTRETIEN

Pierre Lemaitre

« Je m'amuse à brouiller les pistes »

RÉSILIENCE

Les livres qui nous font (vraiment) du bien

- La bibliothérapie décryptée
- Les recettes de Maud Ankaoua

LE MEILLEUR DE LA RENTRÉE

Florence Aubenas, Philippe Claudel, Joyce Maynard, Igort, Mariana Enriquez, Philippe Besson, Mathieu Lindon, Adèle Van Reeth, Gaëlle Nohant, Lydie Salvayre, Colson Whitehead, Michelle Perrot, Constance Debré…

DANIEL PENNAC

Malaussène : ultimes secrets

N° 515/Février 2023/www.lire.fr

L 19817 - 515 - F: 7,90 € - RD

La Cité CONGRÈS / NANTES

le lieu unique

www.atlantide-festival.org

ATLANTIDE

Les Mots du Monde à Nantes
Festival des littératures

du jeu 02 au dim 05 mars 2023

au Lieu Unique et dans la ville

Avec **Emmanuelle Bayamack-Tam, Chi Ta-wei, Nadia Chionville, Diaty Diallo, Yannick Haenel, Lola Lafon, Wilfrid Lupano, Touhfat Mouhtare, Polina Panassenko, Eduardo Sangarcía...**

direction artistique: **Alain Mabanckou**

Visuel © Nina Lechartier

Ville de Nantes · Région Pays de la Loire · Loire Atlantique · sofia · la culture avec la copie privée

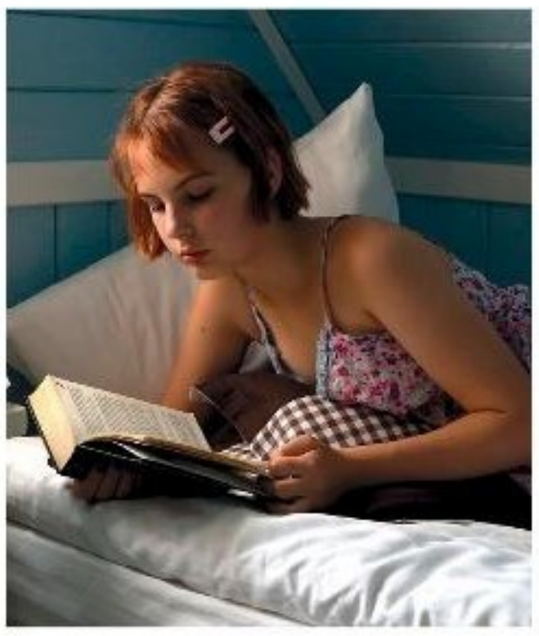
N° 515 - FÉVRIER 2023

LIRE magazine littéraire

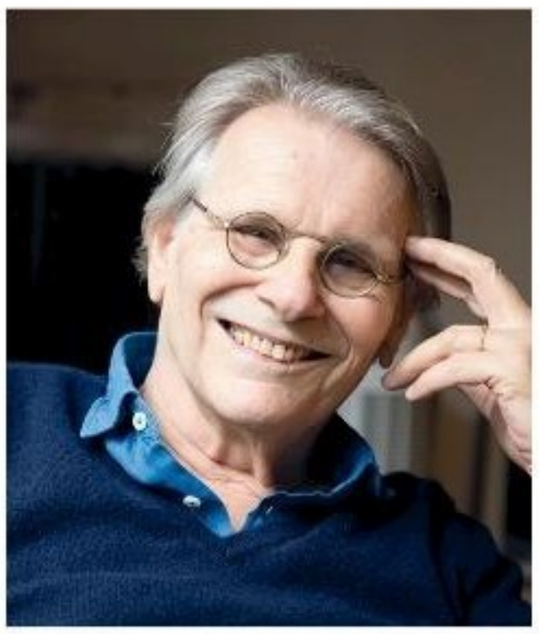
SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
PIERRE LEMAITRE

38
L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE
CHRISTINE ORBAN



42
LE DOSSIER
LE LITTÉRATURE DE RÉSILIENCE



56
L'ENQUÊTE
DANIEL PENNAC ET SA FAMILLE FORMIDABLE

4	**L'ÉDITO** **Baptiste Liger**
6	**LE GRAND ENTRETIEN** Pierre Lemaitre
13	**L'ACTUALITÉ**
38	**L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE** Christine orban
42	**LE DOSSIER** La littérature de résilience
52	**LE PORTRAIT** Mariana Enriquez
56	**L'ENQUÊTE** Daniel Pennac et sa famille formidable
63	**LE CAHIER CRITIQUE** 64 • L'événement : Philippe Claudel 70 • Littérature française 76 • Littérature étrangère 82 • Fantastique/Polars 88 • Bande dessinée/Jeunesse 90 • Classiques/Études littéraires/Poésie 96 • Essais/Documents
	LES EXTRAITS
66	*Offenses* de Constance Debré
84	*Journal d'une invasion* d'Igort
92	*Le Temps des féminismes* de Michelle Perrot
104	**LA LANGUE FRANÇAISE**
114	**LES LIVRES DE MA VIE** Andréa Bescond
	LA CHRONIQUE DE
33	**Marylin Maeso** Philosophie
41	**Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
62	**Patricia Reznikov** Dans les piles
103	**Pascal Ory** Mot de tête
109	**Philippe Delerm** Le sens de la formule
110	**Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDITS COUVERTURE
ILLUSTRATION : JULIE GUILLEM - PHOTO : BRUNO LÉVY/CALMANN-LÉVY

Ce numéro comporte un encart First Voyage diffusé aux abonnés France.

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - MARGARITA KOCHNEVA/PIXABAY - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

LiRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION
Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef adjoint
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt
Iconographie
Janick Blanchard
Chroniqueurs
Philippe Delerm, Marylin Maeso, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Jacques Braunstein, Olivier Cariguel, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Marylin Maeso, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Sophie Péters, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Jérémie Rousseau, Maxime Rovere, Juliette Savard, Serge Sanchez
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix: 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS
Service Abonnements *Lire Magazine littéraire*
235, avenue Le-Jour-Se-Lève,
92100 Boulogne-Billancourt
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

On peut symboliser la société d'une époque à travers les mots qu'elle met le plus en avant. Ainsi, le terme « résilience » revient volontiers, depuis plusieurs années, dans notre quotidien. Révélateur d'un monde qui souffre, subit, mais ne rompt pas et cherche une nouvelle voie. Preuve de la puissance des livres, l'influence des essais de Boris Cyrulnik, spécialiste du concept, n'y est pas pour rien dans l'essor de cette notion. Pour autant, peut-on parler de littérature de résilience ? Si oui, sur quels ressorts ces romans, récits ou guides reposent-ils ? Sont-ils si différents des ouvrages qui « font du bien » ou des volumes de développement personnel ? Voici quelques éléments du dossier que *Lire Magazine littéraire* consacre ce mois-ci à ce sujet – n'omettant pas cet élément essentiel : tout ouvrage, au-delà de la volonté de son auteur ou de la subjectivité de son lecteur, peut être, de près ou de (très) loin, une affaire de résilience…
Certaines parutions très attendues de cette rentrée d'hiver pourraient ainsi facilement se classer dans cette case – celles, par exemple, d'Adèle Van Reeth, Justine Augier, Patrick Autréaux ou Maud Ankaoua. Mais d'autres ouvrages méritent assurément le détour en ce début 2023, parmi lesquels *Le Silence et la Colère* de Pierre Lemaitre (suite du *Grand Monde*), le dernier « Malaussène » de Daniel Pennac, les nouvelles horrifiques de Mariana Enriquez, l'essai *Pourquoi la guerre ?* de Frédéric Gros ou le formidable roman graphique *Journal d'une invasion* d'Igort sur le conflit ukrainien. À vous de découvrir tous ces conseils dans cette édition. En ayant une pensée pour Russell Banks, dont nous venons d'apprendre la disparition. Et qui avait trouvé dans *L'Ange sur le toit* une belle définition du travail des écrivains : *« Nous échangeons des histoires en priant que cet ange sur le toit les transforme au cours de la narration, qu'elles deviennent crédibles et parlent de nous tous, qui que nous soyons les uns pour les autres. »* ■

Roselyne Bachelot

INVITÉE DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Voilà une ex-ministre de la Culture qui n'avait pas sa langue dans sa poche. Et qui n'a rien perdu de sa superbe, si l'on en croit son nouveau livre, *682 jours* (Plon), dans lequel elle revient sur son parcours Rue de Valois et, plus généralement, sur toute sa vie politique. On pourra juger de son franc-parler légendaire lors d'une rencontre dans le cadre des Lundis des écrivains aux Deux Magots, le 13 février prochain à 18 h 30. Roselyne Bachelot s'entretiendra ainsi librement avec Baptiste Liger, avant de dédicacer son ouvrage. Rassurez-vous : une tenue rose ne sera pas exigée !
Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33

***Lire Magazine littéraire* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine littéraire est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - BALTEL/SIPA/PLON

« Une vie extraordinaire, qui exigeait
une biographie extraordinaire :
c'est chose faite. »
Michael Cunningham

« Nous avons besoin de Sontag aujourd'hui
plus que jamais, et cette biographie
lui redonne pleinement vie. »
The Guardian

« Bigre ! Brûlez vos lettres, chers confrères
et consœurs, car sachez que si Benjamin Moser
se pique un jour d'écrire votre biographie,
TOUT sera révélé ! Fascinant. »
Margaret Atwood

« Une biographie minutieuse, riche
de précieux témoignages, rend hommage
à l'intellectuelle américaine. »
Nathalie Crom, *Télérama*

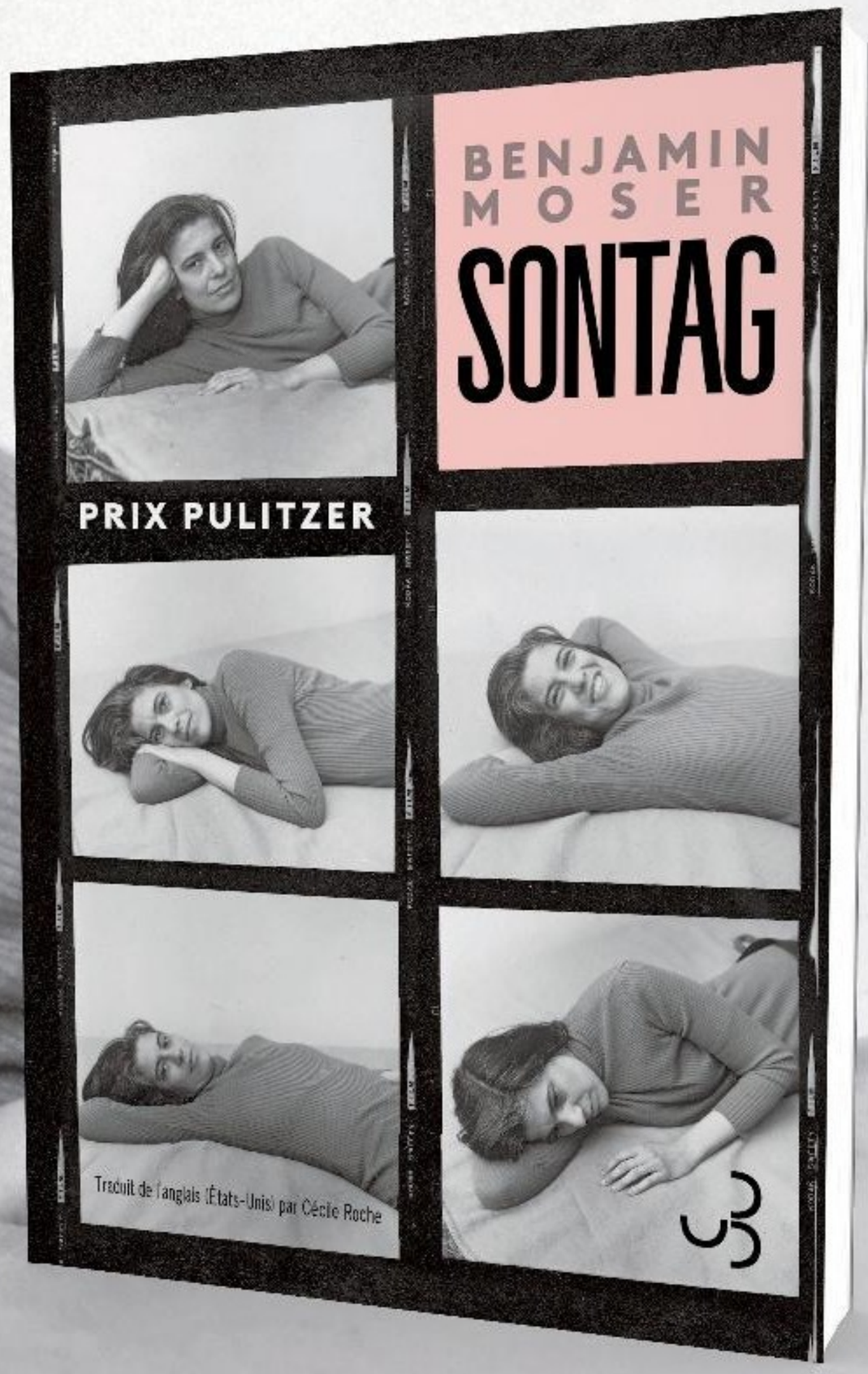
Christian Bourgois éditeur présente

LA BIOGRAPHIE DE SUSAN SONTAG

par Benjamin Moser

PRIX PULITZER

« Moser a réussi l'impossible : saisir
le mystère et le génie de Sontag
dans toutes ses contradictions. »
Interview



christian bourgois éditeur

www.bourgoisediteur.fr

PIERRE LEMAITRE

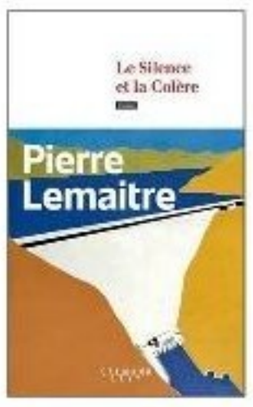
« Je me suis confronté au monde social et à sa réalité »

Vous voulez savoir à quoi ressemble un romancier heureux ? Regardez donc Pierre Lemaitre ! Ses polars ont fait sa réputation première avant de charmer jusqu'au *New York Times*. Son premier roman de littérature « blanche », *Au revoir là-haut,* a obtenu le Goncourt en 2013. Ce Goncourt, adapté à l'écran, a triomphé au cinéma… Alors que bien des récipiendaires du prix voient les ventes de leurs livres suivants chuter, celles des romans de Pierre Lemaitre se sont maintenues : *Le Grand Monde,* dont la suite vient de paraître, a embarqué des centaines de milliers de lecteurs. Cette bonne fortune éditoriale a une raison : au lieu de se reposer sur son talent d'auteur de polar, Lemaitre a beaucoup travaillé. Sa connaissance des rouages de la littérature populaire du XIXe siècle – celle des Zola, Balzac, Dumas – impressionne quand il en parle, et saute aux yeux quand on le lit.

SA CONNAISSANCE DE LA LITTÉRATURE IMPRESSIONNE QUAND IL EN PARLE ET SAUTE AUX YEUX QUAND ON LA LIT

Suite du *Grand Monde, Le Silence et la Colère* se présente comme un roman familial sis au début des années 1950 : on y renoue avec les tribulations de la fratrie Pelletier. Mais ce roman familial contient aussi un polar : François Pelletier, journaliste, tente toujours d'éclaircir le meurtre de l'actrice Mary Lampson. Ce polar se double d'un roman noir : Jean Pelletier, assassin compulsif pas encore découvert, sent l'étau se refermer sur lui. Ce roman noir s'inscrit dans un roman social : grâce au magasin de fripes ouvert par Jean, vous saurez tout des horreurs de la gestion des ressources humaines de l'époque. Et grâce aux reportages de sa sœur Hélène, devenue enquêtrice, vous saurez à quoi correspondait ce qu'on appelait alors « l'hygiène ». La vie d'Hélène amènera aussi le roman à aborder la question de l'avortement clandestin. Dans le même temps, Lemaitre nous montre le progrès en marche, à travers l'histoire d'un barrage et d'un village promis à l'engloutissement, raconté façon western ! Et ces multiples intrigues (impossible de toutes les citer) sont chevillées de manière inextricable sans que jamais on ne s'y perde. Ne vous y trompez pas : les livres de Lemaitre sont faciles à lire parce qu'ils ont été difficiles à écrire. Il a fallu bien du travail pour mettre au point ces intrigues qui ouvrent chacune sur un microcosme. Et des efforts d'un autre genre pour parvenir à cette écriture limpide qui, jamais, ne fait obstacle au lecteur.

C'est un Pierre Lemaitre en pleine forme que nous avons rencontré, dans les locaux de Calmann-Lévy : affable, sautant avec gourmandise sur nos questions, y répondant parfois avant qu'elles ne soient posées… Derrière cette jubilation d'auteur se cachent sans doute bien des noirceurs mais Lemaitre a le bon goût de les garder pour ses livres. ■ •••



★★★★☆
LE SILENCE ET LA COLÈRE
PIERRE LEMAITRE
592 P., CALMANN-LÉVY, 23,90 €

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Après la période indochinoise du *Grand Monde*, vous décrivez, dans *Le Silence et la Colère*, la France des années 1950, en premier lieu la France au travail. Faut-il voir avec ce second volet des « Années glorieuses » votre grand roman social ?

Pierre Lemaitre. Je voudrais remonter à la genèse du projet. J'avais dessiné globalement la ligne narrative de la famille Pelletier sur les trois livres que devait constituer la série des « Années glorieuses », chacun représentant une décennie des Trente Glorieuses. Mais cette période était trop longue. Le premier changement a donc été de passer de trois à quatre livres. La seconde chose, et c'est ce qui m'a le plus troublé, c'est la réalité du baby-boom. En 1948, une fille entre 18 et 24 ans a déjà trois mômes ! Et avec une intrigue se déroulant dix ans plus tard, mes personnages allaient considérablement évoluer. Il m'a donc fallu, d'une part, raccourcir le laps de temps de l'ensemble des Trente Glorieuses et, de l'autre, raccourcir le délai qui séparerait les livres – désormais quatre ou cinq ans. Les personnages n'ont pas trop vieilli, le lecteur peut les retrouver, et puis moi, surtout, je sais où ils en sont. Après avoir joué avec les codes du roman d'aventures dans *Le Grand Monde,* pourquoi ne pas balayer, au fil des tomes, les divers genres littéraires ? Et si je me lançais dans un roman résolument social ? Ce fut le point de départ du *Silence et la Colère* pour lequel je me suis vraiment confronté au monde social et à sa réalité. Dans la foulée, j'avais déjà imaginé une trame de roman d'espionnage, qui interviendrait dans les années 1958-1959, autour de la parano du nucléaire, de la bombe. Et puis aussi un retour aux sources avec un récit à l'armature policière…

« Ce qui m'a le plus troublé, c'est la réalité du baby-boom. En 1948, une fille entre 18 et 24 ans a déjà trois mômes ! »

Justement, quand on a en tête les divers volumes d'une telle entreprise, comment fait-on pour trouver l'équilibre entre l'unité de l'ensemble et la spécificité de chaque ouvrage ?

P.L. En fait, celui qui pilote la décision, c'est toujours le personnage. Il vient par un bout toucher les problématiques sociales qui m'intéressent. Sur l'avortement, par exemple, j'ai été stupéfait d'apprendre que la période de la Libération avait été plus meurtrière que celle de Vichy, et qu'il y avait eu plus de répression anti-avortement dans les années 1960 que dans les années 1930 ! Je tenais quelque chose avec ce constat. Il se trouve que j'avais dans mon histoire une fille qui avait 18 ans en 1948. Elle en a 23-24 après, c'était idéal pour évoquer cette question.

Dans *Le Silence et la Colère* les pilotes semblent être Jean et Hélène, laquelle, par son enquête, nous montre l'ancienne France, celle de la province confrontée à la modernité…

P.L. Mon pilote, surtout, dans ce domaine-là, c'est *France-soir*, qui m'a servi de modèle pour *Le Journal du soir.* J'ai passé des journées à la bibliothèque à feuilleter *France-soir,* physiquement. C'était un moment d'immersion dans la période où je voyais tout : comment les gens étaient, comment ils parlaient, comment ils s'habillaient… Et puis j'aime bien cette espèce d'attention flottante, dans l'attente que quelque chose me frappe. Depuis *Le Grand Monde,* je cherchais de quelle manière travailler sur la question du béton pendant les Trente Glorieuses. C'est alors que je suis tombé sur le drame du barrage de Tignes en 1952. Un sujet parfait pour mon intrigue. Après, il me fallait juste la déterritorialiser et y faire entrer mes personnages… En outre, je souhaitais que la question de l'avortement se passe non pas à Paris mais en province.

Pour rester dans le domaine du journalisme, vous n'hésitez pas à intégrer fréquemment des titres et des extraits d'articles au cœur même du récit. Pourquoi ?

P.L. Je voulais que ces articles soient bel et bien présents et fassent avancer l'intrigue. Mais comment faire sans que cela ne paraisse pas trop artificiel ? Il m'a semblé que la solution, c'était de ritualiser le procédé. Je cherchais une méthode pour que la lecture ne soit pas ennuyeuse, pour que ça n'apparaisse pas comme parachuté, ou trop bavard. Le journal ne devait pas simplement être présent par ses journalistes, mais aussi matériellement par les articles proposés. Dans le premier tome, j'avais tout un passage sur les violences policières, via un grand éditorial… Quand je me suis rendu compte que je pouvais le ritualiser dans les chapitres, j'ai saisi que je tenais la solution la plus élégante pour pouvoir insérer ces éléments sans que cela

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1951

Naissance à Paris. Fils d'employés qui lui ont transmis très jeune la passion de la littérature, Pierre Lemaitre grandit en Seine-Saint-Denis. Après avoir effectué divers métiers, il reprend des études et devient psychologue. Cet autodidacte anime en outre des cours de littérature et de culture générale pour les bibliothécaires.

2006

Après d'innombrables refus, il voit enfin l'un de ses manuscrits être publié : Le Masque édite *Travail soigné,* premier tome de la désormais célèbre série « Verhoeven » qui l'imposera comme l'un des maîtres du polar français. Suivront d'autres titres indépendants comme *Robe de Marié* ou *Cadres noirs*.

2013

Consécration : *Au revoir là-haut* reçoit le prix Goncourt. Cinq ans plus tard, Pierre Lemaitre remporte le César de la meilleure adaptation pour la transposition de ce roman. Le succès ne se dément pas pour l'écrivain, auteur entre autres de *Trois jours et une vie* ou du *Grand Monde* – premier volet de la tétralogie « Les années glorieuses ».

Parmi les multiples intrigues du *Silence et la Colère,* on trouve celle inspirée par le drame du barrage de Tignes en 1952, construit malgré la résistance de la population et dont les eaux engloutirent le village.

devienne des annexes. Par ailleurs, grâce à *France-soir* et à ses articles sur Tignes, j'avais compris que 80 % de l'information étaient dans le titre.

Ce qui est très amusant, ici, c'est aussi la façon dont vous tournez cette intrigue franco-française provinciale en western…

P.L. L'ensemble de mon travail a toujours été une espèce de salutation permanente à la littérature, et je continue de plus en plus, comme je suis de plus en plus libre. Je peux me permettre d'avoir des clins d'œil dans le clin d'œil. Là j'ai un roman plutôt zolien, avec même des pages que j'ai fabriquées quasiment comme des parodies de Zola, et à l'intérieur j'ai aussi cette ligne de western… Je m'amuse vraiment, c'est le jeu des poupées russes.

Pour rester du côté de Zola, on songe par instants *Au Bonheur des Dames* en lisant *Le Silence et la Colère*. S'agit-il de l'une des œuvres matricielles de votre roman ?

P.L. Je n'aime pas ce roman. C'est le Zola le plus moralisateur. *Au Bonheur des Dames* est un bon livre, mais c'est vrai que j'ai toujours été heurté par le personnage de Denise. Beaucoup plus tard, je me suis rendu compte que Zola était un petit-bourgeois, qui a signé des pages d'un antisémitisme hallucinant dans *L'Argent,* qui m'ont scotché. Il faut voir le jugement qu'il va porter sur 1830, 1848… Pour autant, je suis un grand lecteur de Zola, et je pense lui rendre suffisamment d'hommages pour me permettre des critiques…

En outre, comme Zola, vous vous documentez beaucoup et vous programmez votre œuvre de manière très précise…

P.L. C'est tout le charme de la littérature. L'une des choses qui la rendent d'ailleurs si grande, c'est que même quand il prépare beaucoup, le romancier ne maîtrise pas la totalité de ce qu'il envisageait. Je suis toujours émerveillé par les choses qui, malgré la préparation, viennent surprendre le texte.

Parmi vos personnages, on note, tiens donc, un Émile, mais aussi une Colette, un Honoré, un Bellamy – pour *Bel-Ami* ? – sans oublier l'inénarrable Destouches dont le nom rappelle naturellement Céline. Petits clins d'œil tout à fait explicites ou surinterprétation de notre part ?

P.L. Vous savez, je ne crois pas trop à la surinterprétation, beaucoup plus à l'inconscient du texte. Ce que j'appellerais la surinterprétation, c'est à mon avis simplement l'exercice de l'inconscient du texte qui est relevé par celui qui lit le livre, indépendamment de son auteur. C'est vrai, on trouve plein de clins d'œil. Il y en a certains que je n'ai pas forcément voulus. Destouches, bien sûr, la référence est un peu voyante, je reconnais *[rires]*. Mais notez que ce personnage n'est pas médecin, et qu'il ne s'appelle pas Ferdinand !

Comme dans vos autres romans, vous cherchez à nous faire entrer dans le « bain » de l'Histoire, sans tomber dans le pastiche d'époque. Comment trouvez-vous le juste équilibre pour retranscrire ce ressenti temporel ?

P.L. D'abord, je porte une attention fervente à bannir tout ce qui fait « couleur locale ». C'est le premier écueil qu'il faut éviter. Et j'y suis parvenu en passant mes journées devant *France-soir*. C'est-à-dire qu'au moment où je me mets à écrire, j'ai l'impression de m'être débarrassé de tout ce qui m'a amené à feuilleter le journal. Je suis devenu le feuilletoniste du journal et, au fond, je n'ai pas beaucoup d'efforts à faire. D'une certaine façon, le roman sort du journal. Je me méfie de toutes les facilités auxquelles on croit pouvoir se référer pour « faire époque ». C'est un peu comme au cinéma. Les films de reconstitution me paraissent souvent mauvais, parce que quand on réalise un film sur, par exemple, 1830, on doit avoir en tête qu'en 1830 il y a encore des gens qui sont habillés comme en 1797 ! Aujourd'hui dans la rue, on croise des gens ayant acheté leurs vêtements il y a dix ou vingt ans… On doit prendre garde, quand on est sur une période datée, de ne pas vouloir chercher à créer de la date, à créer ce monde-là. Cela doit venir naturellement. La technique de l'immersion me semble la plus raisonnable.

Vous avez travaillé sur les adaptations de *Trois jours et une vie*, *Couleurs de l'incendie* et, bien sûr, *Au revoir là-haut* – qui vous a d'ailleurs valu un César. Lorsque vous êtes dans l'écriture d'un roman, songez-vous désormais à des idées potentielles d'adaptation ?

P.L. Non, je ne suis jamais là-dedans, même si travailler sur des adaptations m'a beaucoup apporté sur la construction de mes romans. Ceci dit, autant je ne pense jamais à l'adaptation dans l'écriture romanesque, autant je fais appel de temps en temps à des outils scénaristiques pour savoir comment je vais mener mon affaire. Il y a des méthodes que j'ai appris à utiliser dans le scénario, qui peuvent se révéler très efficaces lorsqu'on les importe dans la construction ou la composition, par exemple, des seconds rôles. •••

DR

Vous gardez aussi des surprises jusqu'aux notes de fin… Tout d'abord, vous avouez que vous ne connaissez rien à la boxe, dont vous décrivez ici pourtant les rites…
P.L. Absolument rien, en effet. Pire, c'est un sport que je n'aime pas!

Ensuite, vous nous proposez de découvrir un article, sidérant, de Françoise Giroud, reproduit en fin de volume. Comment êtes-vous tombé sur ce papier incroyable ?
P.L. Napoléon le disait : « *Présentez-moi des généraux qui ont de la chance.* » Quand on est romancier, il faut aussi de la chance. Et là, je dois cette découverte à mon historienne, Camille Cléret, que je remercie encore. Un jour, elle m'a parlé d'un article sur la propreté des femmes, signé Françoise Giroud. Quand j'ai lu l'article en question, je me suis dit qu'il était impossible de laisser passer un truc comme ça ! C'est exactement comme dans *Au revoir là-haut*, avec ces cercueils trop petits pour faire entrer les corps!

Justement, au-delà des descriptions et des personnages, vous multipliez dans vos romans les trames et les fils narratifs. Quelle est votre technique ? Comment faites-vous pour les combiner afin qu'on suive, de manière la plus limpide possible, toutes ces intrigues ?
P.L. D'abord, nous avons le modèle du feuilleton. Je m'y réfère dans la mesure où mes chapitres sont relativement courts. Lorsqu'on est sur un personnage, on ne le suit pas trop longtemps, à l'exception peut-être des chapitres d'exposition. Lorsqu'on le quitte, s'il y a quatre autres personnages, on le retrouvera dans les quatre chapitres pour qu'il ne s'éloigne pas trop. J'ai un tableur avec, d'un côté, les personnages, de l'autre, les dates et le chapitrage, et j'ai, au croisement, le résumé dans la cellule de ce qu'il se passe. Et comme ils ont chacun une couleur, cela me permet de me dire « attention, celui-là, on commence à le perdre ». Il convient de rationaliser un peu tout ça, mais la vraie boussole, c'est le sentiment à la relecture. En relisant les 60 premières pages, je peux me rendre compte que j'en ai perdu un… Le premier gendarme dans ce domaine-là, c'est moi en tant que lecteur.

Dans tous vos romans, vous portraitisez la société d'une époque, tout en prenant soin, en miroir, de nous parler du monde contemporain. Est-ce conscient dès le début de l'écriture ou les parallèles se font-ils naturellement au fur et à mesure ?
P.L. Pour ne rien vous cacher, je déteste le type de romans où l'on va cultiver une espèce de cycle historique, façon « je vous montre un truc, et vous avez bien vu que je vous parle aussi aujourd'hui »… Donc, pour éviter toute démarche trop signifiante, j'utilise plutôt une technique pointilliste. Et je fais le pari de l'intelligence du lecteur, qui n'a pas besoin que je lui flèche des références. Alors, certes, de temps en temps, la colère me prend. Quand dans *Le Grand Monde,* je décide d'évoquer les violences policières, j'ai envie d'y aller, et j'y vais!

Pour autant, contrairement à un certain nombre d'auteurs, votre lectorat n'est pas forcément proche de vos idées – vous qui assumez être un homme de gauche…
P.L. Oui, la droite m'adore ! Mais il faudrait plutôt parler du cas des journalistes. Par exemple, *Libé* me déteste et, pour *Les Inrocks*, je ne suis pas un romancier, mais un chauffeur poids lourd. Oui, la presse de gauche ne m'aime pas, c'est tout à fait son droit, mais il faut que ce soit pour de bonnes raisons, et pas parce qu'on considère le succès comme suspect ! Pourtant, idéologiquement, c'est ma famille ! Parallèlement, *Valeurs actuelles* me donne deux pages et dit que c'est super, et j'ai de très bons articles dans *Le Figaro*… Au fond, peut-être que cette presse de gauche est un peu snob. Mais les choses évoluent et j'ai l'impression que, livre après livre, certains, comme à *Télérama*, commencent à se dire que, bon, mes romans ne sont pas si mal *[rires]*…

L'une des raisons de ce malentendu tient peut-être à votre capacité à imaginer des personnages suscitant attirance et répulsion, et à votre propension à nous faire apprécier des salopards…
P.L. L'an passé, une journaliste me parlait du personnage de Geneviève dans *Le Grand Monde*, qu'elle considérait comme extrêmement nocive, et plaignait le malheureux pauvre Jean… Je lui ai fait remarquer que celui-ci était quand même un tueur en série et que Geneviève avait beau être méchante, elle n'avait jamais tué personne…

Pour rester dans les ambiguïtés, vous semblez, depuis *Au revoir là-haut* et la vraie intrigue des cercueils réduits et la fausse intrigue des monuments, aimer mêler éléments bien réels mais étonnants et intrigues de votre invention…
P.L. C'est un peu ma signature. Et ça me fascine. Je relisais cet après-midi, dans *Le Silence et la Colère*, le passage relatant ce qu'on disait des femmes dans les années 1950 – quand est-ce qu'elles changent de culotte, etc. À cet instant, je me mets à la place du lecteur d'aujourd'hui, qui peut être désarçonné par ce que j'ai écrit. Et puis à la fin, on tombe sur un article bien réel où l'on trouve des choses bien pires ! J'aime bien le fait que le lecteur puisse s'interroger sur la véracité des faits. Je m'amuse à brouiller les cartes. Mark Twain, que j'adore, a écrit :

« L'ensemble de mon travail a toujours été une espèce de salutation permanente à la littérature »

« *La grande différence entre la fiction et la réalité, c'est que la fiction doit être crédible.* » J'adore cette phrase ! Au fond, mettre en doute les points de vue en créant des zones d'incertitude entre la fiction et la réalité, c'est bien la raison d'être de la littérature.

Le titre, *Le Silence et la Colère*, sonne un peu comme *Le Bruit et la Fureur* de William Faulkner. Clin d'œil conscient ou hasard ?

P.L. Ah, mais je n'y ai même pas pensé ! Ça me semble dingue, d'ailleurs. Ce qui m'a intéressé dans ce titre lorsque je l'ai trouvé, c'était l'opposition entre deux sentiments, deux états d'esprit. Et j'avais l'impression que, dans le roman, chez tous les personnages, il y avait les deux : les habitants de Chevrigny, Hélène avec son problème d'avortement… Le titre permettait de créer une fausse piste, et d'avoir à chercher où se trouvaient le silence et la colère. Mais ne sont-ils pas au fond de chaque personnage ? Prenons l'exemple de Destouches : il est le silence et la colère. Il est silencieux comme un cow-boy, mais sa colère est là, bouillonnante, et s'exprime à la fin.

Dans les remerciements en fin de volume, vous évoquez votre épouse Pascaline, au sujet de laquelle vous n'avez jamais caché que son avis était déterminant lors de l'écriture de vos romans. Comment définiriez-vous son rôle sur un livre ?

P.L. De vie et de mort, tout simplement ! Sans elle, je ne serais pas là. Je pense que sans moi elle ne serait pas là non plus. Il y a un moment dans la vie où nous sommes obligés d'avoir des gens à qui nous nous en remettons. Moi, je n'ai pas assez de force pour tenir tout seul. Donc je m'en suis remis à elle, et c'est arrivé à deux reprises qu'elle me dise : « *Ça, je n'y crois pas ; ça, ne le fais pas.* » Il y a parfois des conversations homériques ! Quand elle me dit qu'elle n'aime pas un personnage, c'est épouvantable, mais elle a tout le temps raison. Quand elle a quelque chose à me dire, elle pèse chaque phonème, sachant que les effets peuvent être dévastateurs. Je travaille dans un état de fragilité permanent, il suffit de souffler pour que je tombe, et elle le sait. Quand elle émet une remarque négative, elle l'a mûrie. Non pas que je sois en sucre, mais voilà, notre relation fait que c'est moi qui me mets en danger, et elle est respectueuse du fait que quand je me mets en danger j'ai droit à certains égards. Je ne veux pas faire croire que je suis un mec caractériel auquel on ne peut rien dire, mais je suis très fragile quand j'écris un livre. Et je ne peux écrire un livre que si je m'amuse. On tient là peut-être l'une des clés du succès que rencontrent mes livres : le lecteur sent que la jubilation n'est pas une posture.

Vous avez eu le Goncourt, vos livres font un tabac en librairies, ont été adaptés et sont traduits dans le monde entier. Au fond, est-ce que vous doutez encore de vous ?

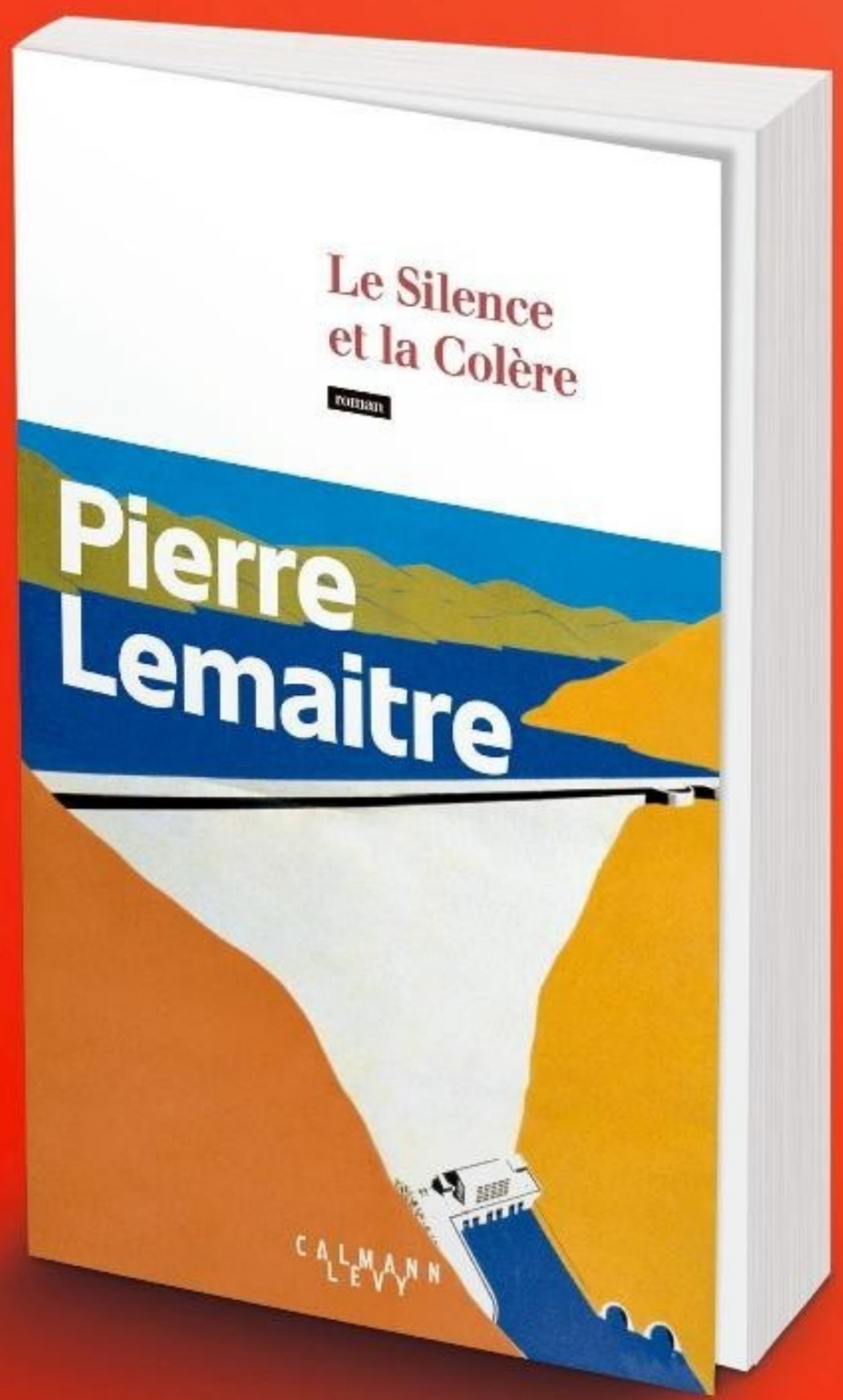
P.L. Si vous saviez… Hier soir, au dîner, on recevait quelqu'un à qui je fais lire des choses. Et ça fait trois jours que je ne dors pas car j'espère qu'il ne va pas me dire que cette fois-ci ce n'est pas bon… Pascaline, à qui j'ai donné 40 pages, le voit bien. Elle n'a pas réussi à me rassurer sur le fait que c'était bien parti… Je pense que comme c'est ma névrose personnelle, c'est une des clés de mon existence, une clé psychanalytique de la façon dont je me suis conduit. C'est pourquoi j'imagine que je l'aurai tout le temps, que le doute est inhérent à mon histoire. Et la réussite ne va pas changer grand-chose.

Enfin, pour rester dans le jugement, pas de soi mais peut-être des autres, une rumeur voudrait qu'on vous ait proposé d'intégrer le jury Goncourt… Info ou intox ?

P.L. C'est pire que vous ne l'imaginez. Mon copain Pierre Assouline dit volontiers qu'on n'est pas candidat au Goncourt… Quelqu'un vous appelle en vous disant « Est-ce que ça te plairait d'être jury au Goncourt ? », uniquement à partir du moment où vous avez fait savoir que cela vous intéressait ! On attend alors de voir si on va être élu… Moi, ça m'est arrivé deux fois. La première fois, c'était avec Régis Debray, qui avait voté contre moi au Goncourt et était tellement en colère qu'il n'avait pas voulu me serrer la main chez Drouant. Ensuite, on a sympathisé, et il m'a proposé de le remplacer après sa démission. Finalement, Éric-Emmanuel Schmitt l'a emporté. La fois suivante, les jurés ont préféré Pascal Bruckner, et leur choix est parfaitement respectable. J'ai fait mon deuil, maintenant, même si j'aurais apprécié de faire partie de cette assemblée d'écrivains. Se réunir pour parler de livres, c'est quand même formidable ! ■

Propos recueillis par Alexis Brocas et Baptiste Liger

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*



Abonnez-vous à

LIRE magazine littéraire

EN CADEAU
LE SILENCE ET LA COLÈRE

Le nouveau roman de
PIERRE LEMAITRE

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire-Magazine Littéraire - 235 avenue Le Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***Le Silence et la Colère*** pour 49€ seulement au lieu de ~~102,90€~~

Ci-joint mon règlement par :

- ☐ Chèque à l'ordre de EMC2
- ☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

OMLML515

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/03/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire-Magazine Littéraire - 235 avenue Le Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt.

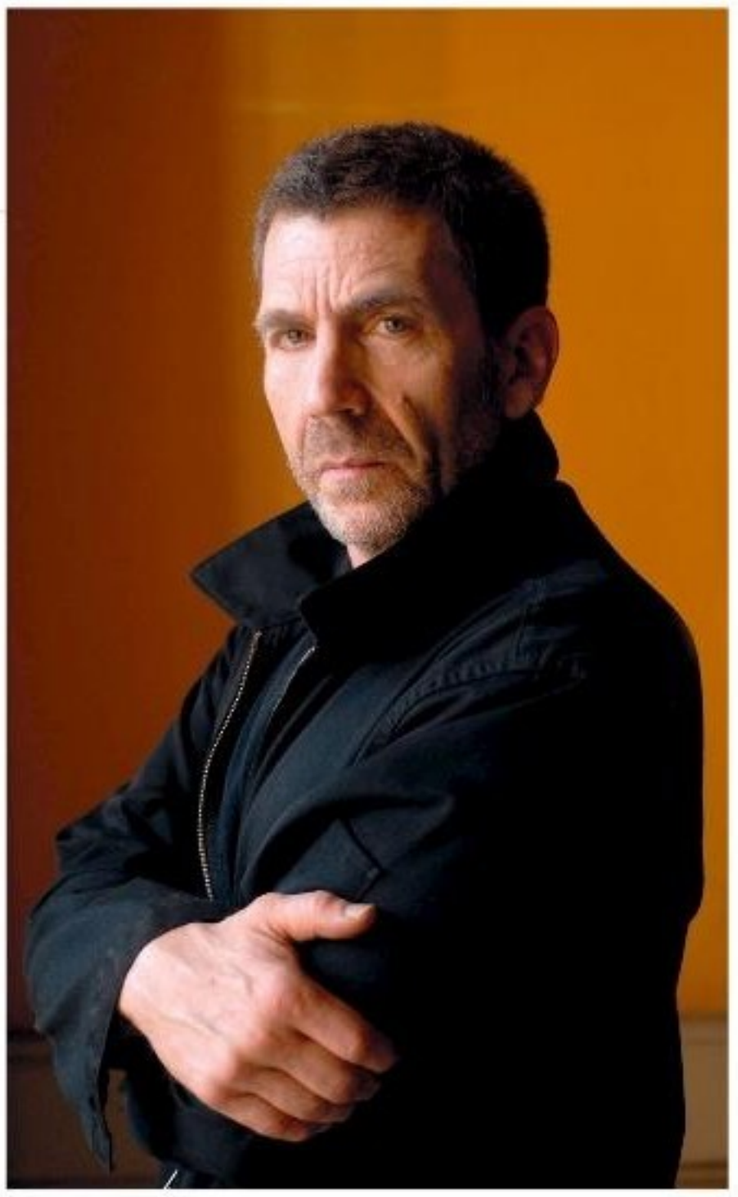
LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

21

QUAND **JERRY STAHL** DÉCOUVRE AUSCHWITZ

14

FLORENCE AUBENAS EN ARTICLES



L'ACTUALITÉ

22

LA FRANCE VUE PAR **JOYCE MAYNARD**

24

GUILLAUME CANET : « CE QUE J'AIME CHEZ GOSCINNY, C'EST L'ABSURDE »

PATRICE NORMAND/L'OLIVIER - ULF ANDERSEN/RIVAGES - PIERRE9X6/PIXABAY - CHRISTOPHE BRACHET/PATHÉ FILMS

Reporter à tout faire

Un beau recueil d'articles de Florence Aubenas nous permet de saisir toute la singularité et l'acuité de cette journaliste. Qui sait mieux que quiconque croquer les maux de la société.

« *Mais comment fait-elle ? Elle est hallucinante !* » Quelques jours après sa libération, Florence Aubenas s'exprimait devant la presse. Avec pudeur, distance et humour, la journaliste enlevée à Bagdad en janvier 2005 et enfermée dans une cave pendant cinq mois racontait. Ceux qui étaient devant leur écran de télévision ce jour-là se souviennent de leur étonnement devant cette femme qui semblait, comme un ultime bras d'honneur à ses geôliers, aller… bien ! Même pas mal !

On ne saura jamais vraiment si mal il y a toujours ou pas. Dans la préface de son nouveau livre, *Ici et ailleurs* – un recueil de ses reportages pour *Le Monde* de 2015 à 2022 –, elle écrit : « *Régulièrement, une question m'est posée : suis-je devenue différente depuis la prise d'otages qui m'a valu 157 jours de captivité en Irak ? Y a-t-il eu un avant/après ? Je n'en suis pas sûre, je dois être un mauvais exemple. Mes ravisseurs me le répétaient d'ailleurs : vous êtes un otage nul. Zéro. Je me suis habituée à voir la déception chez mes interlocuteurs quand je leur fais cette réponse. Je n'ose pas poursuivre, du coup.* » Elle a peut-être été « *un otage nul* » (du 5 janvier au 12 juin 2005) mais une aide indéfectible pour les autres, notamment comme marraine de nombreux comités de soutien. Au sein de celui de Stéphane Taponier et Hervé Ghesquière enlevés en Afghanistan pendant près d'un an et demi en 2010, on

Ouistreham **d'Emmanuel Carrère d'après *Le Quai de Ouistreham* (2010) de Florence Aubenas, avec entre autres Juliette Binoche à l'affiche.**

PATRICE NORMAND/L'OLIVIER - CHRISTINE TAMALE

se souvient encore de son énergie et de sa présence. Là pour être certaine qu'on ne les oublie pas. Là pour défendre la liberté de la presse. Elle l'a chevillée au corps, cette liberté, et le métier… dans le sang.

ÉCRIRE À HAUTEUR D'HOMMES

Née en 1961 en Belgique, après des études de journalisme, elle devient grand reporter à *Libération*, puis au *Nouvel Observateur* et signe aujourd'hui dans le journal *Le Monde*. Une vie de valises faites et défaites: « *J'enchaînais les départs. Partir, revenir, partir, surtout ne jamais reprendre son souffle. Dans cette chambre d'hôtel, j'étais sûre de me trouver à l'endroit où devait être un journaliste à ce moment-là. J'étais bien là, présente, avec tous mes outils.* », écrit-elle toujours dans la préface d'*Ici et ailleurs*. Ses reportages sur le Rwanda ont marqué les esprits tout comme ceux sur le procès d'Outreau ou les Gilets jaunes. C'est la marque des bons journalistes: couvrir des barbecues sur des ronds-points avec la même intensité que des guerres au bout du monde. L'actualité est partout où sont les hommes et son job est de la décrire. Avec *Le Quai de Ouistreham* (2010) dans les pas d'un Orwell et son *Quai de Wigan,* elle vit, pendant plusieurs mois, la vie d'une femme de ménage de ferry. Énorme succès. Écrire toujours « *ni comme sociologue ni comme économiste, mais à hauteur d'hommes* ». Pour cette enquête, elle reçoit le prix Joseph-Kessel. La journaliste travaille aussi sur un meurtre non élucidé – et du mystère autour d'un feu follet du cinéma, Gérald Thomassin –, avec le même succès, dans *L'Inconnu de la poste* (2018).

Dans ce recueil de reportages parus dans *Le Monde*, par petites touches, elle dessine l'époque: la démission face à la politique, les jeunes de banlieue qui vont en Thaïlande où la vie est plus douce pour eux, la France des Super U quand les existences sont rythmées par l'enseigne. Elle suit avec passion le combat et la mort d'un agriculteur comme les difficultés dans les Ehpad ou le quotidien d'une ville ukrainienne bombardée. Florence Aubenas sait donner corps à ses personnages. On lui reproche parfois son côté dame patronnesse du journalisme, des reportages trop en empathie avec les gilets fluo. Une voix qui rit trop fort, une assurance qui doit cacher une faille. Mais elle réussit des textes dont l'alliage serait du Nicolas Mathieu mâtiné de Ken Loach. Ce n'est pas pour rien que *Le Quai de Ouistreham* a été adapté au cinéma par Emmanuel Carrère. Dans une fiction…

Ses reportages sont ainsi comme des cartes postales, voire des courts-métrages. Les années 2015-2016 traitent de la peur, des attentats, les deux suivantes sont plus politiques. Elle dresse le portrait d'une France divisée comme la route principale de Rocamadour « *un côté au soleil l'autre à l'ombre* ». L'année 2022 est entièrement ukrainienne. À l'heure de la « *Tiktokisation* » de l'actualité et de la fatigue informationnelle, lire Florence Aubenas rappelle que le journalisme est un métier… et que partir loin n'est pas nécessaire pour bien le faire.■

Aurélie Marcireau

ICI ET AILLEURS
FLORENCE AUBENAS
368 P., L'OLIVIER, 21,50 €

« Être issu des classes modestes complique la réussite personnelle »

Dans *Les Origines*, bel essai sensible mêlant bribes d'autobiographie et analyses théoriques, Gérald Bronner tente, au travers d'une réflexion sur les « transclasses » dont il fait partie, lui, le fils d'une femme de ménage, devenu un sociologue en vue, de percer l'énigme de la construction sociale de soi.

Votre livre, *Les Origines*, débute par une dénonciation du dolorisme, cette *« honte »* évoquée par Annie Ernaux qui pousse les transclasses à se poser, malgré leur réussite, en victimes. Mais vous confiez que ça a été aussi pour vous une tentation…

Gérald Bronner. Parmi les obstacles qui s'opposent à une représentation équitable – et donc utile – de soi-même, le plus redoutable me semble en effet être l'autocomplaisance, via notamment ce récit doloriste actuel qui exalte la douleur et confère une valeur morale supérieure à celui qui souffre. Or, c'est une tentation pour les transclasses, car il leur donne le bénéfice d'être applaudi deux fois : une fois pour leur réussite, et une autre pour la douleur qu'ils exhibent. Cette honte omniprésente, telle une injonction, dans leurs récits de vie favorise les mythogenèses, éléments centraux des mythologies de soi-même, et brouille l'énigme du moi. Être issu des classes modestes complique la réussite personnelle, j'en sais quelque chose par mes origines, mais peut constituer aussi – on le dit rarement – une ressource : une créativité, une impertinence par un regard étranger sur les choses, par exemple…

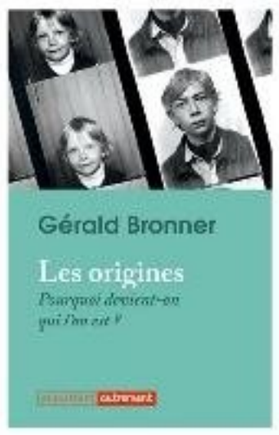
Face à la question des origines, il y a les sociologues déterministes marxisants à la Pierre Bourdieu, assez fatalistes, et ceux, plus optimistes, tel Raymond Boudon. Vous relevez de cette seconde école libérale. Pourtant, vous écrivez que ces deux façons de penser, loin de s'exclure, sont *« compatibles »*…

G.B. Sur ce point, je crois en effet les deux thèses conciliables. Ne pas avoir accès à un langage sophistiqué ou à la culture, par exemple, constitue à l'évidence une perte de chances, tout autant que les différences d'ambitions entre les milieux sociaux – on se satisfera plus aisément d'une réussite scolaire médiocre dans un milieu modeste. Mais, parce que le réel me paraît heureusement toujours plus compliqué que ce qu'on en dit, je tempérerais cela par le fait que les enfants des milieux pauvres sont aussi plus fêtés lorsqu'ils réussissent. Ma mère m'a acheté un gâteau quand j'ai eu mon bac. Pour nous, c'était beaucoup. Il s'appelait un « coup de soleil » ! Je ne suis pas sûr que les enfants des classes bourgeoises suscitent un tel bonheur parmi les leurs lorsqu'ils ont le bac. C'est pourquoi, malgré les critiques qu'on peut adresser à l'idée de mérite, je la prends, comme François Dubet, pour une *« fiction nécessaire »*.

Dans le sous-titre de votre essai, *« Pourquoi devient-on qui l'on est ? »*, on peut lire le second membre de cette phrase comme « qui l'on devient au final par construction de soi », et l'interrogation est circulaire, ou bien « qui l'on est au départ et que notre existence a confirmé ». N'introduisez-vous pas ici par la bande une notion de destin ?

G.B. Non, je ne crois définitivement pas en la prédestination. Je voulais seulement signifier par là que ce que nous appelons « moi » est un kaléidoscope d'influences multiples : biologiques mais aussi sociales, notre milieu d'origine, les pairs que nous avons fréquentés, le hasard de nos rencontres… Et, en effet, il reste le mystère de nos dispositions particulières, comme ce regard décalé – de *« dé-coïncidence »*, dirait François Jullien – commun à nombre de transclasses. À l'origine de tout, il va permettre de traverser les mondes sociaux, et se forger tout au long de ce nomadisme social. Là encore, quelle magnifique complexité ! Mon livre n'a *in fine* pas d'autre ambition que de rappeler que le récit que nous faisons de nous-mêmes est toujours une croyance, mais que rien ne nécessite qu'il soit une aliénation. ■

Propos recueillis par Patrice Bollon



LES ORIGINES. POURQUOI DEVIENT-ON QUI L'ON EST ?
GÉRALD BRONNER
192 P., AUTREMENT/LES GRANDS MOTS, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 25 JANVIER.

CÉLINE NIESZAWER/FLAMMARION

Des bêtes sur le divan

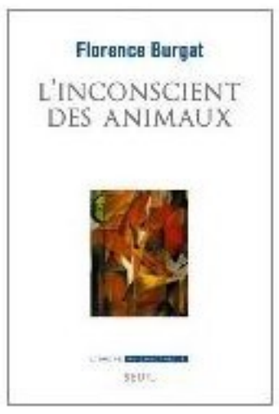
S'appuyant sur les travaux de Freud, la philosophe Florence Burgat livre une analyse pertinente sur la psyché des animaux.

On se demandait jadis si les animaux avaient une âme ; il semble plus pertinent d'examiner comment décrire leur psyché, c'est-à-dire le fonctionnement de leur mémoire, de leurs traumas, de leurs rêves. Florence Burgat, philosophe des animaux, autrice d'un livre culte sur notre rapport à la viande *(L'Humanité carnivore)*, observe pour commencer que « les animaux » en général, cela n'existe pas : leurs spécificités sont trop grandes, si grandes que les humains ont peu d'outils pour les comprendre. Elle souligne ensuite que Freud, au moment de transformer le mystère insondable de la psyché humaine en un appareil psychique défini par des fonctions descriptibles, n'a jamais pensé exclure les animaux. Au contraire, Freud écrit : « *Le schéma d'un appareil psychique est valable aussi pour les animaux supérieurs qui ont avec l'homme une ressemblance psychique.* » Pourtant, la voie ouverte par la psychanalyse s'est trouvée confrontée à la manière dont les sciences naturelles ont voulu se définir, laissant le terrain se diviser entre des approches réductionnistes, où l'animal se ramène à des fonctions élémentaires articulées à des besoins immédiats, et des approches sociales capables d'explorer et de reformuler, en matière de comportements observables chez des espèces particulières, l'intuition de Freud.

Mais loin de collecter des anecdotes sur les poissons ou sur les chimpanzés, *L'Inconscient des animaux* fouille les définitions de l'« instinct » (souvent conçu comme une sorte d'intelligence sans intelligence) et de la « pulsion » afin de mettre en valeur, par-delà la frontière entre humains et animaux, la multiplicité des formes de subjectivité, tout aussi multiples quand elles s'expliquent – comme les humains – que quand elles ne s'expliquent pas. ■

Maxime Rovere

EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL



L'INCONSCIENT DES ANIMAUX. UNE LECTURE FREUDIENNE
FLORENCE BURGAT
368 P., SEUIL/L'ORDRE PHILOSOPHIQUE, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 FÉVRIER.

PRIX GONCOURT DES LYCÉENS 2022
Créé et organisé par la Fnac et le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse
Sous le haut patronage de l'Académie Goncourt
© Patrice Normand
LAURÉAT
SABYL GHOUSSOUB
Beyrouth-sur-Seine
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE ET DE LA JEUNESSE
fnac
En accord avec l'Académie Goncourt et d'après sa sélection, la Fnac et le Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse organisent depuis 1988 le Prix Goncourt des lycéens et permettent à 1500 lycéens d'élire leur lauréat.
Ville de Rennes
pass Culture
Konbini
LE FIGARO
Babelio
MOLESKINE
LIRE
Europe 1
PHOSPHORE
Les Inrockuptibles
Le Point
france•tv

La foi en liberté

Après son plaidoyer féministe *La Paix des sexes*, Tristane Banon, engagée dans la défense de la laïcité, retrace avec *Le Péril Dieu* la place de la femme dans les trois grandes religions.

Surmédiatisée à son corps défendant lors de l'affaire Strauss-Kahn, qu'elle a accusé de tentative de viol, Tristane Banon a suivi son chemin. Autrice de six romans et de quatre essais, parmi lesquels *La Paix des sexes. Ce n'est pas la morale qui fait la justice* (L'Observatoire, 2021). Elle y faisait l'éloge du combat féministe tout en dénonçant le risque de « *victimocratie* ». Depuis, elle ferraille avec celles qu'elle nomme les néoféministes sans pour autant avoir lu leurs livres.

« *Sur le terrain, les féministes sont beaucoup plus dans le réel. Elles ne sont ni universalistes ni néoféministes, elles s'occupent des femmes violentées, elles bossent… Et quand on leur parle des polémiques parisiennes, elles répondent : "On n'a pas le temps de s'en occuper"* », explique-t-elle après avoir fait le tour de France pour défendre son essai.

Elle place son nouveau livre, *Le Péril Dieu*, sous le triple marrainage de Simone de Beauvoir, d'Élisabeth Badinter et de Gisèle Halimi… « *Si vraiment il faut choisir un camp, je suis du côté de Badinter. Il y a de la mauvaise foi à ne pas essayer de comprendre ce qu'elle dit. Elle n'a pas 30 ans, sa façon de parler peut parfois dater* », plaide-t-elle lorsqu'elle nous reçoit dans son appartement bobo de la banlieue ouest. À l'écrit, elle se présente comme « *descendante des trois monothéismes* ». Sa mère est catholique, son père juif et son grand-père maternel iranien. « *J'aurais pu décider que je serais élève de l'école catholique, juive ou musulmane… J'ai choisi d'être une femme libre pratiquante.* »

À l'oral, elle précise que depuis longtemps, depuis le 11 septembre 2001 pour être précis, elle vit avec « *une vraie crainte de la montée des intégrismes* ». Mais précise qu'elle ne fait pas « *le procès de la croyance mais de la religion. On n'en serait pas là s'il y avait eu des femmes dans les clergés des trois religions : beaucoup d'interprétations sont simplement prononcées par des hommes. Il nous faut plus de Delphine Horvilleur* », ajoute-t-elle d'une voix pleine d'admiration.

PASSIONNÉE ET IMPLIQUÉE

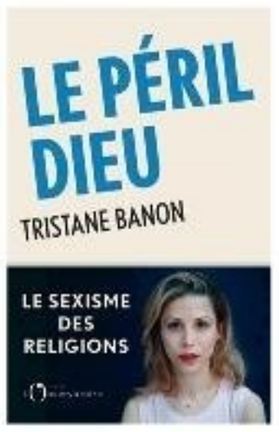
Son ouvrage retrace de manière relativement exhaustive la genèse de la place des femmes dans les grandes religions du Livre. Notant par exemple que, dans le contexte du VII[e] siècle, l'islam pouvait sembler progressiste puisqu'il accordait une demi-part d'héritage aux femmes, là où les autres monothéismes ne leur laissaient rien. Ou que les révolutionnaires français se sont montrés tout aussi misogynes que les textes religieux.

Mais très vite, le coup de griffe revient : « *L'intersectionnalité part d'une belle idée : dire qu'on peut être victime de choses différentes et qu'on doit se tenir la main. Mais le problème, ce sont les cas où l'agresseur tombe dans l'une des cases victimaires. Les féministes intersectionnelles ont du mal à prendre des positions tranchées sur le voile et ne veulent surtout pas stigmatiser l'islam.* »

On la sent passionnée, de mauvaise foi parfois peut-être, mais impliquée : faisant des conférences sur la laïcité dans des établissements scolaires où c'est loin d'aller de soi… Ou visitant les commissariats pour savoir comment se font les dépôts de plaintes. « *L'imprescriptibilité des crimes sexuels comme au Canada, pourquoi pas* », concède-t-elle alors qu'elle rentre tout juste de là-bas. « *Mais mon combat, c'est de faciliter le dépôt de plainte immédiat. Parce que, sinon, ça ne sert à rien, il n'y a plus de preuves.* »

Et on finit par se demander si cette implication vibrante ne va pas jusqu'à lui faire oublier son sillon littéraire. « *Cela fait deux ans et demi que j'ai un roman à finir, il me reste quinze pages à écrire. Je l'ai arrêté pour écrire* La Paix des sexes *et, après, j'ai ressenti une urgence à écrire celui-ci…* » ■

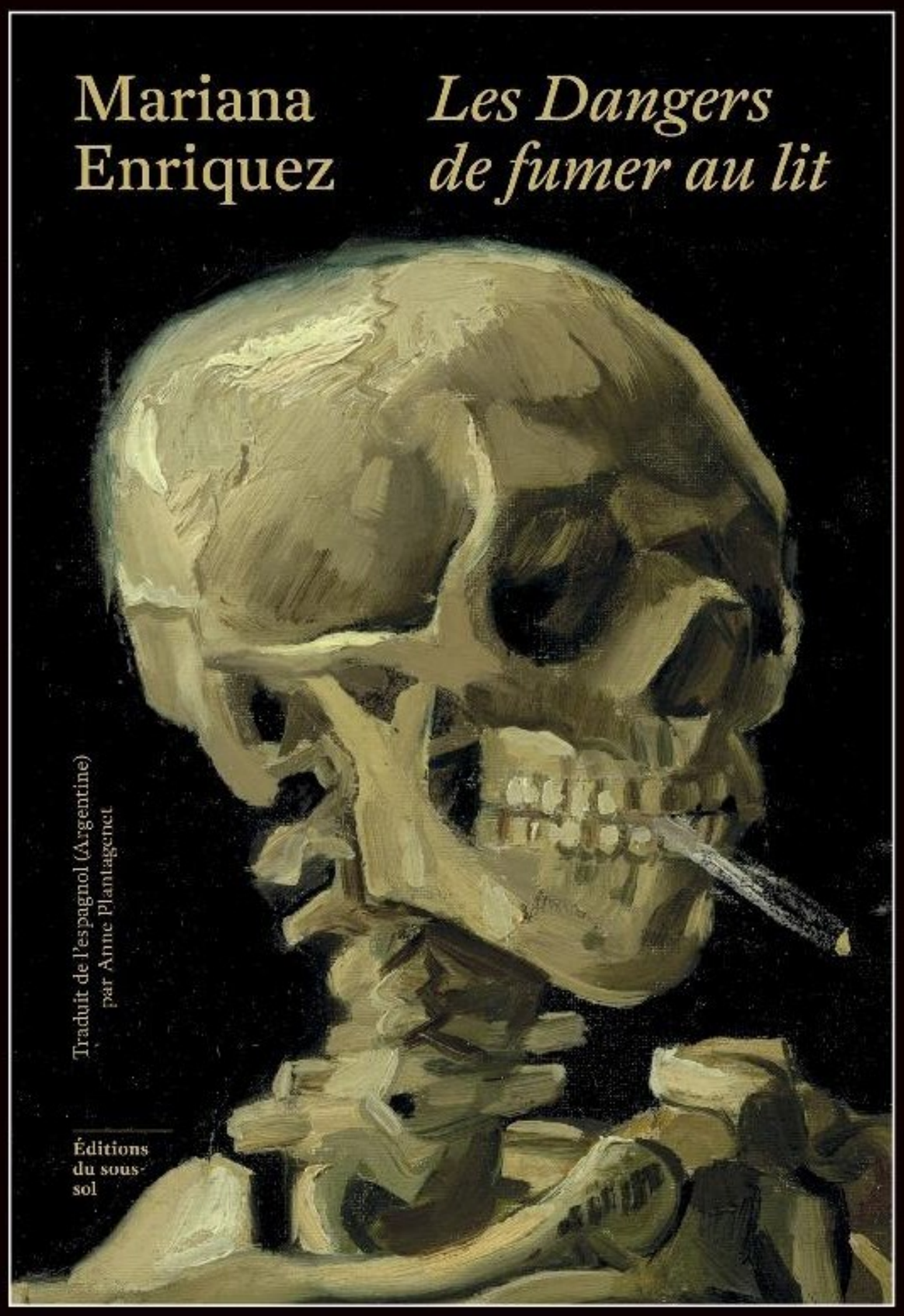
Jacques Braunstein

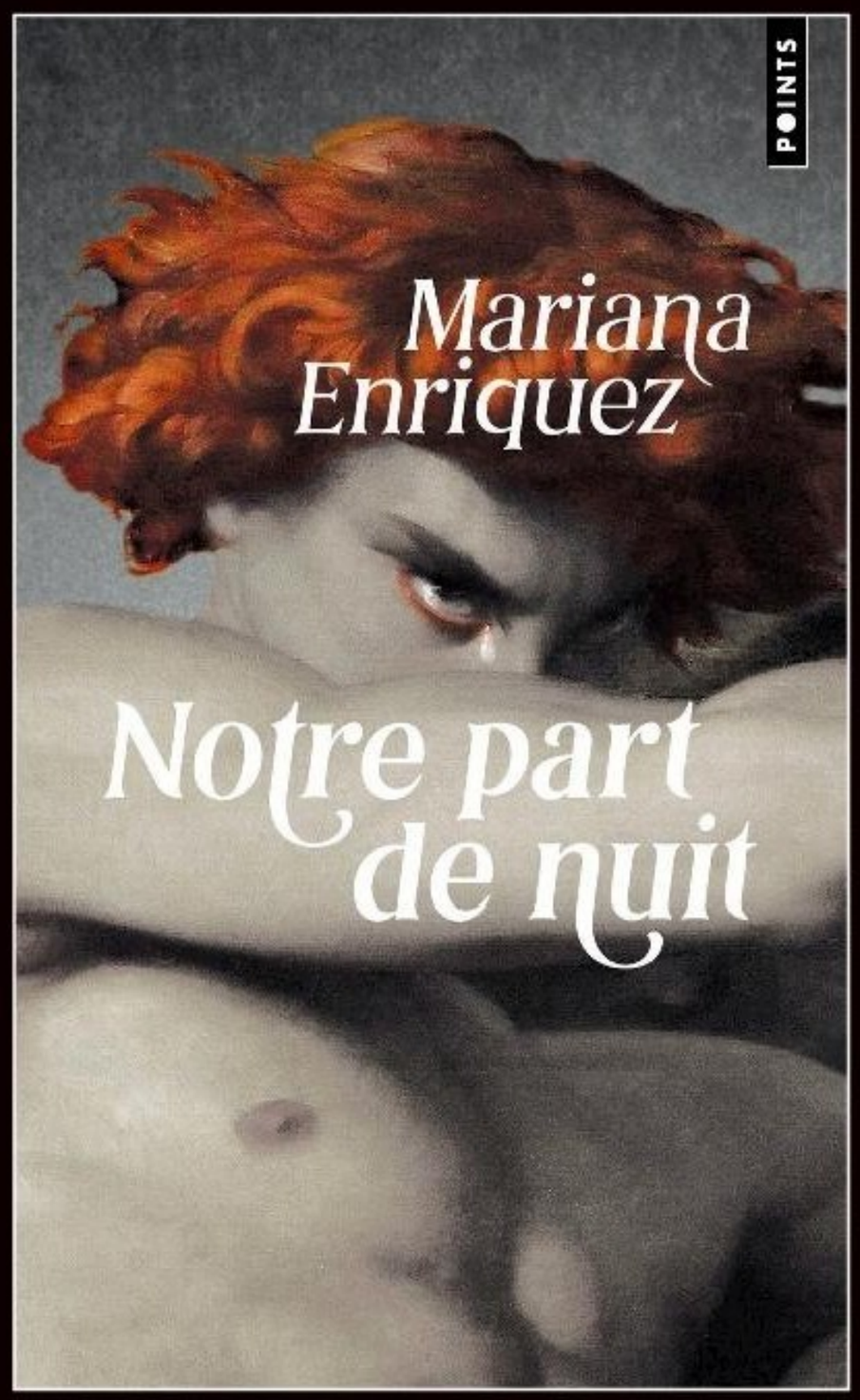


LE PÉRIL DIEU
TRISTANE BANON
250 P., L'OBSERVATOIRE, 18 €

LOU SARDA/L'OBSERVATOIRE

MARIANA ENRIQUEZ, LA NOUVELLE REINE DES TÉNÈBRES





Sortie simultanée en poche de *Notre part de nuit* chez Points.

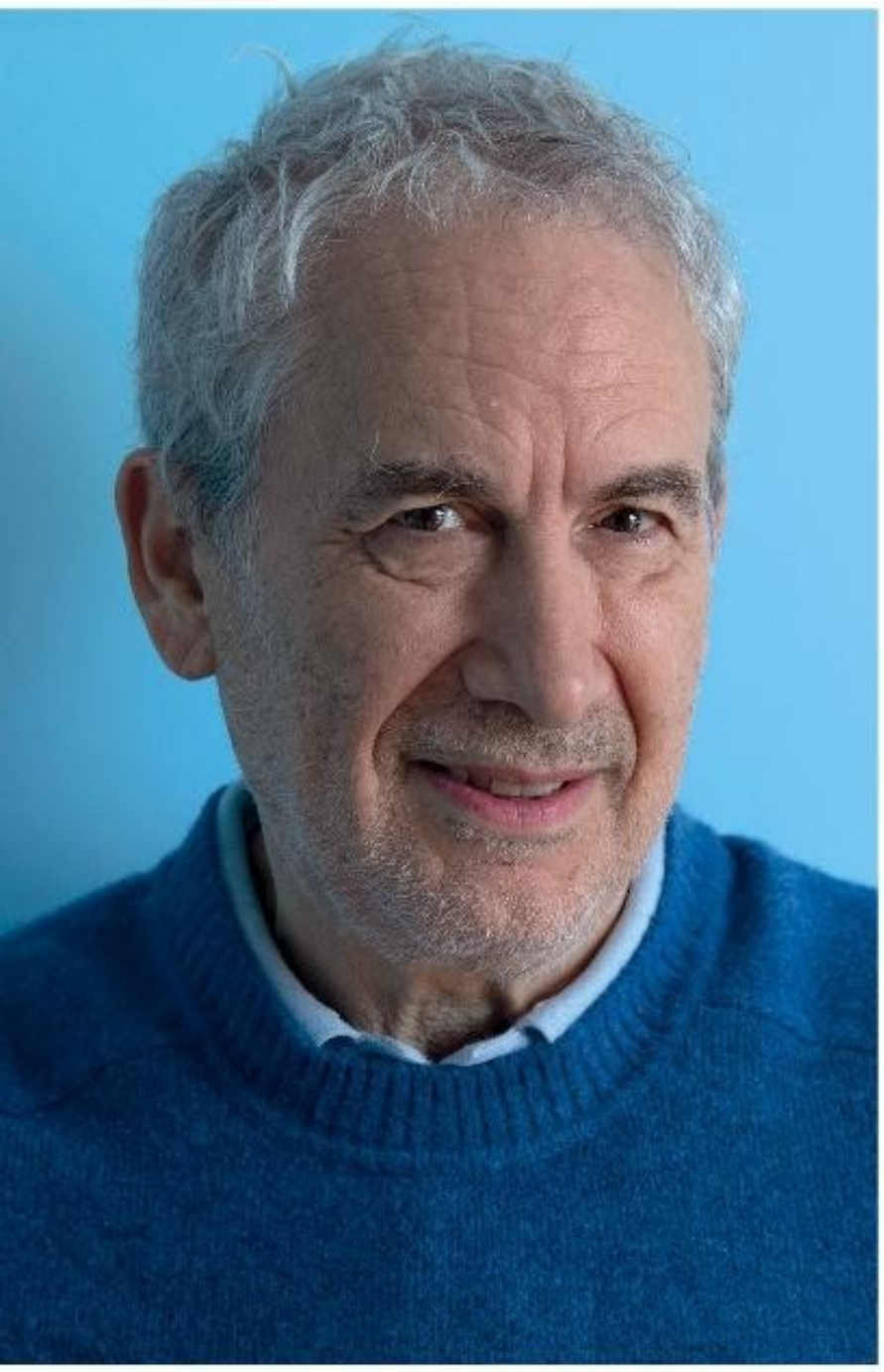
POINTS

DEUX LIVRES MONSTRES QUI CONVOQUENT LES OMBRES DE **BORGES** ET **STEPHEN KING**

Éditions du sous-sol

« Mon père prenait grand soin des archives »

Romancier et journaliste, Mathieu Lindon est l'un des trois enfants de l'éditeur Jérôme Lindon. Dans *Une archive*, il esquisse son portrait professionnel et familial à travers le bouillonnement littéraire, intellectuel et politique des années 1950 à nos jours, dont les Éditions de Minuit furent un acteur de premier plan.



Il n'existe aucune biographie de votre père, Jérôme Lindon, qui dirigea de 1948 à 2001 les Éditions de Minuit créées sous l'Occupation, dans la clandestinité, par Pierre de Lescure et Vercors. Avez-vous voulu combler un manque ?

Mathieu Lindon. Pas vraiment. Le livre est aussi autobiographique que biographique. Différents projets de biographie de mon père n'ont pas abouti. Entre autres raisons, ma sœur Irène, qui lui succéda après avoir longtemps travaillé à ses côtés, ne tenait pas à ouvrir les archives de la maison. Et, juste après la mort de mon père, je n'étais pas chaud non plus, ayant longtemps eu un regard condescendant vis-à-vis des biographies. En outre, il me semble curieux à l'époque actuelle, où tout le monde sait que les archives sont susceptibles d'être publiées, qu'on les utilise de la même manière qu'au XIXe siècle où les gens n'imaginaient pas qu'on se saisirait de leurs journaux intimes ou de leurs lettres. Le seul ouvrage de référence fondé sur ces matériaux a été écrit par l'historienne Anne Simonin, *Les Éditions de Minuit, 1942-1955. Le devoir d'insoumission*. Mais il s'arrête en 1955, l'année de ma naissance.

***Une archive* est un récit de souvenirs et d'anecdotes sur *« votre vie dans les livres dès vos premiers jours »*. L'archive, c'est vous ?**

M.L. J'avais des notes autour de mes liens avec les auteurs des Éditions de Minuit. Beckett, Duras, Robbe-Grillet, Pinget, Simon étaient les invités qui venaient dîner chez mes parents. J'étais enfant pendant la guerre d'Algérie quand furent publiés les livres sur la torture, *La Question*, *La Gangrène*, *L'Affaire Audin*, et que l'OAS incendia les bureaux des Éditions et plastiqua l'appartement, mais ça m'est resté familier. Quand elles ont été vendues en 2021 au groupe Madrigall, cela m'a autorisé ce travail. Mais comme je l'écris au début du livre : *« Moi, je m'en fiche, des archives. Je suis une archive à moi tout seul. »*

Quel rapport votre père avait-il aux archives ?

M.L. Il en prenait grand soin, anticipant l'usage que lui-même pourrait en faire, ce que Pierre Bourdieu lui reprocha, comme je le raconte. Plus légèrement, je me souviens qu'il m'avait raconté qu'une critique théâtrale avait éreinté *Fin de partie* de Beckett à la première, admettant qu'on dirait peut-être, dans dix ans, qu'elle avait été une idiote. Il lui avait alors aussitôt répondu : *« Pas besoin d'attendre dix ans pour dire que vous êtes une idiote »* et avait gardé l'article sous le coude pour le ressortir. Mais, dix ans plus tard, ça aurait été rabaisser Beckett que de s'y intéresser encore. Le meilleur sort d'une archive est de ne pas avoir à être utilisée.

Un écrivain a forgé un mot-valise pour définir une qualité de votre père, « l'intelligentillesse ». Qui est-il ?

M.L. Il s'agit de Jean-Louis Bergonzo, dont l'ouvrage *L'Auberge espagnole* est paru en 1966. Sur l'exemplaire dédicacé à mon père, il le remerciait pour son *« intelligentillesse »*, ai-je appris à l'exposition de la BNF sur la bibliothèque de mes parents. Mais son deuxième roman fut publié chez Gallimard. D'une façon générale, l'enthousiasme désintéressé de mon père pour le premier était aussi une arme afin qu'on lui fasse confiance pour le deuxième… qu'en l'occurrence il refusa. Il avait des passions combatives. L'un de ses adversaires les plus tenaces contre le prix unique du livre pendant les années 1970-1980, André Essel, alors à la tête de la Fnac, l'avait surnommé « Lindon l'indomptable ». ■

Propos recueillis par Olivier Cariguel

UNE ARCHIVE
MATHIEU LINDON
240 P., P.O.L., 19 €

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

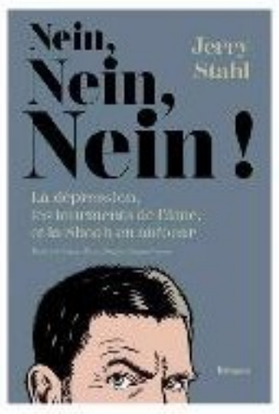
Auschwitz en touriste

Pour divertir sa dépression, Jerry Stahl s'est offert une expérience sinistre à souhait, dont il rend compte dans un récit qui sera jouissif pour les uns, consternant pour les autres.

La plus sûre manière de s'aventurer sur un terrain glissant consiste à mélanger l'humour et l'évocation des camps de la mort. C'est à cet exercice que se livre l'écrivain Jerry Stahl dans *Nein, nein, nein !*, récit du voyage organisé qu'il a effectué à Auschwitz en 2016. Il est à l'époque dans une forme médiocre, entre son troisième divorce, son espérance de vie diminuée par l'hépatite et sa dépression. En route donc pour la Pologne où, sous l'égide d'une agence de voyages spécialisée, il visite Varsovie et son ghetto, Cracovie et son musée Schindler, puis Auschwitz, rebaptisé par lui « *Génocide-land* ». Derrière son humour mitraillette pointe alors une réflexion sérieuse sur le tourisme mémoriel et sur l'attitude à adopter dans de tels lieux, sachant qu'aucune manifestation de recueillement n'est jamais à la hauteur. « *Ne devrais-je pas tomber à genoux ? Ou fondre en larmes ? Probablement. Au lieu de cela, ayant repéré les toilettes pour hommes tout là-bas, sur la droite, dans un long bâtiment bas de plafond, je m'y rue.* »

Tour à tour délirant et grave, loufoque et songeur, Stahl traite des sujets les plus sensibles avec une gouaille inépuisable et un mauvais goût très sûr, qui feront la joie des uns et la consternation des autres. « *Quant à savoir si Eva Braun était bel et bien capable de produire des étrons en forme de swastikas – un tour de passe-passe classique prisé des fêtards de Weimar, nécessitant une poire à jus, un moule à gâteau et de l'entraînement –, nul n'a jamais pu le vérifier.* » ■

Jean Hurtin



NEIN, NEIN, NEIN ! (ID.)
JERRY STAHL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MORGANE SAYSANA, 352 P., RIVAGES, 22 €

Qui « père » gagne

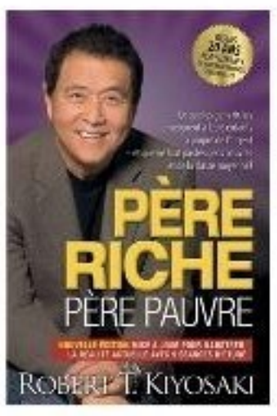
Mais que cache l'improbable succès, depuis plus de vingt ans, du manuel de développement psychologique et/ou financier *Père riche, père pauvre* de Robert Kiyosaki ?

L'âme humaine goûte les contes de fées. Qu'il est doux de savoir qu'une baguette, un génie embusqué, un ange qu'on dit gardien, peuvent surgir et muer nos courges en Bentley. Cette aspiration au miracle, de nombreux auteurs l'ont compris, qui inondent nos librairies d'ouvrages où tout semble évident, surtout l'impensable. Les éditeurs de « développement personnel » (croisement astucieux de philosophie de bar-tabac et de positivisme botoxé à la californienne) surabondent, car chaque coup de blues doit trouver sa médecine douce. Parmi ces bréviaires, *Père riche, père pauvre* de Robert Kiyosaki (aux éditions québécoises Un monde différent) occupe une place tutélaire. Après une sortie assez discrète, en 1997, ce livre a peu à peu gagné les têtes de listes de ventes dans le monde entier ; vingt-cinq ans après sa publication, il était encore, en décembre dernier, dans le haut du top 100 d'Amazon (toutes catégories confondues). Il faut dire qu'en un quart de siècle, 26 millions de personnes ont acheté ce volume (avant, sans doute, d'acquérir les nombreux décalques que Kiyosaki a pondus ensuite, à rythme régulier).

Ce que qu'explique son auteur, avec le rictus du docteur Fu Manchu, l'astuce du juge Ti, et la rage de Basam-Damdu ? C'est tout simple : les pauvres sont des riches qui s'ignorent. Florilège : « *La cause principale de la pauvreté ou des problèmes financiers sont la peur et l'ignorance* », ou encore « *l'intelligence résout les problèmes et génère de l'argent* »… Bref, soyez moins bêtes et vous serez les rois du char fleuri ! Joli programme, non ?

Dans son admirable *Renvoi d'ascenseur* (La Table ronde, 2003), Jean-Marc Parisis divisait l'humanité en deux camps : les porcs et les humiliés. Robert Kiyosaki ne dit pas autre chose. Qu'on nous permette de préférer Parisis : ce qu'on perd en pactole, on le gagne en style. ■

Nicolas d'Estienne d'Orves



PÈRE RICHE, PÈRE PAUVRE (RICH DAD POOR DAD)
ROBERT KIYOSAKI
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN-PIERRE MANSEAU, 336 P., UN MONDE DIFFÉRENT, 22 €

AUSCHWITZ MUSEUM

« Ma découverte de la France, je la vis par ses librairies et par les lecteurs que je rencontre »

L'écrivaine américaine Joyce Maynard* a voulu clamer son amour pour les rencontres avec ses lecteurs en librairies dans les pages de *Lire Magazine littéraire*. Voici donc sa lettre d'amour à ces passeurs de littérature.

SÉBASTIEN MICKE/PHILLIPPE REY

« Mon amour de la France et de la langue française remonte à mes plus jeunes années, alors que ma mère m'élevait dans une toute petite ville de Nouvelle-Angleterre, et que j'écoutais son vieux vinyle d'une chanteuse française appelée Patachou. Ma mère – bien qu'elle n'ait jamais mis les pieds en France, ni même traversé l'océan – avait étudié le français à l'école. Elle rêvait d'aller un jour à Paris. Je l'écoutais chanter en chœur avec le vinyle et le simple fait d'observer la pochette du disque me permettait de me représenter des cafés sur les bords de Seine, des hommes à béret jouant de l'accordéon, des femmes portant de jolis vêtements et promenant leurs caniches, mangeant des macarons. Lorsque le moment est venu de choisir quelle langue étudier, la question ne s'est même pas posée, ce fut le français.

Adulte, je ne suis allée à Paris que deux fois pour quelques jours seulement. Une première fois dans les années 1980, lorsque mon premier roman, *Baby Love*, a été traduit, et une seconde, des années plus tard, pour retrouver ma fille en échange scolaire à Nîmes. J'avais alors presque totalement oublié le français appris au lycée, mais pas mon amour pour la France. Après mon premier roman, aucun autre de

mes livres n'a été traduit en français. Les années ont alors passé, durant lesquelles je me connectais avec la langue et la culture françaises surtout en allant voir des films au cinéma. J'étais devenue cette femme qui chante à tue-tête en passant l'aspirateur, tout en rêvant d'une vie dans laquelle elle aurait un passeport. J'avais à peine 30 ans lorsque les deux films du diptyque de Claude Berri (*Jean de Florette* et *Manon des sources*) sont sortis aux États-Unis sous-titrés. Mère de trois jeunes enfants, j'ai amené mon benjamin au cinéma : je me revois le tenant dans mes bras, à pleurer les peines de cœur d'un bossu, la profondeur de l'amour d'un jeune homme. Je voulais me reconnecter avec ce langage qui me ramenait à mes rêves de jeunesse. Cependant, ces images étaient aussi lointaines que la Lune.

« MON ACCENT EST MEILLEUR QUE MA GRAMMAIRE »

Et puis, il y a onze ans, une éditrice de la maison d'édition française Philippe Rey m'a dit qu'elle avait lu mon roman *Labor Day*, et pensait que mon travail pourrait trouver un public en France. À ce moment, il s'était écoulé presque vingt ans depuis ma dernière – brève – visite à Paris. Avec la publication de *Labor Day [Long week-end]*, j'ai été invitée à Paris pour parler de mon travail. Depuis lors, mon éditeur français a présenté un autre de mes romans, et deux de mes mémoires à des séances de lecture en France. À chaque nouvelle sortie, je refaisais le voyage, et une chose formidable s'est produite : mon français s'est amélioré. J'ai commencé à connaître les villes que j'avais visitées, j'ai commencé à reconnaître des visages dans les publics auxquels je m'adressais.

Ces voyages m'ont conduite dans des librairies partout à Paris, dans des marchés, sur des pistes cyclables le long du canal Saint-Martin, dans une mercerie à Montmartre… Ils m'ont menée à des après-midi au musée d'Orsay, où je me suis surprise à observer durant de très longs moments des peintures de Bonnard qui m'évoquent des sentiments particuliers – une famille dans une cuisine, ou une femme dans une baignoire –, guère différents de ceux que j'essaie de créer dans les pages de mes livres. Au fil des années, mes éditeurs français m'ont envoyée partout en France pour rencontrer des lecteurs et parler de mon travail : à Bordeaux, Lyon, Strasbourg, Rouen, Saint-Malo…

« Au fil du temps et de mes publications, les différences entre nos cultures et nos langues semblent presque ne pas avoir d'importance »

Chaque fois, j'ai pris le TGV et, lorsque le train arrivait, je savais que j'allais découvrir, du moins pour une après-midi ou une soirée, un nouveau recoin de la France. Cette découverte de la France, je la vis de la meilleure manière possible : par ses librairies et par les lecteurs rencontrés au fil des années, dont certains que je reconnais désormais. Au début, un traducteur était toujours à mes côtés, mais au fil des années j'ai travaillé pour répondre à mes lecteurs français dans leur langue. Je ne me fais pas d'illusions : lorsque je parle français, ce n'est pas avec grâce et élégance. Il me semble d'ailleurs que mon accent est meilleur que ma grammaire. C'est sans doute une dette que je dois au disque de Patachou, à ce correspondant français qui a vécu avec ma famille il y a longtemps, aux films de Truffaut que j'ai regardés en boucle et au fait de toujours être à l'écoute. Les lecteurs français me disent que mon français est "mignon ".

« C'EST UNE BÉNÉDICTION DE SE SENTIR CHEZ SOI ICI »

L'automne dernier, ces voyages m'ont menée vers des lieux que j'avais aimés dans le passé, comme Strasbourg ou Nantes, mais aussi vers de nouveaux endroits. À La Baule, j'ai goûté les meilleures huîtres de ma vie puis j'ai visité les salines de Guérande. Le sel est l'achat le plus pratique pour une touriste américaine qui s'efforce de maintenir le poids de sa valise en dessous de 50 livres. Je suis partie avec quatre variétés différentes de sel parce que, à chaque fois que je cuisine avec mon sel de Guérande, je peux sentir la saveur de la France.

C'est à la fois une chose étrange et une bénédiction de se sentir chez soi ici, d'aimer un pays dont la langue n'est pas la mienne, et dont la culture est si différente de celle que l'on m'a inculquée. Le plus étrange, c'est qu'au fil du temps et de mes publications, les différences entre nos cultures et nos langues semblent presque ne pas avoir d'importance. Les histoires que j'écris se déroulent aux États-Unis, mettant en scène des personnages américains. Pourtant, où que j'aille, des lecteurs français me disent se reconnaître en eux et souvent, lorsque l'on se rencontre, ils me saluent comme une vieille amie. En fait, il a été aussi intéressant que stupéfiant pour moi de constater que mon travail puisse être mieux compris en France que dans mon propre pays. Je pense savoir pourquoi : je suis et serai toujours une romantique. Sans doute, plus que n'importe quelle autre, une qualité que les lecteurs français reconnaissent dans les histoires que je raconte.

Je ne peux pas donner une fin heureuse et conventionnelle à mes récits, mais je peux en donner une vraie. Une fin qui contient – comme dans ce diptyque de Claude Berri – tout le chagrin et le déchirement, mais aussi toute la beauté recelée dans le fait d'être vivant. Comme la musique française que j'écoutais il y a longtemps, comme les films qui m'ont fait pleurer avec mon bébé dans les bras, ce que je veux le plus partager avec mes lecteurs, c'est ma reconnaissance envers l'amour et la passion, et même envers les drames qui peuvent les accompagner. Alors, j'adore lorsqu'un lecteur que je rencontre, à Lyon, à Nantes ou à Paris, me dit que mon roman l'a fait pleurer. Lorsque cela arrive – et c'est souvent le cas –, je sais que certaines choses telles que l'amour, la perte d'un être cher et le fait de surmonter celle-ci ne sont pas circonscrites à un pays ou à une culture. Elles sont des expériences que les êtres humains partagent, comme le goût du sel sur la langue. » ■

Joyce Maynard

(traduction de Margaux Morasso)

* Dernier livre paru : *Où vivaient les gens heureux* (Philippe Rey)

« Astérix et Obélix devaient redevenir les héros de l'histoire »

Passer après le film d'Alain Chabat consacré aux deux Gaulois était mission difficile. *Avec Astérix et Obélix. L'empire du Milieu*, Guillaume Canet a choisi l'option grand spectacle familial avec potion magique et scènes de batailles. Bien lui en a pris.

CHRISTOPHE BRACHET/PATHE FILMS

Petit, vous étiez plutôt Astérix, Lucky Luke ou Tintin ?

Guillaume Canet. Lucky Luke et Astérix. Mon père avait tous les albums d'*Astérix*, il les lisait de son côté et moi du mien. Aujourd'hui, j'ai le plaisir de les faire découvrir à mon fils de 11 ans. Quand j'ai vu comment il réagissait aux aventures de ces deux Gaulois, je me suis rendu compte qu'ils étaient toujours bien présents dans l'imaginaire. Ce que j'aime chez Goscinny, c'est l'absurde, le décalage entre le passé et le présent. Gamin, je me souviens de ma réaction en voyant le dessin animé *Les Douze Travaux d'Astérix* : la voix off de Pierre Tchernia annonçait qu'on était en 50 av. J.-C. alors que sur l'écran on voyait une sorte de caisse en bois servant de machine à laver le linge. Tchernia reprend : *« Non, j'ai dit en 50 av. J.-C. »*, et hop, plus de machine à laver. Ça m'avait marqué. J'aimais beaucoup cet humour-là.

Quelle a été votre première réaction quand on vous a proposé le film ?

G.C. Je rentrais chez moi, je descendais de mon scooter et Alain *[Attal, le producteur]* m'appelle pour me demander si ça m'intéresse de lire vingt pages pour un prochain *Astérix*. J'ai lu et tout de suite vu qu'on pouvait non seulement imaginer une comédie mais aussi un grand film d'aventures spectaculaire avec des batailles. J'ai ensuite lu la première version du scénario signée Julien Hervé et Philippe Mechelen. Très excitante. J'ai commencé à travailler avec eux et, au bout de quelques versions, je m'y suis mis tout seul : j'ai rajouté l'histoire d'amour, un peu d'émotion, des vannes, de l'action…

Et puis le Covid est arrivé…

G.C. On s'est rendus en Chine pour commencer à préparer le film mais je n'étais pas très rassuré par la tournure des événements. Rapidement on a été coincés : impossible de tourner là-bas. Finalement on a tourné en Auvergne qu'on a transformée en Chine grâce aux effets spéciaux. Mais il a fallu tout *story-boarder* pour visualiser ce dont on avait besoin pour rendre le film crédible. C'était l'été 2021, et il faisait un temps pourri.

Comment s'est décidé le duo vous-même et Gilles Lellouche pour Astérix et Obélix ?

G.C. Au début, je voulais jouer César, comme Alain Chabat l'avait fait dans son *Astérix et Obélix. Mission Cléopâtre*. J'aimais bien le côté tyran dépressif du personnage. Aussi parce que j'imaginais Marion *[Cotillard]* en Cléopâtre et ça m'amusait de jouer avec notre relation de couple. Mais mon pote Gille *[Lellouche]* m'a vite dit que c'était une mauvaise idée. J'ai alors pensé à Vincent Cassel. Et beaucoup de gens autour de moi me disaient que notre duo avec Gilles pouvait fonctionner pour Astérix et Obélix. L'idée a fait son chemin. Et j'ai voulu imaginer une relation particulière entre les deux personnages : beaucoup d'amitié et, pour Obélix, un caractère enfantin, tendre et naïf. Gilles devait faire de la musculation et prendre 20 kilos mais il a accepté. Je voulais qu'Astérix et Obélix redeviennent les héros de l'histoire. Les personnages secondaires avaient pris beaucoup d'importance dans les films précédents.

Tout le cinéma français, ou quasi, est présent…

G.C. Quand j'appelais les comédiens, ils me disaient oui et je sentais que, pour eux, jouer dans un *Astérix* faisait remonter les souvenirs d'enfance. Ça les faisait rêver de se retrouver dans une aventure pareille. Je voulais aussi réunir des familles d'acteurs différents : Marion et Vincent, d'un côté, moins habitués aux grandes comédies, et de l'autre Manu Payet ou Jérôme Commandeur par exemple. Plus quelques *guest-stars* comme Angèle ou Orelsan auxquels je tenais à donner de vraies scènes à jouer.

Quelle va être la suite pour vous : un autre *Astérix* ?

G.C. C'est la première fois que je réalise un tel spectacle et j'aimerais sans doute encore raconter ce genre d'histoires. Mais, pour l'instant, je vais plutôt aller vers un film plus petit et plus intime… ■

Propos recueillis par Éric Libiot

PASCALITO/M6

→ **Astérix et Obélix. L'empire du Milieu** de et avec Guillaume Canet, Gilles Lellouche, Vincent Cassel, Marion Cotillard… En salles le 1er février.

3 QUESTIONS À… BAYA KASMI

Avec *Youssef Salem a du succès*, la réalisatrice signe une comédie autour d'un auteur d'origine maghrébine, dont les relations avec sa famille vont se compliquer suite à la parution d'un roman très vaguement autographique.

Le héros de *Youssef a du succès* est un écrivain. Pour quelle raison ?

Baya Kasmi. C'est une façon de parler de mon expérience d'autrice en la décalant. Un auteur est seul, tellement seul qu'il ne mesure pas toutes les conséquences de ce qu'il écrit. C'est ce qui arrive à Youssef. Philip Roth est un peu à l'origine du sujet. Dans *Zuckerman délivré,* le héros est un écrivain juif que sa famille, se sentant malmenée, accuse d'écrire des livres antisémites. En France, c'est à peu près pareil pour des personnages issus de l'immigration en l'occurrence, ici, l'immigration algérienne. Le héros du livre de Youssef et Youssef lui-même deviennent tous les enfants d'Algériens en France et non un simple personnage romanesque et un simple romancier. Je suis fasciné par les écrivains et j'avais aussi envie d'observer ce milieu. Olivier Adam, avec qui je travaille sur l'adaptation de *Rose Royal*, de Nicolas Mathieu, m'a raconté plein d'anecdotes. C'est d'ailleurs Nicolas qui m'a cité la réflexion, reprise par Roth, de Czeslaw Milosz, un poète polonais : « *Quand un écrivain naît dans une famille, sa famille est foutue.* »

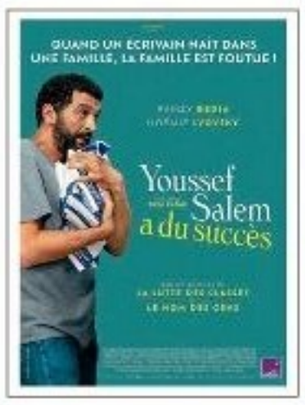
Le livre de Youssef est une vraie-fausse autofiction. Est-ce un genre qui vous plaît ?

B.K. Ce qui me plaît, c'est de partir d'éléments intimes et de les traiter d'une façon un peu délirante. La comédie est une forme d'esprit que je cultive. La vie est tragicomique et en rire est souvent une façon de ne pas couler. N'ayant jamais fait d'école, j'éprouve toujours un sentiment d'imposture. Comme Youssef, j'ai envie qu'on me dise que je suis autrice. Et quand le public rit dans une salle, je sais que c'est bien. On peut le vérifier directement. Avoir écrit *Le Nom des gens,* avec Michel *[Leclerc, également coscénariste du film],* m'a libérée. Youssef a besoin, comme moi, d'un peu de reconnaissance.

Êtes-vous consciente de la part de vous-même que vous mettez dans vos scénarios ?

B.K. C'est impossible de faire autrement que d'écrire sur ce qui me touche. Je ne sais pas trop pourquoi un sujet m'intéresse. C'est en travaillant que les choses s'éclairent. J'aime trouver des décalages : le film est un jeu de poupée russe autour de l'autobiographie. Comment la réalité inspire la fiction et comment la fiction s'incruste dans la réalité. J'essaie de faire en sorte qu'il y ait un jeu pour le spectateur. Comme l'histoire entre Romain Gary et Émile Ajar. ■

Propos recueillis par E.L.



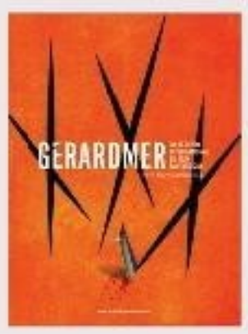
→ ***Youssef Salem a du succès*** de Baya Kasmi, avec Ramzy Bedia, Noémie Lvovsky… En salles.

DVD

DIABOLIK
DES FRÈRES MANETTI
(METROPOLITAN)
→ **Célèbre héros des *fumetti* (les comics italiens) déjà porté à l'écran par Mario Bava, ce curieux mélange transalpin de *Fantomas* et d'*Arsène Lupin* trouve une nouvelle jeunesse avec cette version pop, jouant la carte du divertissement rétro. Outre le malicieux Luca Marinelli, on appréciera Miriam Leone dans le rôle de la vénéneuse Lady Kant. Sympathique.** B.L.

IRONWEED
D'HECTOR BABENCO
(CARLOTTA)
→ **Connu pour *Le Baiser de la femme araignée*, le metteur en scène brésilien Hector Babenco avait réuni en 1987 Jack Nicholson et Meryl Streep pour cette adaptation de *L'Herbe de fer* de William J. Kennedy (prix Pulitzer trois ans plus tôt). Un grand mélo autour de l'univers des sans-abri, dans l'Amérique des années 1930.** B.L.

RENDEZ-VOUS



30E FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE
DE GÉRARDMER
(DU 25 AU 29 JANVIER)
→ **Et de trois (décennies) ! À cette occasion, la célèbre manifestation vosgienne mettra les petits plats dans les grands. Avec une large sélection de longs-métrages projetés (citons *La Tour* de Guillaume Nicloux – vieux complice de Michel Houellebecq –, le sensoriel *La Montagne* de Thomas Salvador ou l'électrisant phénomène sud-coréen *Project Wolf Hunting*), pour certains en compétition. Mais les littératures de l'imaginaire seront aussi à l'honneur avec divers débats et dédicaces au Grimoire. Sans oublier un concours de nouvelles fantastiques, réservé aux collégiens et lycéens de toute la France, en association avec *Lire Magazine littéraire*, qui vaudra à l'un des textes primés une publication dans nos pages.** B.L.
festival-gerardmer.com/2023/

Amour contrarié

Dans *La Femme de Tchaïkovski*, le cinéaste Kirill Serebrennikov déploie tout son art de la mise en scène.

On sait depuis la découverte de ses films en France – *Le Disciple*, *Leto* ou *La Fièvre de Petrov* – que Kirill Serebrennikov est un grand metteur en scène qui imprime à chacune de ses histoires une forme particulière. *La Femme de Tchaïkovski* n'échappe pas à la règle. Comme son titre l'indique, l'intrigue se noue autour du portrait de l'épouse du compositeur prise dans un amour à sens unique : elle aime son mari mais il la rejette ; il est homosexuel et il le cache puisque c'est interdit dans la Russie du XIXe siècle. Il est, de fait, moins question des désirs de Tchaïkovski que de la souffrance d'Antonina Miliukova. Il y a parfois quelques échos culturels ou historiques qui échappent à un public pas forcément concerné par l'époque mais ce manque de repères est largement compensé par une éblouissante mise en scène. Rien n'est petit ni banal, rien n'est illustratif. La vie d'Antonina Miliukova est portée par un mouvement incessant qui joue des sentiments exacerbés et de la frustration de ne pouvoir les exprimer pleinement. Du grand romantisme. ■ **Éric Libiot**
(En salles le 15 février)

Le club des cinq à la guerre

Lucas, Luigi, Lucien, Ludwig et Luce : ce sont les Lulus, cinq ados orphelins ou abandonnés à l'aube de la Première Guerre mondiale ; cinq personnages héros d'une série d'albums de bande dessinée imaginée par Régis Hautière et Hardoc. Alors que les Allemands envahissent la France, les Lulus décident de rejoindre la Suisse, seul pays en paix. Yann Samuell, à l'adaptation et à la réalisation, suit sagement le parcours de ce club des cinq attachant. Mais trop peu de surprises viennent enrayer un scénario prévisible. *La Guerre des Lulus* enchaîne les séquences et les rencontres entre les gamins et les adultes et tout fonctionne sur le même mode : méfiance, leçon de vie, séparation. La reconstitution d'époque est réussie, les jeunes acteurs font le boulot. Mais c'est bien peu pour contenter un public qui risque de ne pas s'y retrouver. ■ **E.L.**
(En salles)

ET AUSSI

Connu pour les célèbres *Annales du Disque-monde*, Terry Pratchett est aussi l'auteur de nombreux livres pour enfants, parmi lesquels *Le Fabuleux Maurice et ses rongeurs savants*, une relecture du *Joueur de flûte de Hamelin*, avec force matou manipulateur et surmulots, devenue un long-métrage d'animation intitulé *Maurice le chat fabuleux* (1er février). On sera curieux de découvrir le *Marlowe* de Neil Jordan, tiré de *La Blonde aux yeux noirs* de John Banville, qui imaginait le retour du fameux détective (15 février). ■ **Baptiste Liger**

BAC FILMS

• SÉRIE TÉLÉ

Séquence émotion

Dear Edward, adaptation du roman _N'oublie pas de vivre_ d'Ann Napolitano, est une série chorale tout en finesse sur le deuil et la résilience.

Jeune garçon surdoué et discret, Edward est l'unique survivant d'un terrible accident d'avion qui aura notamment coûté la vie à ses parents et à son grand frère. Alors qu'à travers le monde, tous ceux qui ont été affectés par la tragédie essaient de donner un sens à leur vie, des amitiés inattendues, des histoires d'amour et des affinités naissent. C'est dans ce contexte qu'Edward, recueilli par sa tante, tente de se reconstruire et d'affronter la triste réalité qui constitue son quotidien.

Traiter le deuil sans verser dans le pathos, voilà le difficile défi relevé haut la main par *Dear Edward*, adaptation du roman *N'oublie pas de vivre* d'Ann Napolitano. Par sa manière de brosser les trajectoires de vies gravitant autour d'un seul et même événement, la série n'est pas sans rappeler *21 grammes* d'Alejandro González Iñárritu ou encore *Sept vies* de Gabriele Muccino. Deux œuvres qui ne se distinguent guère par leur finesse mais qui ont cette même appétence pour le récit choral à forte teneur en émotions. La comparaison s'arrête toutefois là tant *Dear Edward* se fait fort de ne pas céder aux facilités lacrymales induites par son sujet. Autour d'Edward interprété par le jeune Colin O'Brien, formidable de subtilité et de retenue, on retrouve une galerie de personnages tout aussi attachants, de la tata baba cool à la mère de famille découvrant la double vie de son défunt mari, chacun joue sa partition à la perfection avant de converger de la plus belle des manières.

Récit pluriel sur la résilience et véritable ode à la vie, *Dear Edward* est un petit bijou d'humanité. Jolie surprise de ce début d'année, la série est à découvrir à raison d'un épisode par semaine, c'est bien suffisant pour éviter le trop-plein d'émotions qui risque de vous submerger. ■ **Ilan Ferry**

(Sur Apple TV + à partir du 3 février)

– LES CLASSIQUES DE –

LiRE magazine littéraire

À LA RECHERCHE DE MARCEL PROUST

Voilà cent ans, Proust s'est allongé pour toujours, après treize ans d'un labeur insensé et trente-huit ans d'une vie pleine de sophistications et d'inquiétudes. Car longtemps, Proust a échoué à accomplir la vocation d'écrivain qu'il était parvenu à imposer à ses parents. Son chef-d'œuvre, *À la recherche du temps perdu,* est le produit de l'une des plus longues gestations de l'histoire littéraire. De là son incomparable richesse. Dans ce numéro des Classiques de *Lire Magazine littéraire,* nous vous ouvrons toutes les portes de la cathédrale proustienne. En éclairant les aspects les plus méconnus de sa vie. En mettant en valeur son goût du rire, mondain ou philosophique – oui, Proust était aussi drôle que brillant. Et en analysant son style, qui porte en lui la mémoire de la littérature française. Avec Robert Kopp, Antoine Compagnon, Charles Dantzig… ■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

HORS-SÉRIE

FAITES-VOUS ÉDITER

C'est le rêve de beaucoup de Français : voir un texte que l'on a écrit devenir un livre, disponible dans toutes les librairies. Mais le chemin est long, les embûches nombreuses et, au final, on ne compte que bien peu d'élus. Raison de plus pour mettre toutes les chances de son côté.

Voilà pourquoi *Lire Magazine littéraire* vous propose cette édition spéciale, intitulée « Faites-vous éditer ». Outre quelques rappels de grammaire et d'orthographe, vous trouverez des modèles – classiques *(Les Misérables)* ou contemporains (Joël Dicker, Leïla Slimani) – à avoir en tête, des leçons techniques pour savoir comment raconter sa vie, et divers entretiens (notamment avec Bernard Werber, Mélissa Da Costa et Olivia Rosenthal). Sans oublier, en bonus, des chroniques, des jeux et des nouvelles primées lors de nos manifestations partenaires – et si vous participiez ? ■ **B.L.**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

APPLE TV

Braqueurs du dimanche

Que ce soit sur le papier ou derrière le crayon, *Terukan Boys* est avant tout une histoire d'amitié. Explications.

Derrière le pseudonyme de Yû Nakahara, qui signe ce *Terukan Boys* pas comme les autres, se cache en fait le duo de mangakas Hideki Nakazawa et Hiroyuki Tajima, surtout connu pour avoir assisté le grand Naoki Urasawa, le papa de *20th Century Boys*. Une influence qui se ressent énormément dans *Terukan Boys* (référence au nom du groupe de musique formé par les trois héros au lycée) à cheval entre nostalgie et désenchantement. On y suit les tribulations de Satoshi, Ryohei et Kota, trentenaires frustrés par leurs vies actuelles entre petit boulot, épouse acariâtre et patron tyrannique. Bien décidés à changer la donne, les trois hommes vont s'improviser braqueurs amateurs et voler 30 millions de yens pour venir en aide à un ancien camarade de classe. Petit problème : l'argent appartient à un puissant clan yakuza.

Chronique douce-amère sur le passage à l'âge adulte, *Terukan Boys* détonne par sa sobriété et son refus de céder à un quelconque sensationnalisme. Sorte de fronde contre le déterminisme, cette histoire de braquage pas comme les autres a ceci de rafraîchissant qu'elle se concentre davantage sur les aboutissants que les tenants de son histoire rocambolesque. Il faut dire que le fameux braquage qui sert de fil rouge à l'intrigue ne sert que de prétexte pour brosser le portrait de personnages qui ont brocardé leurs rêves. Sans misérabilisme ni jugement, et avec une bonne dose d'humour, ce *one shot* (histoire complète) peut également se voir comme la peinture d'une génération en quête d'absolu et en proie aux désillusions de la vie. Teinté de nostalgie mais regardant toujours en avant, *Terukan Boys*, par sa mélancolie, son humour et la tendresse infinie qu'il porte à ses personnages, agit comme un puissant remède à la mélancolie. Plus *Full Monty* qu'*Ocean's Eleven*, cette « histoire de potes » alternant astucieusement entre passé et présent sans jamais perdre le lecteur est la première belle surprise de 2023. En espérant que ce coup d'essai du duo Hideki Nakazawa-Hiroyuki Tajima ne soit pas le dernier. ■

Ilan Ferry

TERUKAN BOYS
YÛ NAKAHARA
192 P., DOKI-DOKI 7,50 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL

BLANCHE-NEIGE ET LES SEPT NAINS

TERUKAN BOYS 2021/YÛ NAKAHARA/SHOKAKUKAN - BOLL

• THÉÂTRE

Madame Ming, **au théâtre Rive-Gauche.**

La mère en scène

Elle est en ce moment la figure centrale de deux spectacles parmi les plus émouvants donnés à Paris en ce début d'année.

Adaptation ingénieuse par le metteur en scène Xavier Lemaire du roman *Les dix enfants que Madame Ming n'a jamais eus* d'Éric-Emmanuel Schmitt, *Madame Ming,* au théâtre Rive-Gauche, dresse le portrait d'une Chinoise, dame-pipi dans un grand hôtel de Shanghai, qui évoque, au fil de ses rencontres avec un homme d'affaires français, ses relations avec ses dix enfants. Dix? Dans le pays de l'enfant unique? Madame Ming est-elle vraiment cette mère si aimante et si héroïque qu'elle prétend être ou s'est-elle créé un destin imaginaire? Quoi qu'il en soit, elle raconte avec une poésie folle, une émotion contagieuse et un humour mélancolique ce que peut être la mère d'une famille si nombreuse, en entrecoupant son récit de maximes philosophiques et d'évocations sur des événements majeurs de l'histoire de la Chine. C'est la très fine Isabelle Andréani qui est Madame Ming. Face à un Benjamin Egner impeccable (l'homme d'affaires), elle est soutenue dans son jeu par des marionnettes, avatars de ses enfants, et aussi par les magiques solos du violoncelle d'Elsa Moatti.

Au Studio Hébertot, *Votre Maman,* de Jean-Claude Grumberg, balance les spectateurs entre rires et larmes, avec l'humour désespéré qu'on lui connaît. Proche de l'univers de Beckett, sa pièce met en scène une mère à la mémoire défaillante, qui enchaîne les frasques dans l'Ehpad où l'a mise son fils, qu'elle ne reconnaît pas. Dans le rôle de cette maman juive dont on comprend qu'elle a connu la Shoah, Colette Louvois est prodigieuse. Ses partenaires, Marc F. Duret (le fils) et Jean-Paul Comart (Le directeur de l'Ehpad) sont hilarants. ■

Dominique Poncet

→ **Madame Ming**
de Xavier Lemaire d'après Éric-Emmanuel Schmitt.
Au théâtre Rive-Gauche (Paris 14e), jusqu'au 16 avril.
→ **Votre Maman**
de Jean-Claude Grumberg.
Au Studio Hébertot (Paris 17e), jusqu'au 19 avril.

• MUSIQUE

Top cheffes

Au moment où sort en salles le long-métrage *Tàr,* revenons sur les parcours, retracés dans des livres de référence, de trois femmes ayant dirigé de grands orchestres.

C'est l'un des événements cinématographiques du premier trimestre 2023 : la sortie du formidable long-métrage de Todd Field, *Tàr* (en salles le 25 janvier), qui a valu un prix d'interprétation à la Mostra de Venise à Cate Blanchett, géniale en cheffe d'orchestre fictive. Mais cela ne doit pas nous faire oublier la réalité, qui se raconte dans les ouvrages de trois femmes directrices d'orchestres parus ces dernières années.

En 1995, elle était la première femme à diriger l'Orchestre de la Scala de Milan. Claire Gibault a ouvert la voie dans *« l'un des domaines les plus masculins qui soient »,* et a raconté ce métier d'engagement total au fil d'une biographie sobre et débordante d'humanité. La vie solitaire du chef se révèle, dans *La Musique à mains nues* (L'Iconoclaste, 2010), qui n'épargne pas son objet : un environnement dur et hermétique aux femmes jusque très récemment.

À 44 ans, Zahia Ziouani porte avec panache une vocation chevillée au corps. Fille d'immigrés algériens, elle dévoile son parcours dans un récit sans détour, *La chef d'orchestre* (Anne Carrière, 2010). On la suit, étudiante formée auprès de Sergiu Celibidache, puis jeune femme ambitieuse à la tête de son ensemble Divertimento. On découvre également l'artiste de cœur dans les banlieues qu'elle n'a pas quittées – un écho hexagonal au projet vénézuélien El Sistema de Gustavo Dudamel.

Par le hasard d'une rencontre, Debora Waldman découvre en 2014 la symphonie d'une compositrice inconnue, Charlotte Sohy. La cheffe israélo-brésilienne crée alors cinq ans plus tard la Symphonie « Grande Guerre » à Besançon. Associée à Pauline Sommelet, elle retrace dans *La Symphonie oubliée* (Robert Laffont, 2021), son itinéraire croisé avec celui d'une autre pionnière. L'aînée, élève de Vierne et d'Indy, a dû placer son art entre les parenthèses de la vie d'épouse et de la maternité. La cadette devenait en 2020 la première femme à la tête d'une formation nationale à Avignon. ■

Jérémie Rousseau (avec Baptiste Liger)

THÉÂTRE RIVE-GAUCHE - UNIVERSAL PICTURES INTERNATIONAL FRANCE

LE PODCAST

Keskili

Avec son podcast Keskili, *Le Monde* vous invite à découvrir les confessions et les conseils de lecture des plus grands auteurs français. Après Olivier Adam, Jakuta Alikavazovic ou Jean-Baptiste Del Amo l'année dernière, c'est désormais au tour de Lola Lafon, Brigitte Giraud ou encore d'Olivier Norek de nous livrer leurs secrets.

LE COMPTE INSTAGRAM

Sophie Gliocas

Autrice jeunesse et pro du digital, Sophie Gliocas partage sur son compte des listes de lectures pour se sensibiliser à certains sujets comme le féminisme, et des conseils d'écriture pour se lancer dans l'aventure littéraire. Rafraîchissant et inspirant.

LE REPLAY

Aux sources de la fantasy

Guidée par l'illustrateur John Howe, cette série d'Arte nous dévoile les secrets des origines du genre le plus influent de la pop culture actuelle. *Les Contes* de Grimm, Lovecraft, Robert E. Howard, chaque épisode part sur les traces de l'un des pères fondateurs de la fantasy. **L.D.**

Une IA au crayon

Midjourney, l'illustrateur de *Summer Island,* première BD de Steve Coulson, n'existe pas, du moins tel qu'on pourrait l'imaginer. Explications.

Au moment d'offrir *Summer Island* gratuitement sur Internet, sa première bande dessinée, Steve Coulson a le sens de la formule : « *Une BD d'horreur folklorique dans la tradition de* Midsommar *et* The Wicker Man. » La lecture s'avère prometteuse pour un coup d'essai. Le scénario réserve son lot de surprises, le dessin est plus inégal mais l'ensemble tient la route. Sur la couverture de l'album trônent deux noms en majesté, dont celui de l'illustrateur, Midjourney. On a beau creuser et chercher qui se cache derrière cette mystérieuse identité, aucune information n'a filtré. Et pour cause, derrière ce pseudonyme, point d'illustrateur confidentiel mais une intelligence artificielle d'un nouveau genre. Une IA générative, capable de dessiner *ex nihilo,* à partir de simples consignes orales. Figure innovante de la communication digitale, Steve Coulson a donc fabriqué sa BD en solo sans le moindre talent pour l'illustrer. Quarante pages et des centaines de dessins réalisés en trois semaines seulement pour un résultat bluffant. Une première réussie, qui l'a convaincu de s'engager à fond dans ce grand chantier. Avec Campfire Entertainment, sa maison de production, il multiplie depuis les projets pour perfectionner le coup de crayon de Midjourney. *Exodus* et *The Bestiary Chronicles* sont ainsi accessibles depuis quelques semaines sur son compte Twitter. Des dessins qui s'affirment, se précisent, certaines pages franchement réussies. Il y a de quoi être impressionné… ou inquiet… Chacun son rapport à la modernité. ■

Léonard Desbrières

• LIVRES AUDIO

BALLADINES ET CHANSONS DOUCES
INTERPRÉTÉ PAR CEILIN POGGI (DIDIER JEUNESSE)

■ Cet album pour enfants, et ses huit chansons intemporelles, séduit tout autant les adultes : *Balladines* est aussi un spectacle familial, notamment présenté à la Philharmonie de Paris et programmé en mars au théâtre du Châtelet. Accompagnée par le pianiste de jazz Thierry Eliez et l'illustratrice Ilya Green, la chanteuse Ceilin Poggi et sa douceur envoûtent littéralement.

SURRENDER. 40 CHANSONS, UNE HISTOIRE DE BONO
LU PAR RÉMI BICHET (AUDIOLIB)

■ Alors que les Mémoires du chanteur du groupe U2 viennent d'être publiés, leur version audio donne corps au récit de Bono, à travers l'histoire de 40 chansons et la lecture de Rémi Bichet. On y voit comment, en quarante ans, une bande d'adolescents donne naissance au plus grand groupe au monde. *Surrender* permet aussi de décrypter les morceaux les plus populaires de U2.

REGARDS SONORES D'AILLEURS
RÉALISÉS PAR DES ÉTUDIANTS DE L'ENS LOUIS-LUMIÈRE (SCAM)

■ Diffusés par la Scam en partenariat avec l'Association pour le développement du documentaire radio et de la création sonore (Addor), les pièces sonores réalisées par douze jeunes auteurs s'appuient uniquement sur le son. Sans même recourir aux voix off, leurs créations font preuve d'une réelle inventivité.

Christophe Rioux

STEVE COULSON - DR

GLOBE

Après

SHUGGIE BAIN

Booker Prize 2020
Palmarès Livres Hebdo
Prix Libr'à Nous 2022
plus de 1 million
d'exemplaires vendus
dans le monde

Douglas Stuart

MUNGO

EN LIBRAIRIE LE 5 JANVIER 2023

Éditions Globe
www.editions-globe.com

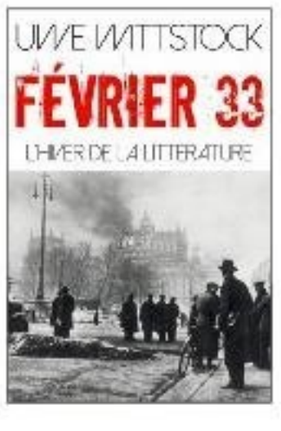
Que pensaient les écrivains allemands en février 1933?

Autodafé sur l'Opernplatz, à Berlin, le 10 mai 1933.

Avec son ouvrage, le journaliste Uwe Wittstock signe une remarquable mise en scène au bord du gouffre.

L'Histoire a le vilain défaut de rendre rétrospectivement évident le déroulement des événements. On sait pourtant que cela n'est pas si simple. Tout l'intérêt de *Février 33. L'hiver de la littérature,* d'Uwe Wittstock, est de revenir sur le tragique hiver allemand de 1933, celui de la nomination de Hitler comme chancelier – dans le strict respect de la loi, il faut le rappeler – jusqu'à son obtention, tout aussi légale, des pleins pouvoirs, en feignant d'ignorer la suite des événements. Mieux, le journaliste allemand rend compte du point de vue, des interrogations et des hésitations des intellectuels et des artistes au moment de ce grand basculement. Soit, depuis la *« dernière danse de la république »,* le 28 janvier, jusqu'au 15 mars, jour de la rafle des artistes, à Berlin. Wittstock est un remarquable metteur en scène, qui n'est pas sans rappeler le Hans Magnus Enzensberger de *Hammerstein ou l'Intransigeance*. Sous nos yeux se débattent, pour certains, tel des pantins, entre incrédulité et pessimisme lucide, Heinrich, Klaus et Erika Mann, Ernst Toller, Alfred Döblin, Peter Lorre, Bertolt Brecht, Manès Sperber… tandis que le maréchal Hindenburg, Goebbels, les SA, de simples policiers et matons, accouchent au forceps du nouveau régime. Pour détruire une démocratie, le temps des congés annuels suffit, rappelle l'auteur. Aussi, ce serait un contresens de réduire *Février 33* à un récit historique, aussi brillamment ficelé soit-il. Il s'agit autant d'une leçon d'humilité sur la difficulté d'une analyse à chaud, donnée par un moraliste à qui on ne la fait pas, et, qui sait – d'un roman d'anticipation? ■

Emmanuel Hecht



FÉVRIER 1933. L'HIVER DE LA LITTÉRATURE (FEBRUAR 33. DER WINTER DER LITERATUR)
UWE WITTSTOCK
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR OLIVIER MANNONI
448 P., GRASSET, 26 €

Qu'y a-t-il dans la tête de nos adversaires?

Pour ne pas commencer l'année en « idiot utile » et comprendre les défis géopolitiques à venir, cet essai de Thomas Gomart est à lire, absolument.

« *Connais ton adversaire et connais-toi toi-même, et tu pourras sans risque livrer cent batailles.* » C'est à cet exercice inspiré de Sun Tzu que se prête Thomas Gomart, directeur de l'Institut français des relations internationales, en examinant à la loupe les neuf pays qui conditionnent l'exercice de la puissance de la France. D'abord, le trio de l'ensemble « terre » – Russie, Chine, Allemagne –, ainsi dénommé du fait de son assise en Eurasie. Puis, celui des États-Unis, du Royaume-Uni et l'Inde, qui dominent la « mer », entre l'Atlantique et l'Indopacifique. Enfin, celui du « ciel », métaphore du fait religieux, avec pour figures de proue la Turquie, l'Iran, et l'Arabie saoudite. Chacune de ses nations nous pose au moins une question stratégique. Jusqu'où ira le danger russe? Comment répondre au durcissement de la politique de Pékin? Comment résoudre les profonds désaccords avec Berlin dans le domaine énergétique et spatial?

Les Ambitions inavouées. Ce que préparent les grandes puissances n'est pas seulement un essai à recommander pour la clarté de ses analyses. Avec la guerre en Ukraine, l'Europe subit le retour de la violence et des pénuries, alors même que son projet est fondé sur la paix et la prospérité. Le temps semble venu d'en finir avec la « désinvolture géopolitique » qui écarte le principe même de l'antagonisme des puissances. La France ne peut plus se contenter d'exciper de son arme nucléaire, de sa place de membre permanent du Conseil de sécurité et au G7, à l'image de nos aînés qui s'abritaient, dans les années 1930, derrière la « meilleure armée du monde ». Les ambitions inavouées le disent tout net: la France tarde à tirer les enseignements, en particulier militaires, de la nouvelle donne internationale. L'heure est pourtant à la mobilisation. ■

E.H.

LES AMBITIONS INAVOUÉES. CE QUE PRÉPARENT LES GRANDES PUISSANCES
THOMAS GOMART
315 P., TALLANDIER/ESSAIS, 20,90 €

GERMAN FEDERAL ARCHIVES

PHILOSOPHIE

MARYLIN MAESO

Décentrement originel

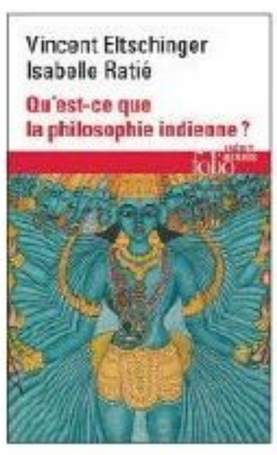
Qu'est-ce que la philosophie ? Cette question récurrente, qui a occupé nombre de philosophes et inspiré un célèbre livre de Deleuze, repose au moins sur un présupposé linguistique qui oriente et encadre toute tentative de réponse : le mot lui-même (*philosophia,* traduit généralement par « amour de la sagesse ») nous vient de Grèce, et c'est bien dans ce pays, chez les présocratiques, qu'il est convenu de situer l'origine de cette discipline. Aussi Vincent Eltschinger et Isabelle Ratié se sont-ils aventurés sur un terrain miné en intitulant leur ouvrage *Qu'est-ce que la philosophie indienne ?* (qui sort directement en format poche). Peut-on parler de « philosophie indienne » si cette dernière ne peut se réclamer d'aucune sorte d'héritage méditerranéen ? Y a-t-il seulement un sens à employer une telle expression alors que l'Inde ne possède aucun terme équivalent pouvant se traduire par « philosophie » ? Évoquer la philosophie indienne, ne serait-ce pas, enfin, plaquer un mode de pensée occidental sur une réalité spirituelle tout autre, et, par-là, dénaturer cette dernière en la remodelant à notre image ?

Conscients de ce biais, les auteurs entreprennent de renverser le soupçon en faisant valoir que le risque de dénaturation ne se situe pas forcément là où on l'attend. Si la philosophie indienne demeure méconnue, c'est, à leurs yeux, non parce qu'on l'aurait dissoute dans la tradition européenne, mais au contraire parce que, depuis la fin du XVIII[e] siècle, la philosophie, comprise comme pratique du *logos,* discours rationnel générateur de débats et de concepts, est devenue la propriété exclusive de l'Occident, tandis que les *« nations barbares »* comme l'Inde ont vu leurs productions intellectuelles confinées aux champs de la religion, de la mystique et de la mythologie. Pire, les indianistes ont eux-mêmes contribué à cette bipartition arbitraire en réduisant pour l'essentiel la philosophie indienne à un ensemble de doctrines figées comme autant de points de vue dogmatiques. Ce livre entreprend de réparer cette erreur, en soulignant que *« la philosophie indienne se joue moins dans les traditions doctrinales elles-mêmes* […] *que dans les controverses qui les ont opposées et où se sont négociées leurs physionomies changeantes ».*

ATHÈNES N'A PAS EU LE MONOPOLE DE L'AGORA

Athènes n'a pas eu le monopole de l'agora, et les différentes écoles indiennes ont, elles aussi, nourri des débats philosophiques sur des sujets qui nous sont familiers : le monde, le Soi, Dieu, la vérité, le langage, etc.

Toute l'ambition de ce livre ainsi que sa réussite tiennent dans cette volonté de faire sortir la tradition philosophique indienne des oubliettes de l'Histoire en évitant le double écueil ethnocentriste de l'exclusion du champ philosophique par ignorance et de l'imposition d'une grille de lecture occidentale qui la viderait de sa spécificité. Il s'agit, en somme, de résister à la tentation de se focaliser sur les similitudes en omettant que le contexte d'émergence social, culturel, intellectuel et politique de la philosophie en Inde est fondamentalement différent de celui de la philosophie en Grèce. Ce faisant, Isabelle Ratié et Vincent Eltschinger montrent que le décentrement de l'Occident ne passe pas par la relativisation de son apport déterminant à la philosophie, mais par la démystification du récit de l'Origine : *« la philosophie, comme entreprise rationnelle de problématisation des évidences, d'argumentation logique et de recherche de la vérité, n'a pas vu le jour qu'en Grèce ».* Une histoire de la philosophie indienne qui propose une approche plus complète de l'histoire de la philosophie elle-même, comme celle d'une naissance multiple. ■



★★★★☆

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE INDIENNE ?
VINCENT ELTSCHINGER, ISABELLE RATIÉ
560 P., FOLIO ESSAIS, 13,20 €

AUDREY SOVIGNET

Les Jardins d'hiver de nouveau ouverts

Rendez-vous aux Champs Libres de Rennes du 3 au 5 février, pour le grand retour du festival littéraire.

« *De rencontres en lectures concert, de siestes musicales en dictées, d'ateliers créatifs en promenades littéraires, de lectures en discussions* », lit-on sur le site du festival rennais Jardins d'hiver. Le premier week-end de février marquera la 5e édition de cette manifestation qui effectuera son grand retour. L'événement avait dû se « dématérialiser » en raison de l'épidémie de Covid et, l'an dernier, il avait été annulé au dernier moment dans un contexte sanitaire encore flou. En 2020 pourtant, quelque 20 000 personnes s'étaient rendues aux Champs Libres, le grand établissement culturel au cœur de la ville, constitué du musée de Bretagne, d'une bibliothèque, d'un centre de culture scientifique et technique, et d'espaces d'expositions et de rencontres. C'est en ces lieux que se sont toujours ouverts les Jardins d'hiver, en début d'année.

À chaque édition, l'équipe propose à un auteur de s'associer au festival avec deux invités de son choix, pour guider une partie de la programmation. Cette année, c'est Mathias Énard, qui a choisi la chanteuse Jeanne Cherhal et l'historien Johann Chapoutot. Parmi les autres personnalités présentes: la lauréate du Goncourt 2022 Brigitte Giraud, Sandrine Collette, Olivia Ruiz, Blandine Rinkel, Franck Bouysse, Ryōko Sekiguchi, Jarred McGinnis, Hadrien Bels et Lisette Lombé. Au programme: une vingtaine de rencontres, des lectures concerts, des dédicaces et même, annoncent les organisateurs, des promenades littéraires. ■ **Hubert Artus**

leschampslibres.fr

Des mots de minuit

Du 19 au 22 janvier, le Centre national du livre (CNL) organise la 7e édition des Nuits de la lecture. Sur le thème de la peur.

Créées en 2017 par le ministère de la Culture et organisées par le CNL, les Nuits de la lecture invitent le public à réaffirmer la place essentielle du livre et l'importance de sa transmission. Du 19 au 22 janvier se tiendront ainsi de nombreuses rencontres et animations, autour du thème de la peur. Découvrez sur une carte interactive en ligne le programme prévu pour ces quatre nuits de frayeur: déjà plus de 5000 événements (jeux, lectures, rencontres, ateliers…) physiques et numériques ont déjà été mis en place dans toute la France Pour vous guider dans les vastes territoires de la peur littéraire, le site propose une bibliographie d'une cinquantaine de livres,

du thriller au conte pour enfants, en passant par l'essai, le polar, ou encore le manga. La sélection est adaptée à tous les âges, et fait la part belle à tous les genres littéraires, de toutes les époques.

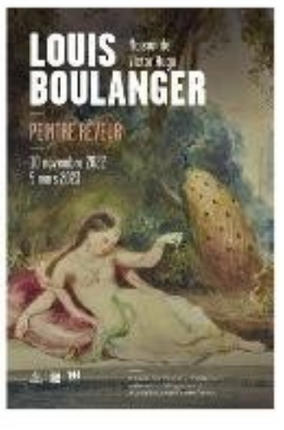
Marraine de ces Nuits de la lecture, l'autrice Marie Darrieussecq donne le ton de la manifestation: « *J'adore les livres qui font peur et je n'ai rien trouvé de mieux pour mes insomnies que de lire la nuit.* » Écoles, musées, lieux culturels et artistiques, structures pénitentiaires, associations, librairies, bibliothèques… De nombreux espaces ont imaginé des hommages à la littérature de l'épouvante, vous promettant des nuits inoubliables! ■ **Margaux Morasso**

nuitsdelalecture.fr

Boulanger dans l'ombre d'Hugo

Une exposition révèle l'œuvre méconnue de cet artiste romantique.

Certains artistes sont plus discrets que d'autres, mais n'en sont pas moins remarquables. À l'instar de Louis Boulanger (1806-1867), peintre, graveur, lithographe et illustrateur français, entré très tôt dans le cénacle romantique, au point de dresser le portrait des plus éminents écrivains. Comme en témoigne la nouvelle rétrospective de la Maison de Victor Hugo, qui expose les œuvres méconnues de l'ami de l'auteur. Certains de ses tableaux et dessins sont d'ailleurs conservés dans les réserves place des Vosges, l'occasion de dévoiler tout leur éclat lors d'une visite érudite et fluide. Dans une atmosphère feutrée, les 190 pièces donnent un aperçu du talent protéiforme de Boulanger, qu'il développe en imaginant aussi des costumes et des décors de théâtre. Son succès, il le doit au salon de 1827, où il présente à l'âge de 21 ans *Le Supplice de Mazeppa*, une composition de 5 mètres de haut qui met en scène un héros légendaire ukrainien, condamné à être attaché nu à un cheval lancé au galop, et renvoyé dans son pays natal. Cet épisode, d'une rare violence, bouleverse Lord Byron et Victor Hugo, qui en écrit un poème dans *Les Orientales*. Mais il ne faut pas réduire l'homme à ce tour de force, la trentaine de musées, galeries et prêteurs privés qui contribuent au parcours montrent l'étendue de son spectre d'activité. Par exemple, il est l'un des premiers à expérimenter l'aquarelle, une tendance venue d'Angleterre! ■ **Gabrielle Martin**



→ **« Louis Boulanger, peintre rêveur »** Maison de Victor Hugo (Paris 4e), jusqu'au 5 mars. *maisonsvictorhugo.paris.fr*

3 QUESTIONS À...

POLINA PANASSENKO

Son premier roman, *Tenir sa langue* (L'Olivier), a reçu le prix Femina des lycéens 2022, avec une cérémonie organisée dans le cadre du festival Le Goût des autres au Havre. Entretien.

Que représente pour vous l'attribution du prix Femina des lycéens ?

Polina Panassenko. Une grande joie ! C'est un prix particulièrement précieux puisque c'est à la fois un prix des lecteurs et un prix du jury. Il est aussi très incarné car j'ai pu rencontrer des dizaines de lycéens dans les établissements participants. Je n'avais pas imaginé que ce livre pourrait plaire, en particulier à un jeune public. À travers leurs questions, j'ai compris qu'ils avaient fait une lecture très délicate de mon roman, bien plus que les adultes.

Que vous ont demandé les élèves ?

P.P. Ils étaient très curieux de savoir si j'avais voulu faire passer un message. Je leur ai expliqué que ça n'était pas le cas, que je n'écrivais pas pour cela, que ce qui m'intéressait était de savoir comment ils avaient reçu le livre. Une jeune fille m'a dit que, pour elle, le roman racontait qu'il ne fallait jamais rien lâcher dans la vie, qu'il fallait tenir bon. Certains m'ont également demandé si j'aimais la raclette, en référence à une scène du livre. Nous avons donc tout de suite mis les choses au clair : oui, j'aime la raclette *[rires]* ! Enfin, il y a eu beaucoup de questions sur mon parcours scolaire. Je leur ai répondu que, pendant longtemps, l'école n'avait pas été la meilleure expérience possible et que nous avions peut-être cela en commun.

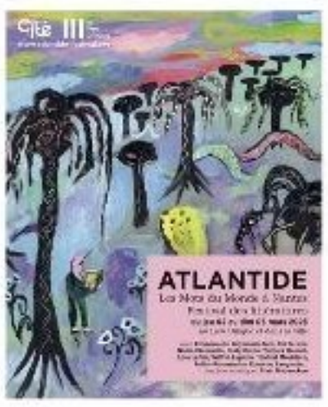
Et les professeurs ?

P.P. En allant de lycée en lycée, on sent le rôle essentiel des enseignants. Participer à ce prix relève d'une démarche personnelle de ces professeurs. Ils insufflent une énergie à leurs élèves, qui s'en emparent. Ils sont comme des passeurs. J'en ai vraiment pris la mesure pendant ces rencontres-là. ■

Propos recueillis par Gladys Marivat

legoutdesautres.lehavre.fr

Cap sur l'Atlantide



Du 2 au 5 mars, assouvissez vos envies d'ailleurs avec la 11e édition du festival nantais.

Créé en 2013 sous l'égide de l'écrivain argentin Alberto Manguel, et aujourd'hui dirigé par Alain Mabanckou, le festival Atlantide-Les Mots du monde s'est donné pour mission de célébrer les auteurs et les œuvres venus du monde entier. Cette 11e édition, qui se déroulera au Lieu unique et dans toute la ville de Nantes, s'intéressera aux destins individuels percutés par les drames de l'Histoire, à la place de la femme, à l'exil ou aux migrations. Elle parlera d'amour, de famille et de la beauté insondable de la nature. Quatre jours de festivités littéraires riches et variés qui donneront la parole aux plus belles plumes françaises et étrangères et leur permettront d'échanger et de répondre aux questions du public. L'Espagnole Eva Baltasar, le Cubain Marcial Gala, la Grecque Érsi Sotiropoúlou, la Franco-Russe Polina Panassenko *[lire ci-dessus]*, la Franco-Polonaise Lola Lafon et les Français Yannick Haenel et Marie Nimier figurent parmi les invités et annoncent une programmation de haut vol qui, comme chaque année, aura à cœur de porter haut la question de la défense des droits humains et de faire souffler, grâce à la littérature, un inestimable vent de liberté. ■

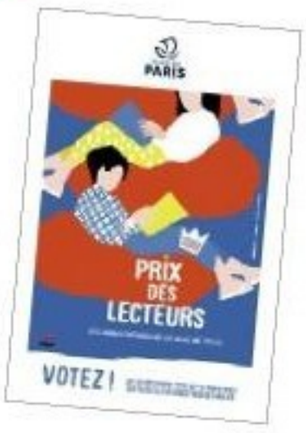
Léonard Desbrières

atlantide-festival.org

PATRICE NORMAND/L'OLIVIER

PRIX DES LECTEURS DES BIBLIOTHÈQUES DE LA VILLE DE PARIS ÉDITION 2023

À vous d'élire le meilleur premier roman de la dernière rentrée littéraire !



Les bibliothécaires parisiens ont annoncé le 24 novembre dernier leur sélection 2023. Cinq primo-romanciers sont donc en lice pour le prix des lecteurs des bibliothèques de la Ville de Paris, et c'est à vous que le choix du lauréat revient. Depuis 2017, cette distinction vous invite à rejoindre son jury, aux côtés de la journaliste littéraire Catherine Pont-Humbert. Le prix sera décerné le 22 mars prochain.

Les titres présélectionnés sont :

- *Les Enfants endormis* d'Anthony Passeron (Globe)
- *Tenir sa langue* de Polina Panassenko (L'Olivier – lire ci-dessus)
- *En salle* de Claire Baglin (Minuit)
- *Jean-Luc et Jean-Claude* de Laurence Potte-Bonneville (Verdier)
- *Les gens de Bilbao naissent où ils veulent* de Maria Larrea (Grasset)

Les votes sont ouverts jusqu'au 15 mars. À vous de choisir quel nom rejoindra ceux des précédents lauréats, entre autres Joseph Ponthus, Laurent Petitmangin et Matthieu Zaccagna.

Alors, faites votre choix en ligne (adresse ci-dessous) ou dans les bibliothèques partenaires. ■

M.M.

bibliotheques.paris.fr

VILLE DE PARIS

PRIX DES LECTEURS

DES BIBLIOTHÈQUES DE LA VILLE DE PARIS

L'AVIS DES LECTEURS

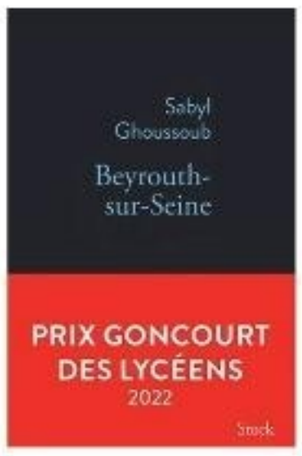
Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

SENS CRITIQUE

14 ✶ Beyrouth-sur-Seine

Sabyl Ghoussoub (Stock)

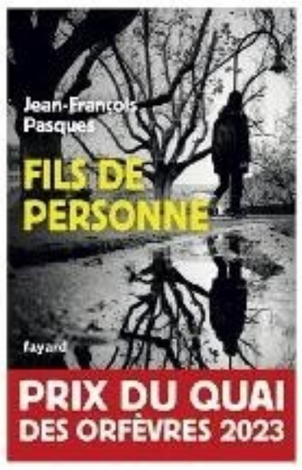
« […] Lorsqu'ils sont arrivés à Paris en 1975, au moment où la guerre éclatait au Liban, les parents de Sabyl Ghoussoub ne pensaient y rester que deux ans, le temps d'y achever leurs études. Plus d'un demi-siècle plus tard, leur fils, finalement né en France et désormais trentenaire, entreprend de les interroger sur leur histoire, manière pour lui, incidemment, de réfléchir à son propre rapport au Liban. C'est avec une émotion palpable qu'à partir de leur évocation, dans le désordre et souvent dans la contradiction, de leurs souvenirs les plus prégnants, l'auteur se fait une idée de ce qu'ont pu vivre ses parents, depuis leur départ du Liban pour ce qu'ils ignoraient être alors un exil définitif. […] De leur affolement et de leur désarroi de se voir toujours plus indéfiniment séparés de proches […] à leur impossibilité de prendre parti quand ceux qu'ils aiment se transforment parfois de victimes en bourreaux, en passant par leur horreur quand la guerre au Liban les pourchasse jusque sur le sol français […], se met ainsi en place une histoire dont l'auteur s'approprie l'héritage, en une sorte de mythologie personnelle […]. Peinture vibrante et fantasmée d'un Liban toujours plus martyrisé que sa diaspora […], ce livre est aussi pour l'auteur un cheminement très personnel, une réflexion existentielle sur ses origines, son identité et son appartenance. On le referme le cœur serré pour tous les Libanais dont l'actualité ne finit plus de prolonger le calvaire, et plein d'affection pour ses si humains personnages. »



#Cannetille

9 ✶ Fils de personne

Jean-François Pasques (Fayard)



« Le tout nouveau lauréat du fameux prix du Quai des orfèvres. Autant le dire tout de suite, c'est un très bon roman, très procédural. On a cette impression, que j'ai adorée, de suivre les enquêteurs tout au long de leur enquête, on a clairement l'impression d'être avec eux et de la faire avec eux, à ce niveau-là, c'est une grande réussite. Enquête très intéressante qui au début peut paraître compliquée pour les hommes chargés de la résoudre. J'ai aimé aussi les personnages, ce qu'on apprend, ce qu'ils ont à nous apprendre, sur leur vie, la vie de la victime, mais aussi sur l'enquête. […] Un polar pur, brut, et un prix […] bien mérité. »

#loiclivresque

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 9 janvier 2023, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Daniel Pennac	Terminus Malaussène	Gallimard	Littérature
2	Giuliano da Empoli	Le Mage du Kremlin	Gallimard	Littérature
3	Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
4	Marie-Hélène Lafon	Les Sources	Buchet-Chastel	Littérature
5	Richard Malka	Traité sur l'intolérance	Grasset	Essais
6	Riad Sattouf	L'Arabe du futur (t. 6)	Allary	BD
7	Connaissance des arts	Hors-série Alice Neel	Connaissance des arts	Beaux-Arts
8	Younn Locard, Florent Grouazel	Révolution (t. 2)	Actes Sud	BD
9	Brigitte Giraud	Vivre vite	Flammarion	Littérature
10	Benjamin Adam	Capital et Idéologie en bande dessinée	Seuil	BD
11	José-Louis Bocquet, Jean-Luc Fromental, Antoine Aubin	Blake et Mortimer (t. 29)	Blake et Mortimer	BD
12	François-Régis Gaudry	On va déguster Paris	Marabout	Pratique
13	Sylvain Tesson	Blanc	Gallimard	Littérature
14	Sabyl Ghoussoub	Beyrouth-sur-Seine	Stock	Littérature
15	Philippe Besson	Ceci n'est pas un fait divers	Julliard	Littérature
16	Catherine Meurisse	Humaine, trop humaine	Dargaud	BD
17	Delphine Horvilleur	Il n'y a pas de Ajar	Grasset	Essais
18	Maud Ankaoua	Plus jamais sans moi	Eyrolles	Littérature
19	Wilfrid Lupano, Paul Cauuet	Les Vieux Fourneaux (t. 7)	Dargaud	BD
20	Philippe Claudel	Crépuscule	Stock	Littérature
21	Véronique Ovaldé	Fille en colère sur un banc de pierre	Flammarion	Littérature
22	Jean-Marc Rochette	La Dernière Reine	Casterman	BD
23	Lola Lafon	Quand tu écouteras cette chanson	Stock	Littérature
24	Jonathan Coe	Le Royaume désuni	Gallimard	Littérature
25	Collectif	Capitales. 60 ans d'art urbain à Paris	Alternatives	Beaux-Arts
26	Riad Sattouf	L'Arabe du futur (t. 1)	Allary	Bd Humour
27	Roselyne Bachelot	682 jours	Plon	Essais
28	Colson Whitehead	Harlem Shuffle	Albin Michel	Littérature
29	Pierre Lemaitre	Le Grand Monde	Calmann-Lévy	Littérature
30	Nanao Itsuki, Nekokurage	Les Carnets de l'apothicaire (t. 10)	Ki-oon	BD
31	Maria Larrea	Les gens de Bilbao naissent où ils veulent	Grasset	Littérature
32	Camille Froidevaux-Metterie	Pleine et douce	Sabine Wespieser	Littérature
33	Virginie Despentes	Cher connard	Grasset	Littérature
34	Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle (t. 19)	Bayard Jeunesse	BD
35	Baptiste Beaulieu, Qin Leng	Les gens sont beaux	Les Arènes	Jeunesse
36	Jessie Inchauspe	Faites votre glucose révolution	Robert Laffont	Pratique
37	Jérôme Garcin	Mes fragiles	Gallimard	Littérature
38	Yasmina Khadra	Les Vertueux	Mialet-Barrault	Littérature
39	Nathalie A. Cabrol	À l'aube de nouveaux horizons	Seuil	Essais
40	Irène Frachon, Giacometti, François Duprat, Paul Bo	Mediator, un crime chimiquement pur	Delcourt	BD

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Toshikazu Kawaguchi	Tant que le café est encore chaud	Le Livre de Poche	Littérature
2	Daniel Pennac	Le Cas Malaussène. Ils m'ont menti	Folio	Littérature
3	Annie Ernaux	La Place	Folio	Littérature
4	Michael McDowell	Blackwater (t. 1)	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
5	Annie Ernaux	Les Années	Folio	Littérature
6	Jean Teulé	Azincourt par temps de pluie	J'ai Lu	Littérature
7	Marie Vingtras	Blizzard	Points	Littérature
8	Gege Akutami	Jujutsu Kaisen (t. 18)	Ki-oon	BD
9	Jean-François Pasques	Fils de personne	Fayard	Polars
10	Ken Follett	Pour rien au monde	Le Livre de Poche	Polars

Christine Orban

LA SOLITAIRE DE SAINT-GERMAIN

On la voit parfois comme une figure des mondanités parisiennes. Et si cette grande bourgeoise était en fait une sorte de mystique? Alors qu'elle publie *Soumise*, livre surprenant sur la religieuse Jacqueline Pascal (la sœur de Blaise), rencontre avec une femme plus retirée qu'on ne le croit.

C'est parfois dans l'œuvre de Céline Dion que l'on tombe sur la clé de la personnalité des gens que l'on méconnaît. Sur *D'elles*, album de la Castafiore québécoise paru en 2007, on trouve ainsi le titre *Je ne suis pas celle*, dont le texte avait été écrit par Christine Orban. Mariée depuis plus de trente ans avec celui que certains surnomment *« le Robert Redford de l'édition française »* (Olivier Orban, ex-patron de Plon), la romancière est un visage du Tout-Paris – au jeu des 7 familles, on la classerait plus spontanément dans celle d'Arielle Dombasle que dans celle, mettons, d'Annie Ernaux. Et si cette femme du gratin n'était pas celle que l'on croit ? Dans l'appartement cossu où elle nous reçoit, à deux pas du palais du Luxembourg, elle se confesse à nous :

« Je suis sûrement contradictoire – c'est mon seul côté pascalien ! L'image que je donne me dessert et ne ressemble pas à la réalité. Je suis quelqu'un qui travaille beaucoup, qui a besoin de solitude et de silence. Je ne peux pas vivre sans cela, j'en ai besoin plusieurs heures par jour. Mais j'ai aussi besoin de divertissement. Pourquoi est-ce si mal pris aujourd'hui ? Au XVIIe, siècle dur, les précieuses étaient des femmes un peu libérées qui lisaient, s'intéressaient à l'art. En même temps, elles étaient de sensibilité janséniste, comme Mme de Lafayette ou Mme de Sévigné. Quant à Mme de Sablé, elle tenait carrément salon à Port-Royal ! Expression paradoxale : tenir salon à Port-Royal. Mais ça ne choquait personne… »

Avec ses vêtements chics et ses bracelets dorés à la Nancy Cunard, Christine Orban ressemble peu à une nonne. Dans son nouveau livre, *Soumise*, elle cerne pourtant avec finesse Jacqueline Pascal (1625-1661), personnalité oubliée du XVIIe siècle qui ne fut pas que la sœur cadette de l'auteur des *Pensées*, mais aussi une poétesse prometteuse devenue religieuse à Port-Royal. On sait gré à la romancière de remettre la lumière sur les femmes de lettres du Grand Siècle, dont les noms apparaissent rarement chez certaines figures totémiques du moment, pour qui la littérature féminine est née dans les années 1970. Mais mettons nos préjugés de côté, oublions les réceptions mondaines et dressons un portrait juste de sœur Christine, mystique à sa manière.

« JE NE PARLE JAMAIS DE CE QUE J'ÉCRIS »

Son bureau, certes, ne ressemble pas à une cellule du Carmel. Nous ne sommes pas éclairés par un cierge mais par une bougie panthère offerte par son ami Philippe Tesson. On remarque quelques œuvres d'art, dont un portrait de sœur Christine par Philippe de Champaigne – pardon, par Gérard Fromanger. Au mur, une lettre manuscrite de Marceline Desbordes-Valmore côtoie le prénom de Christine calligraphié par l'artiste Adel Abdessemed. Un dessin la représente derrière son ordinateur. C'est son fils, Milan, qui en est l'auteur – il trouve que sa mère *« habite dans une réalité virtuelle, voire dans le métavers »*. Une bonne salle d'attente avant la vie éternelle.

Alors que sœur Christine nous sert une tasse de thé vert et des orangettes, on note une bibliothèque consacrée à Virginia Woolf, héroïne de son troisième livre,

Bien loin d'une cellule du Carmel, le bureau de Christine Orban recèle quelques œuvres d'art. Étant un peu insomniaque, elle s'y installe très tôt le matin pour y travailler, telle une ascète, jusqu'à 13 heures environ.

Une statuette de l'empereur Napoléon, personnage qui fascine l'écrivaine.

Une année amoureuse de Virginia Woolf, sorti en 1990 et réédité en 2012 sous le titre *Virginia et Vita* : *« La première chose qui m'a amenée sur ses traces, c'est ma passion pour son écriture, pour son* Journal. *Je me suis sentie proche d'elle comme d'une amie. Tout ce qu'elle disait, je le ressentais. J'avais découvert quelqu'un qui me comprenait et qui, je pense, m'aurait comprise. Le fait est que nous avons épousé toutes les deux des éditeurs, ce qui n'est pas si facile. On dit que les cordonniers sont les plus mal chaussés. Quand mon mari rentrait de sa maison d'édition et que j'avais des états d'âme d'auteur, je ne pouvais pas les partager avec lui, il avait entendu pas mal d'écrivains dans la journée, et il en avait assez ! Je ne parle jamais de ce que j'écris. Mais quand j'ai dit à Olivier que j'allais consacrer un livre à Jacqueline Pascal, il m'a rétorqué que c'était de la folie. J'ai commencé à travailler dessus ici, pendant le confinement, j'ai bien aimé cet enfermement monastique… »*

L'OBSERVANCE D'UNE RÈGLE STRICTE

Christine Orban a déjà consacré des récits à Marie-Antoinette et à Joséphine de Beauharnais. Son bureau comporte un bibelot qui ne passe pas inaperçu : une statuette de Napoléon. Pourquoi donc ? *« Ce qui m'intéressait chez Joséphine, c'était peut-être Napoléon. Je cherchais une manière d'approcher ce personnage qui me fascine. Joséphine n'était pas une sainte, ce n'était pas Jacqueline Pascal, mais me touche aussi chez elle le thème de la répudiation. J'ai fait un zoom sur ce moment-là de leur vie, leur séparation, et comme j'écris avec beaucoup d'empathie, j'avais l'impression d'avoir été répudiée par Napoléon. Olivier me demandait pourquoi j'étais triste, et je lui faisais part de ce sentiment étrange… »* Olivier Orban, empereur de Plon, s'identifiait-il alors à Napoléon ? Sœur Christine éclate de rire. Nous convenons ensemble que vivre ici, en plein cœur de Saint-Germain-des-Prés, est plus agréable que d'être exilé à Sainte-Hélène.

Comme tout ascète, sœur Christine obéit à une règle stricte, se mettant à sa table à l'heure des laudes : *« Je me réveille très tôt le matin : je suis un peu insomniaque, et j'ai plus de capacités de travail de bonne heure. Je commence souvent à 6 heures du matin, j'écris jusqu'à 13 heures* •••

Pendant que nous dégustons des orangettes et une tasse de thé au citron, nous remarquons une bibliothèque consacrée à Virginia Woolf, dont Christine Orban se sent très proche, comme d'une amie. Elle en a fait l'héroïne de son troisième roman, réédité en 2012 sous le titre *Virginia et Vita.*

Portrait de Christine Orban réalisé par le peintre Gérard Fromanger, un incontournable de l'art contemporain, décédé en juin 2021.

et quelques, je déjeune frugalement et je vais marcher deux heures, souvent seule. Après, je relis généralement ce que j'ai fait, je corrige. Il est déjà 17 heures. Puis je prends un bain, c'est mon réconfort ! Mes journées sont assez austères, mais je n'ai jamais l'impression d'être seule, vivant avec mes personnages. » Elle nous raconte une anecdote incroyable : pour écrire *Soumise,* elle est allée jusqu'à porter le cilice pour expérimenter dans sa chair le quotidien des jansénistes d'antan. Les Solitaires de Port-Royal ont une descendance inattendue avec cette solitaire de Saint-Germain, qui connaît son quartier comme sa poche, ou plutôt comme sa coule cistercienne : « *Quand je marche dans Paris, je regarde beaucoup les plaques. On devrait signaler tous les endroits où Pascal a vécu – il y en a beaucoup. Sa dernière habitation a droit à une plaque rue Monsieur-le-Prince. Sa sœur était alors à Port-Royal de Paris. J'ai donc mis mes modestes pieds dans ceux de Pascal, et c'est sans doute là, en allant visiter Jacqueline, qu'il a eu l'idée d'inventer le carrosse à cinq sols, ancêtre de notre autobus !* »

DES AMITIÉS REMARQUABLES

Avant de partir on l'interroge sur quelques amitiés et rencontres marquantes. Le premier nom qui lui vient est celui de l'ancien archevêque de chez Gallimard, Monseigneur d'Ormesson : « *Ce qui était formidable chez Jean, c'est qu'il était lui-même – brillant bien sûr, mais surtout lui-même. Aujourd'hui, on doit s'excuser de tout, et lui assumait alors qu'il avait beaucoup reçu de la vie. Il était séduisant et très populaire, très aimé – il manque. Je ne vois pas qui lui ressemble, à part peut-être Frédéric Beigbeder, qui assume ses excès et ose mettre de l'amusement dans la vie littéraire. Il a échoué une fois mais finira bien par entrer à l'Académie française !* »

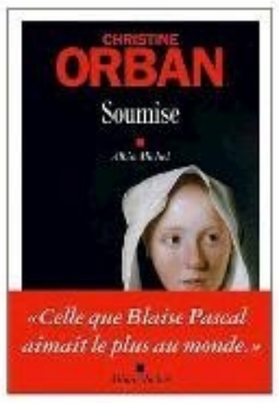
> « Mes journées sont assez austères, mais je n'ai jamais l'impression d'être seule, vivant avec mes personnages »

Elle fut aussi liée quelques années avec Françoise Sagan : « *Mon mari a publié chez Plon certains de ses derniers livres, comme* Un chagrin de passage *et* Le Miroir égaré. *Un jour, nous étions allés la voir avec Olivier et Frédéric Mitterrand dans son manoir en Normandie, à Équemauville – elle nous avait fait attendre longtemps avant d'arriver, comme elle aimait le faire. Cela m'avait laissé le temps d'aller flâner et de découvrir une charmante petite maison à côté, où j'ai ensuite passé beaucoup de temps. Elle fut aussi ma première interview comme journaliste, pour* Femme, *le magazine que dirigeait Gonzague Saint-Bris. Nous étions en pleine canicule, je n'avais jamais eu aussi chaud à Paris. Françoise m'a dit : "On va s'allonger sur mon lit, c'est le seul endroit où il y a la climatisation." Elle devait travailler dans son lit car il y avait des taches d'encre partout. Le photographe qui m'accompagnait est reparti avec des images de nous deux allongées. Gonzague a voulu titrer : "Françoise Sagan-Christine Orban : confidences sur l'oreiller." Je lui ai répondu que ça n'allait pas, qu'il était complètement dingue ! Il a finalement mis autre chose. On se voyait souvent, avec Françoise. On a même organisé toutes les deux un réveillon chez elle, rue de l'Université. Elle voulait qu'on danse, c'était très sympathique…* »

Un dernier nom et non des moindres, histoire de boucler la boucle ? « *En 1998, quand ma petite sœur est morte, j'étais totalement désespérée, je n'avais plus envie de vivre. Une seule personne pouvait m'aider : sœur Emmanuelle. Je signais de temps en temps des papiers dans* Le Figaro Magazine. *Je leur ai proposé de faire un numéro spécial Noël avec elle. Ils m'ont donné la couverture et je suis allée l'interviewer, j'ai passé deux jours avec elle, on a pris des photos dans sa chambre, c'était un beau moment. Sur son petit bureau il y avait les* Pensées *de Pascal. Elle m'a dit : "Christine, si tu veux aller mieux, lis tous les jours un peu de Pascal." Quelque part, c'est grâce à elle que j'ai écrit mon nouveau livre.* » Commencer avec Céline Dion et terminer par sœur Emmanuelle : un article de presse peut aussi être un chemin de conversion. Quoi de plus logique quand on se penche sur le cas d'une religieuse des lettres ? ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*



★★★☆☆
SOUMISE
CHRISTINE ORBAN
304 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

GÉRARD OBERLÉ

Les ana chroniqués

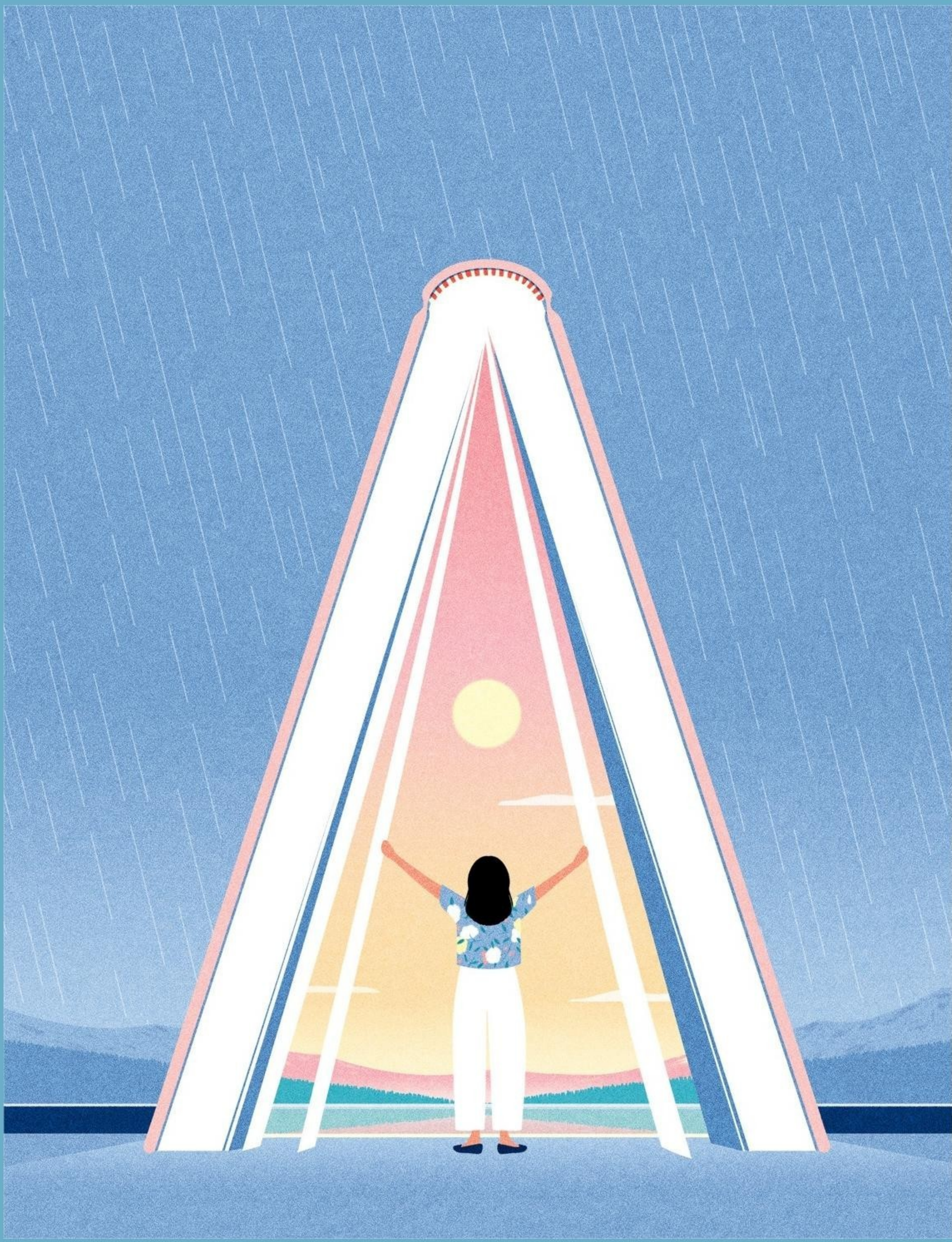
Voltaire, Montesquieu, Marx, Aron, Camus, Char, de Gaulle, Audiard et d'autres, plus confidentiels, font quotidiennement les frais de la conversation de politiciens, éditorialistes, pseudo-philosophes, pseudo-économistes, essayistes et polémistes de plateaux de télévision, cuistres hors concours, qui font étalage d'un bagage littéraire fictif, à coups de citations plus ou moins authentiques et presque toujours hors contexte. S'il prenait fantaisie à l'un de ces esbroufeurs de collectionner des livres anciens, je lui conseillerais de chiner les ana. Les ana sont, pour la plupart, des recueils de pensées, de bons mots, d'aphorismes, attribués à un personnage célèbre, ou choisis dans ses œuvres. Les premiers ont paru au début du XVI^e^ siècle. Le *Bebeliana* de 1509 est un bouquet cueilli chez le facétieux humaniste allemand Heinrich Bebel. Le genre a prospéré aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles avec des centaines de titres, certains rédigés par les auteurs eux-mêmes et d'autres façonnés après la mort du personnage par des amis ou des rivaux, des productions inégales, une flopée de compilations et quelques trésors. Le *Scaligerana* (édité à Rouen en 1667) a été confectionné avec les propos de table de l'irascible gladiateur des lettres Jules César Scaliger. Dans la foulée ont éclos des *Thuana* (Président de Thou), *Menagiana* (Gilles Ménage), *Furetiriana* (Furetière), *Baconiana* (Francis Bacon), *Bossuetiana*, *Diderotiana*, *Leibnitiana*, *Voltairiana* et d'autres *Frankliniana*, *Walpoliana*, *Sevigniana* (Sévigné et les dames Genlis et Staël sont des exceptions féminines dans cette grande galerie masculine).

Florilèges composés à l'origine par des écrivains de talent pour un public délicat et lettré, les ana ont viré à la gaudriole et au genre poissard dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, avant de déchoir à jamais quand le colportage, les marchands de « nouveautés » et les plumitifs casse-croûte ont commencé à exploiter le filon. De nouveaux ana, imprimés sur papier chandelle et vendus 20 sols, ont fait leur apparition, des opuscules de petit format qui se souciaient rarement de littérature. La plupart sont des sottisiers, des assortiments plus ou moins ragoûtants de plaisanteries, malices, calembours, anecdotes comiques, gasconnades titrés *Arlequiniana*, *Asiniana*, *Betisiana*, *Friponiana*, *Carnavaliana*, *Musardiana*, *Gastronomiana*, *Ivrogniana*, *Parisiana*, *Anglaisiana*. Il existe au moins sept éditions (les unes plus copieuses que les autres) du *Merdiana* (parues entre 1803 et 1870). La plus exhaustive de ce trésor stercoral porte le titre *Merdiapissa foiriana. Véritable guide code manuel de l'art de chier, pisser et foirer proprement, avec l'indication des lieux consacrés à cet usage* […]. *Terminé par des merdifiques passeports, billets de garde, de théâtre*… 106 pages.

UN GENRE DÉGÉNÉRÉ QUI FINIRA AUX LATRINES

Voilà comment un genre, qui tire son origine des *Symposiaques* de Plutarque, des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle et du *Banquet des savants* d'Athénée de Naucratis, un genre régénéré par des écrivains et éditeurs lettrés de la Renaissance et de l'ère baroque, a dégénéré au point de finir aux latrines. Cela dit, cette déchéance n'a pas été plénière. Parmi les exceptions heureuses, voici l'*Infernaliana* de Charles Nodier (1822) et le *Macaronéana* d'Octave Delepierre (1852). Une *Bibliographie critique et raisonnée des ana français et étrangers* a été publiée par A.-F. Aude en 1910. Le genre a survécu. Jean-Marie Gourio aurait pu donner *Bistrotiana* comme titre à ses *Brèves de comptoir*. La collection « Les Pensées » des éditions du Cherche-Midi offre aux gourmets la crème des traits d'esprit de Pierre Dac, Coluche, Jean Dutourd, Jules Renard, Obaldia et autres Mitterrand, Dali ou Cavanna, spicilèges plus ou moins fadés rivalisant avec des *Guitryana*, *Allaisiana*, *Yannana*, *Chabroliana*, *Wildiana* et *Wolinskiana*. Ana que tout cela ! ■

AUDREY SOVIGNET



La littérature de résilience

C'est un terme dans l'air du temps, popularisé et vulgarisé entre autres par Boris Cyrulnik. Le concept de résilience revient volontiers dans les conversations, et ce dans tous les domaines, si l'on en voit les multiples définitions propres à chaque secteur (économie, physique, philosophie, psychologie, société, etc.). Avec néanmoins une constante : cette notion tourne toujours autour de la capacité de résistance face à une pression, un drame, un traumatisme et, en conséquence, la propension à la reconstruction, à la redéfinition de l'être. La littérature s'est ainsi naturellement emparée de manière explicite (et très large dans son abord) de la résilience ces dernières années – mais, au fond, n'a-t-elle pas sans cesse traité ce sujet, tant du côté des affres de l'écrivain que des projections des lecteurs ? Ainsi, aujourd'hui, n'y aurait-il pas une véritable littérature de résilience, que l'on peut trouver aussi bien dans les romans que dans les récits, les documents, les bandes dessinées ou les essais (songez au succès, par exemple, du *Lambeau* de Philippe Lançon) ? Un sous-genre littéraire à part entière, avec ses codes, à rapprocher de manière extensive du développement personnel, des textes de consolation ou des fameux livres qui « font du bien » ? Pour tenter de répondre à ces questions, une exploration de ce qu'est véritablement la résilience et de ses répercussions éditoriales s'imposait. **Baptiste Liger**

SOMMAIRE

44 **Origine et définition** Que signifie vraiment la « résilience » ?
45 **Tel Plutarque face au deuil**
46 **En bibliothérapie** Des livres sur ordonnance
47 **Dans le fond et la forme** Les codes plébiscitaires
Au-delà des genres Quelles différences ?
48 **Chez les libraires** Des lecteurs en quête de repères
49 **Des livres et moi (du mal)** *Croire,* de Justine Augier
50 **Entretien avec Maud Ankoua :** « J'ai voulu mettre mon expérience au service des autres »

JULIE GUILLEM

L'instant LiRE: à la fnac
À retrouver sur leclaireur.fnac.com

Origine et définition

QUE SIGNIFIE VRAIMENT LA « RÉSILIENCE »?

Le mot est librement utilisé, généralement dans des définitions assez floues – entre autres dans les quatrièmes de couverture des ouvrages du moment. Un petit point terminologique et sémantique s'imposait.

« Résilience » est un mot à la mode. Des discours politiques aux éléments de langage entrepreneuriaux, des livres de développement personnel aux travaux de psychologie, cette notion se répand et séduit sans qu'on sache toujours expliquer pourquoi. D'ordinaire définie comme la capacité d'un individu à se remettre d'une situation difficile en en sortant grandi, la résilience jouit d'une aura d'évidence et de positivité trop généralisée pour ne pas être suspecte. Car c'est bien ce qu'on lui reproche, en premier lieu: son usage confus et massif, décliné dans des domaines sans grand rapport les uns avec les autres, qui en fait bien souvent un abus de langage plutôt qu'une notion pertinente. Pourquoi, dès lors, continue-t-elle à s'imposer? Que dit-elle de notre rapport au monde, aux autres et à l'existence?

UN CONCEPT ISSU DE LA PHYSIQUE

L'importation de ce concept issu de la physique dans le domaine des affaires humaines offre un premier indice quant à sa fonction. Désignant la capacité d'un corps à retrouver sa forme d'origine après avoir subi une déformation à la suite d'une pression ou d'une situation de stress, la résilience est un outil conceptuel au service de l'anthropomorphisation du monde, c'est-à-dire, de son apprivoisement. En transposant une réaction mécanique dans le registre éthique, on fait mine d'imiter la nature pour mieux projeter sur elle ce qu'on souhaite y trouver. Pourquoi est-il si valorisant de se tailler une personnalité sur le modèle d'une balle en caoutchouc? Parce que, ce faisant, le résilient peut se targuer d'accomplir le destin que l'univers a prévu pour lui, de rebondir parce qu'il est dans son ADN de se relever de plus belle après une chute. Parce qu'il est « tout naturel », pour lui, de tirer de l'adversité le miel de l'apprentissage. On assène alors que « l'être humain est résilient » comme on observe les qualités d'un métal: pour en faire une nécessité, une loi de la nature humaine, une faculté innée qu'il s'agit simplement de cultiver, au même titre que le langage ou l'empathie. Forte d'une vision du monde horlogère, où tout n'est qu'action et réaction, la résilience génère ainsi un sentiment de maîtrise confortable: pour celui qui sait tirer profit des difficultés de l'existence, les obstacles ne sont jamais que des tremplins disséminés sur son chemin en vue de précipiter son ascension d'échecs ponctuels en victoires toujours plus remarquables.

ADINAVOICU/PIXABAY

UN SENS À LA SOUFFRANCE

Confortable, l'univers de la résilience l'est également par l'approche de la souffrance qu'il entérine. Cette dernière n'y existe pas par elle-même, mais seulement comme moyen en vue d'une fin, comme une occasion de se perfectionner en s'y confrontant. Toujours provisoire, intrinsèquement appelée à être dépassée, la souffrance trouve ici une vertu: elle est n'est pas la blessure injuste que le sort nous inflige, mais l'épreuve profitable que la vie nous offre parce qu'elle nous sait capable de la surmonter. Force consolatrice, la résilience rend la souffrance supportable

en lui donnant, avec une raison d'être, un sens. À la limite, elle constitue un ersatz de toute-puissance, puisque si aucun coup ne porte vraiment, si « ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort », alors rien ne peut nous arrêter. C'est pourquoi les adorateurs de la résilience se cherchent volontiers des maîtres à penser d'un stoïcisme dévoyé, en faisant valoir que le sage, parce qu'il place toute sa valeur et son attention dans la seule chose qui dépend de lui (sa raison et sa volonté), est invincible.

Ce qui rend la résilience attrayante est aussi ce qui la rend néfaste : parce qu'elle simplifie le réel, elle appauvrit nos expériences. Contrairement au courage ou à l'abnégation, qui commandent un sacrifice au nom d'une noble cause ou d'un principe supérieur, la résilience est une vertu vide, sans transcendance car autotélique. Elle ne requiert aucun dépassement de soi, puisqu'elle est tout entière célébration d'elle-même, fière de sa propre plasticité. Être résilient, c'est rebondir pour rebondir, pour montrer qu'on en est capable, et non au nom de quelque chose qui vaudrait la peine qu'on se relève et qu'on souffre pour le défendre ou l'accomplir. Vanité de cette capacité creuse, qui lisse les aspérités de l'existence comme on dissimule ses rides sous une couche de fond de teint, et qui s'imagine alchimiste quand elle n'est que charlatan. Croire que l'on peut convertir magiquement le positif en négatif, qu'attribuer arbitrairement un sens à la souffrance suffit à effacer son absurdité fondamentale, c'est tisser une idéalisation perverse de la souffrance et encourager une mentalité de martyr aussi vaine que nocive.

LA TENTATION DE L'ESQUIVE

Si le réel, comme le pensait Lacan, c'est quand on se cogne, alors la résilience, loin d'être un appel au courage, est un filtre déformant qui fabrique une fausse impression d'ordre et de finalité pour fuir l'incertitude fondamentale de l'existence et son lot de souffrances gratuites. Elle promet d'encaisser tous les coups pour mieux les transformer en puissance motrice, mais traduit en réalité une incapacité à endurer la véritable souffrance, celle qui frappe sans prévenir, sans garantie d'être fugace ni de nous renforcer au bout du compte. Plutôt qu'une faculté de haute adaptabilité au monde et à ses défis, la résilience esquisse la tentation de l'esquive, d'une impossible imperméabilité au réel, à ses aléas et à sa rugosité, au nom d'un fantasme illusoire de contrôle et d'impassibilité. Une énième tentative d'échapper à la condition humaine en la vidant de sa faillibilité qui fait aussi sa force. Car c'est l'imprévisibilité de l'existence qui donne son sens à l'éthique, et sa noblesse à notre vulnérabilité : dans un monde où la souffrance serait un trampoline sur lequel il suffirait de ricocher pour s'élever, à quoi serviraient l'effort, la persévérance ou le sacrifice ? C'est parce que l'existence n'est pas plane, parce que la souffrance est un fait indépassable et immuable, parce que nos corps, comme nos esprits plient sous les coups et fléchissent sous le poids des cicatrices, que la résilience, qui se targue paradoxalement de pragmatisme, peut apparaître comme un idéal – le rêve chimérique d'une existence en apesanteur. ■

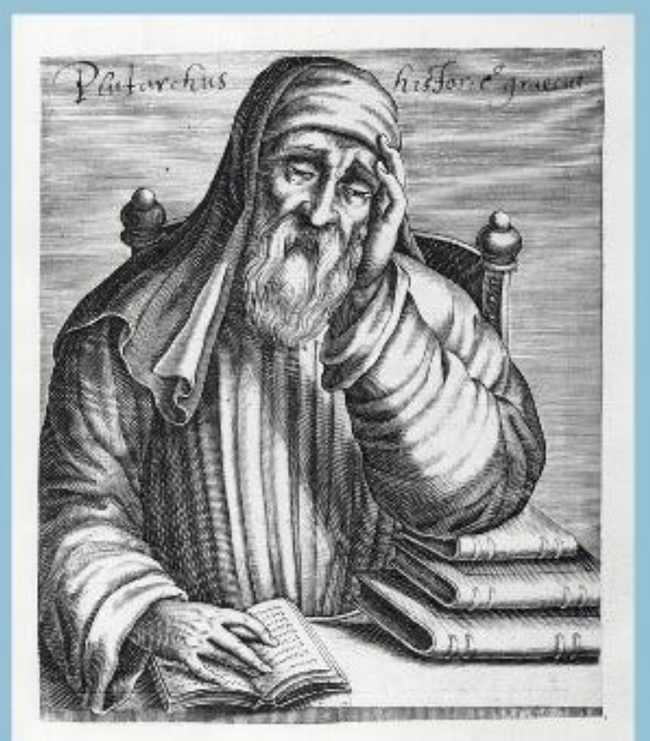
Marylin Maeso

ON ASSÈNE QUE « L'ÊTRE HUMAIN EST RÉSILIENT » COMME ON OBSERVE LES QUALITÉS D'UN MÉTAL : POUR EN FAIRE UNE LOI DE LA NATURE HUMAINE, UNE FACULTÉ INNÉE QU'IL S'AGIT SIMPLEMENT DE CULTIVER

BRIDGEMAN IMAGES

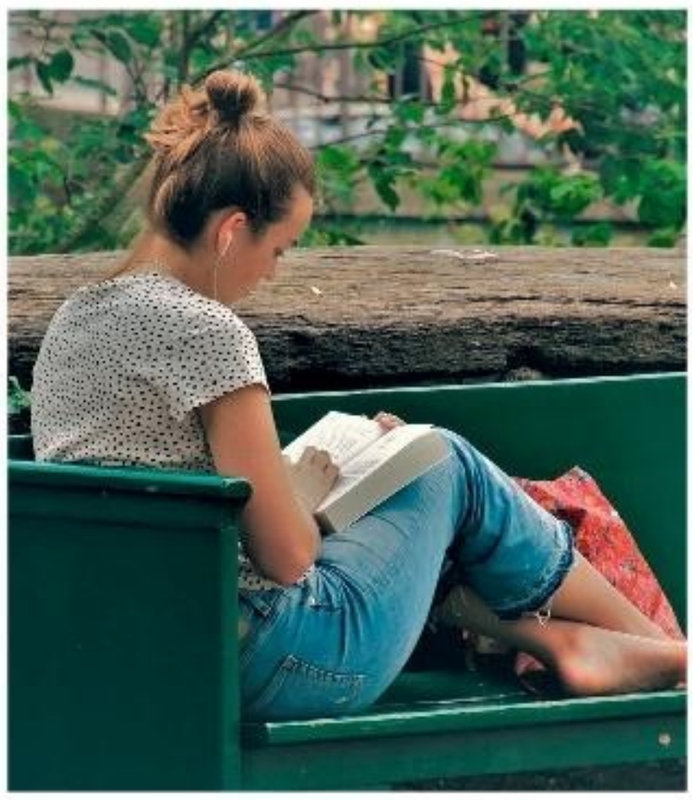
TEL PLUTARQUE FACE AU DEUIL

Dans le monde grec, la consolation est un genre littéraire à part entière. Plutarque, philosophe du Ier siècle ap. J.-C., écrit la *Consolation à sa femme* après avoir appris la mort de leur fillette de 2 ans. Il y introduit une idée originale de la compassion. Lorsqu'il apprend la terrible nouvelle, le philosophe se trouve à Tanagra, probablement en visite chez sa nièce, à deux jours de voyage de sa maison de Chéronée ; il pourrait revenir au foyer et prendre sa femme Timoxena dans ses bras. Ce n'est pas ce qu'il fait. Respectant le temps de la stupeur et des larmes, il choisit de se mettre à l'écritoire. C'est à cette condition, qui consiste en un délai laissé à la tristesse, en un retard imposé à la réflexion, que la consolation peut être autre chose qu'un déni de réalité. Il encourage même Timoxena à rejeter la forme de compassion des visiteurs venus faire leurs condoléances, qui consiste à s'approprier des sentiments ou à envahir l'espace intime. Car nul ne peut adopter l'émotion de l'autre comme s'il pouvait la ressentir. Plutarque préfère se concentrer sur le lien de solidarité entre ceux qui s'aiment dans la souffrance – en l'occurrence, entre son épouse et lui. Entendue comme une profonde communauté de cœur, cette compassion constitue le premier pas vers la consolation proprement dite, en ceci qu'elle révèle que la douleur circule entre individus. Or, les liens d'amour qui les unissent ne leur permettent, ni à l'un ni à l'autre, de se livrer au désespoir. Cela revient à dire : prenons soin de nous-mêmes par l'autre et pour l'autre, car si tu tombes, je tombe aussi. En effet, rien n'aggrave le malheur comme la solitude. Se savoir, se sentir ensemble fonctionne donc comme un levier plus puissant en direction de l'apaisement.



Portrait du philosophe grec Plutarque (46-120 ap. J.-C.).

Maxime Rovere



En bibliothérapie

DES LIVRES SUR ORDONNANCE

Si la littérature constitue pour tous les êtres humains une puissante thérapie lorsqu'on est confronté à des périodes de grande difficulté, encore s'agit-il de distinguer quels sont les ouvrages qui pourvoient réellement à notre résilience.

« *De tous les produits de l'art, le livre est le seul avec lequel on se conduit comme avec un vivant* », estime Pierre Assouline. Car il devient par son voyage un ami avec lequel cheminer en pensées. On se reconnaît dans un personnage, on se lit comme le jumeau d'un être fictionnel. Alors on lit pour combler nos manques, comme un remède à nos chagrins, à nos soucis, on cherche à y trouver du sens aux questions restées sans réponses. Dans *Les livres prennent soin de nous. Pour une bibliothérapie créative*, Régine Detambel montre combien et comment la littérature est soignante, « *car l'expérience intérieure est indissociable du vocabulaire, qui offre, à nos émotions les plus intimes, le modèle possible de leur expression. Par la magie de l'interprétation, l'ouvrage poétique dénoue les nœuds du langage, puis les nœuds de l'âme, qui s'opposaient à la vie et à la force créatrice* ». On est alors loin d'une lecture « facile à comprendre » qui serait plus à même de dissiper nos tourments.

Les ouvrages de psychologie grand public, en rapport avec la recherche d'un mieux-être, sont devenus des sortes de médicaments largement prescrits, offrant des méthodes de travail pour dissiper les phobies ou les idées noires. C'est peut-être cette « facilité » qui devient aujourd'hui handicapante. S'il est en effet si facile d'aller mieux grâce aux « *dix points pour retrouver son estime de soi* », celui ou celle qui ira de moins en moins bien se retrouvera dans une situation d'échec et de honte encore plus difficile à surmonter. Les livres de développement personnel et de vulgarisation psychologique cherchent à nous faire croire qu'ils peuvent soigner. Mais ils informent plus qu'ils ne soignent. En cela ils rendent l'être humain plus intelligent et savant sur ses mécanismes intérieurs. L'individu averti de ce qui se trame en lui peut y trouver matière à introspection personnelle. Mais à lui de faire le chemin. Autrement dit, ce type d'ouvrages n'offre pas de processus de résilience en tant que tel. Il est une carte, mais sûrement pas le territoire. Parce que lire, que ce soit de la littérature, de la poésie ou du théâtre, n'est pas une activité purement mentale.

L'ÂME SŒUR QUI NOUS GUIDE ET NOUS MONTRE LA VOIE

À la différence des essais et de tous les livres qui font profession d'être savants, les œuvres littéraires constituent une proposition d'un chemin personnel et non une injonction à un quelconque développement, ou à une manière de s'y prendre. À ce titre, elles nous guérissent de bien des maux. Tel le traitement des traumatismes psychiques par des méthodes qui offrent la possibilité de revivre la situation pour mieux la retraverser sans dommages, la fiction fait aussi travailler l'individu sur le registre émotionnel. Et c'est bien dans ce domaine que le principe de résilience peut avoir lieu, provoquant une action psychique libératrice qu'aucun manuel de psy faisant appel à la « *mentalisation* » ne saura apporter. « *Soigner en allant par la voix, celle du livre, toucher l'autre là où presque personne ne sait toucher. En offrant à l'autre une voix silencieuse qui ne soit pas "à côté". Ce genre de présence qui seule peut aider* », analyse ainsi Patrick Autréaux dans *La Voix écrite.*

La littérature devient résiliente lorsqu'elle permet de rencontrer cette âme sœur qui nous guide et nous montre la voie. Parce qu'il y a comme une absence à soi, à sa propre souffrance et une présence à celle de l'autre, elle va permettre – par un processus de « *projection* » – une identification hautement thérapeutique. Découvrir d'autres vies, d'autres valeurs va aider à forger sa liberté de pensée, et de vivre. La lecture de résilience ne serait-elle pas alors « *la hache qui fend la mer gelée en nous* », comme l'écrivait Kafka ? ■

Sophie Péters

ON LIT POUR COMBLER NOS MANQUES, COMME UN REMÈDE À NOS CHAGRINS, À NOS SOUCIS, ON CHERCHE À Y TROUVER DU SENS AUX QUESTIONS RESTÉES SANS RÉPONSES

PASJA1000/PIXABAY

Dans le fond et la forme

LES CODES PLÉBISCITAIRES

Dans son message comme dans sa présentation, le livre de résilience a ses codes. Nous en avons distingué quatre.

→ LE « JE » DU TITRE

L'aspect autobiographique étant souvent mis en avant dans les ouvrages dits de résilience, le « je » peut être présent dès le titre : *Celle que je suis* (Claire Norton). Une première personne et un « moi » qui se déclinent aisément au pluriel : *Sur le chemin de nos rêves* (Alice Nevoso), *Nos résiliences* d'Agnès Martin-Lugan. Qu'elle soit fictionnelle ou non, la littérature de résilience est, on s'en doute, à forte dimension psychologique et volontariste. Ainsi, le titre peut être un conseil (*Va où le vent te berce* de Sophie Tal Men), un état des lieux (*Rien n'est écrit* de Sandrine Catalan-Massé), un objectif (*Et puis recommencer* de Soazig Leblanc).

→ DES TRAMES TYPIQUES

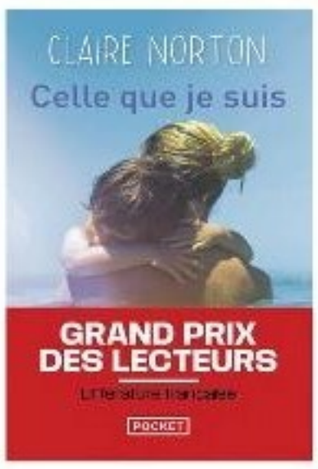
Qu'elles soient sous forme de récit ou de fiction, les histoires mettent ici l'accent sur un parcours de vie semé d'embûches, sur un trauma personnel, familial ou social. Et sur la façon dont le protagoniste a dépassé cette épreuve. Il a alors vaincu la fatalité, est devenu résilient, en se révélant à lui-même sous un autre jour. Ce chemin comporte des étapes, qui formeront la trame : présentation du traumatisme, connaissance de ses forces, identification des faiblesses, nouvel accomplissement de soi. Le personnage évolue souvent dans un milieu ou un endroit au départ hostile : ce peut être l'environnement (la nature, la ville), une cellule de prison, la cellule familiale, ou encore le contexte (la guerre, la mort, le chômage, une injustice). Cette hostilité constituera un levier.

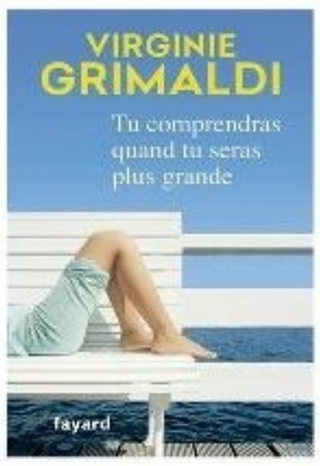
→ LA COUVERTURE

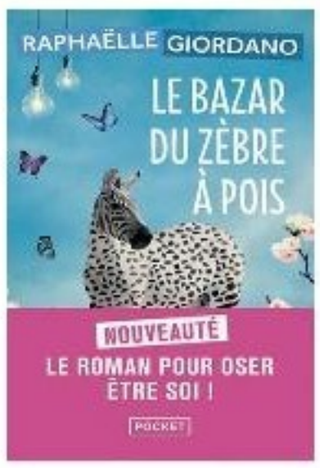
Elle est toujours illustrée : puisque le contenu est censé montrer un horizon, le contenant doit être vu ! Donc visible, reconnaissable, identifiable. La couverture est en général simple, ses couleurs sont claires et apaisantes. Une photo ou un dessin symbolise le message du récit, représentant un paysage, une mère et un enfant, un personnage qui médite, un objet (ou même un aliment… par exemple une madeleine).

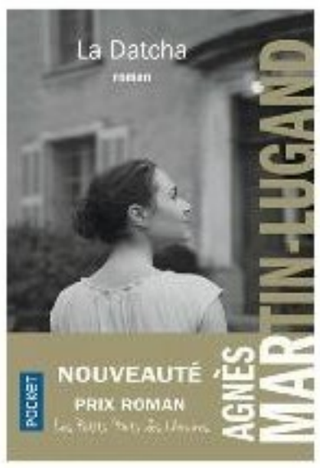
→ LA MISE EN AVANT DE L'AUTEUR

Quand il est connu (Boris Cyrulnik, Agnès Martin-Lugan, Sophie Tal Men), le nom suffit en général à faire foi. Quitte à le doublonner sur un bandeau. C'est sur celui-ci qu'on remarque plus fréquemment une différence : il comporte non seulement le nom, mais aussi un message. Qui résume ou reprend celui du livre. ■ **Hubert Artus**









AU-DELÀ DES GENRES, QUELLES DIFFÉRENCES ?

Résilience, *feel-good*, développement personnel… Autant d'étiquettes pour finalement définir un même genre ? Pas vraiment, car des différences ou plutôt des nuances existent bel et bien. Ainsi, mettant l'accent sur le dépassement de soi, la littérature évoquée dans notre dossier est très voisine des livres dits de développement personnel. Néanmoins, ces derniers sont axés sur une expérience, dont ils tirent éventuellement une sorte d'enseignement : leur trajet va du particulier vers l'universel. Le travail de résilience proposerait plutôt le trajet inverse, et l'écriture constitue la forme, mais aussi le fond du propos : de quelle manière écrire est un facteur de résilience. C'est le cas d'ouvrages tels *L'Écriture ou la Vie* de Jorge Semprún ou *Le Testament français* d'Andreï Makine, que l'on peut tout à fait intégrer dans cette catégorie éditoriale. Tout comme de nombreux écrits de prison, romans d'apprentissage ou encore journaux intimes. Qu'ils soient fictionnels ou non, ces livres apportent un témoignage de vie, une solution face aux accidents et aux tragédies. Il serait donc facile de les considérer comme des « livres qui font du bien ». Là aussi, nuance. Car les fameux *feel-good books* (traduits par « livres qui font du bien », même si la formule peine à s'imposer) sont portés sur l'histoire, ils reposent sur les personnages. On revient alors sur le rôle même de l'écriture, central dans la littérature de résilience – puisque ces ouvrages illustrent comment s'approprier les mots, nommer les choses – et constitutif de la démarche psychologique et littéraire. **H.A.**

Chez les libraires

DES LECTEURS EN QUÊTE DE REPÈRES

Les ouvrages supposés aider à surmonter un choc ou à se réconcilier avec la vie attirent de plus en plus, au point de pousser les librairies à se réorganiser.

Soyons clairs : ce n'est pas en se promenant dans Saint-Germain-des-Prés ou en faisant le tour des librairies de l'Est parisien que l'on va tomber sur une devanture exposant les ouvrages de Raphaëlle Giordano ou de Maud Ankaoua. Cette dernière a beau caracoler en tête des meilleures ventes avec *Kilomètre zéro. Le chemin du bonheur* et *Respire ! Le plan est toujours parfait*, ses livres sont disponibles uniquement sur commande dans plusieurs enseignes du 19e arrondissement. On peut les obtenir très rapidement d'ailleurs, car ils sont largement diffusés, nous dit-on. Avant d'avouer à demi-mot que ce n'est pas le genre de littérature que l'on souhaite défendre ici.

Mais de quel genre de littérature parlons-nous exactement ? La littérature de résilience, celle qui aide à dépasser un traumatisme, une situation de crise ou d'échec, revêt bien des aspects et se retrouve dans différents rayons. Chez nos précédents libraires, on pourra par exemple acheter tout de suite *Le Lambeau* de Philippe Lançon ou *Vous n'aurez pas ma haine* d'Antoine Leiris. Ces deux romans autobiographiques sur les attentats de 2015 sont plébiscités à la fois pour leurs qualités littéraires et parce qu'ils permettent de « *voir les choses autrement, de relativiser sur la vie, et de nous dire qu'on n'est pas si malheureux* », affirme Julie Fabre, la responsable de l'espace culture de l'Hyper U de Chantonnay. La libraire de cet hypermarché vendéen classe ces ouvrages qui relèvent du « *témoignage sans conseils* » dans le rayon de littérature générale. Également en tête des meilleures ventes, ils s'écoulent très bien mais ne sont pas choisis par les fidèles lecteurs de Laurent Gounelle.

CHERCHER LA POSITIVITÉ DANS LES ÉPREUVES

Son roman paru l'an dernier, *Le Réveil*, a justement pour argument de vente de « *faire voir les choses autrement* » deux ans après la pandémie de Covid. L'auteur ainsi que Maud Ankaoua – dans le palmarès des meilleures ventes depuis six mois – sont recherchés par des lecteurs habitués aux ouvrages de développement personnel, mais qui veulent autre chose que des conseils pratiques. « *Chez Ankaoua ou Gounelle, ils vont trouver des conseils imbriqués dans un roman, avec un contexte,* explique Julie Fabre. *Ce ne sont pas des lecteurs de Goncourt, mais des personnes*

MARGARITA KOCHNEVA/PIXABAY

qui apprécient de lire un bon bouquin sans se prendre la tête et en trouvant des clés pour aller mieux. »

Souvent, ils reviennent dans l'espace U Culture pour dire combien cette lecture leur a été précieuse. Ils ou plutôt elles. Car la littérature de résilience, ou de consolation, attire majoritairement des femmes, de 40 à 60 ans, remarque Julie Fabre. « *Elles ont déjà des familles et essaient de trouver des solutions aux crises personnelles qu'elles traversent* », affirme la libraire. Elle, qui « *commence à bien connaître la clientèle* », observe que les lecteurs de romans classiques auront du mal à entrer dans ces livres hybrides, qui mêlent fiction et conseils.

L'ENGOUEMENT POUR LES « POLARS GUÉRISSEURS »

Employée au Furet du Nord de Coquelles (Pas-de-Calais), Delphine Druart s'occupe de la partie développement personnel, psychologie, philosophie et ésotérisme de l'enseigne. Elle placerait bien ces livres dans un rayon renommé « compréhension de soi ». Au début, le domaine de Delphine Druart comprenait les ouvrages de Laurent Gounelle et de Raphaëlle Giordano, sous l'étiquette « romans bien-être ». Le succès de Giordano avec *Ta deuxième vie commence quand tu comprends que tu n'en as qu'une*, en 2015, a entraîné une telle production du genre que les ouvrages de Gounelle et de Giordano ont été déplacés en littérature générale. Rejoints par les titres d'Agnès Ledig, Anthony Fouchard, Jenny Colgan et Maud Ankaoua, ils sont désormais dans un rayon baptisé « *feel good* ». Là encore, Delphine Druart se verrait bien changer ce nom pour « littérature de résilience ». Le genre réunirait « *ces ouvrages dont le héros ou l'héroïne vit des épreuves, connaît un problème de santé ou autre, qu'il ou elle surmonte, et qui débouchent sur quelque chose de positif* », résume la libraire.

Delphine Druart a lu le nouveau roman de Maud Ankaoua, *Plus jamais sans moi*, et prédit un immense succès à ce livre sur la dépendance affective, situé sur les chemins de Compostelle. « *Il existe une importante clientèle, essentiellement féminine, demandeuse de ce genre d'ouvrages* », affirme-t-elle. Ces lectrices apprécient particulièrement les livres de Stéphane Allix et de son épouse, Natacha Calestrémé. Si le guide de l'autrice sur *La Clé de votre énergie. 22 protocoles pour vous libérer émotionnellement* est un best-seller au Furet du Nord de Coquelles, la libraire remarque aussi l'engouement suscité par ses « polars guérisseurs ». C'est le cas des *Blessures du silence*, polar sur les violences dans le couple à la fin duquel Natacha Calestrémé donne des clés pour les femmes et les hommes qui sont passés par là.

L'énergie, la médiumnité, la vie après la mort intéressent beaucoup. Comme en témoigne le triomphe d'Agnès Stevenin, énergéticienne et autrice, qui se sert de son expérience pour aider ses lecteurs à « *s'élever, et lentement se déployer, vers l'expression la plus élevée du Soi* » grâce à des livres comme *De la douleur à la douceur* et *Splendeurs des âmes blessés*. « *Les gens ont besoin d'être portés, accompagnés et d'avoir des clés de compréhension sur ce qui leur arrive*, explique Delphine Druart. *Avec le confinement et l'atmosphère anxiogène diffusée par les médias, ils ont besoin de nouveau repères.* » Après une dizaine d'années dans le métier, la libraire se dit heureuse de s'occuper de ce rayon car elle a vraiment le sentiment de pouvoir aider les autres. ■ **Gladys Marivat**

Au Furet du Nord de Coquelles, la libraire Delphine Druart chargée des livres « feel good » changerait bien le nom de ce rayon en « littérature de résilience ».

FURET DU NORD

DES LIVRES ET MOI (DU MAL)

Outre les livres d'Adèle Van Reeth *[lire page 96]* et de Jérôme Garcin *[lire page 105]*, un autre ouvrage dans l'actualité pose la question de la résilience. Une réussite signée Justine Augier.

À l'origine, il y a les mots de la mère de l'autrice peu avant son décès, qui relancent le projet d'écriture : « *Il faut que tu l'écrives* ». Performative, cette phrase nourrit le propos de *Croire* jusqu'à sa conclusion – et au-delà. L'année qui suit sa disparition, le rapport de Justine Augier à la littérature prend la forme d'« *une sorte de folie, découvrant des liens partout, fiévreuse, cherchant sur la page sa présence, forçant les échos, cherchant à adosser* [s]*on chagrin, recopiant des passages entiers pour* [s]*'y accrocher et ne pas tomber* ». Le matin de l'enterrement, Justine Augier sort un recueil de poèmes d'Aragon et y trouve en marque-page une carte de visite de sa mère. Une strophe que cette dernière avait soulignée devient, comme un signe, l'oraison funèbre : « *C'est un rêve modeste et fou/Il aurait mieux valu le taire/Vous me mettrez en terre/Comme une étoile au fond d'un trou.* »
Ce pouvoir de la littérature, essentiel, n'est pas le seul que défend *Croire*. Forte de sa connaissance de l'histoire des révolutionnaires syriens animés eux aussi d'une « folie » porteuse d'un autre récit et inlassables défenseurs d'un espoir au futur, l'autrice redouble son propos d'une dimension politique. Là où des œuvres tristement modernes se complaisent dans une description nihiliste du désastre et de la destruction, une autre littérature « *prend soin des rêves défaits et les attise, dans l'espoir aussi que peut-être et d'une façon mystérieuse, ils puissent cheminer pour en embraser d'autres* ». Une littérature contre l'oubli, mais lumineuse, à l'image de ce livre au propos rédempteur et magnifique. **Eugénie Bourlet**

★★★★☆
CROIRE. SUR LES POUVOIRS DE LA LITTÉRATURE
JUSTINE AUGIER
144 P., ACTES SUD, 18 €

Entretien

« J'AI VOULU METTRE MON EXPÉRIENCE AU SERVICE DES AUTRES »

Dans *Plus jamais sans moi*, Maud Ankaoua tisse le récit des changements douloureux qui mènent aux véritables rencontres avec soi-même. Entretien avec celle qui cumule les activités de coach de vie et de romancière à succès.

Votre parcours est particulier. Vous évoluiez dans la sphère financière et entrepreneuriale avant qu'une maladie congénitale vous contraigne à subir une opération à cœur ouvert. Était-ce un déclic pour vous ?

Maud Ankaoua. Justement, non. Je n'ai pas écouté mon corps après l'opération et je me suis replongée dans ma passion. C'est longtemps après, lorsque mon associé est décédé d'une crise cardiaque et que j'en ai été victime six mois plus tard, que le déclic est arrivé. Je suis partie au Népal pour l'ascension de l'Himalaya et c'est en cheminant que j'ai compris que je n'avais jamais vécu l'instant présent.

C'est dans ce contexte que s'inscrit votre plus gros succès, *Kilomètre zéro* ?

M.A. Exactement. J'ai vécu tout ce que j'y raconte. J'ai écrit le roman six ans après mon voyage et son succès a été fulgurant. Je ne suis pas forcément à l'aise avec la plume car je viens du monde d'Excel, pas de celui de Word. Ce livre était initialement destiné à mes amis puis j'ai voulu mettre mon expérience au service des autres et ce choix a provoqué des choses assez magiques.

C'est important pour vous d'écrire vos romans en connaissance de cause ?

M.A. Bien sûr. Nous avons toutes et tous nos émotions, mais on oublie souvent qu'elles nous sont communes. Parfois, les tabous floutent cette réalité et notre schéma

éducatif en fait de même, c'est dommage. D'ailleurs, le simple fait d'en parler démontre qu'il est plus utile d'avancer main dans la main que de ruminer dans son coin.

Ils partagent d'ailleurs tous une certaine hybridité entre la littérature dite « feel good » et le développement personnel…

M.A. C'est vrai. Mais j'estime personnellement que si l'on se sent bien en lisant un thriller, il s'agit d'un ouvrage *feel good* ! Plus sérieusement, je ne connais pas les codes du roman, je n'ai jamais appris à écrire, alors toutes les catégories me vont. J'écris simplement sur des choses qui me sont chères et je souhaite qu'elles fassent du bien à un lecteur.

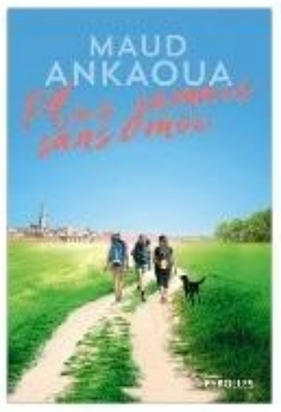
***Plus jamais sans moi*, tout comme *Kilomètre zéro* et *Respire !*, aborde le thème du voyage. Peut-on dire que partir à l'aventure forge la quête réelle de soi ?**

M.A. Compostelle est un moment à soi, dépollué de nos habitudes quotidiennes. On devient un pèlerin dont la carapace se fissure par l'effort physique. Mon personnage principal se confronte à ses propres conflits intérieurs pour trouver le chemin de l'amour véritable, alors, oui, l'aventure forge forcément un retour à l'essentiel et l'on partage avec d'autres des expériences très intimes. On peut se relever de tout. En cela, j'ai envie de passer un message d'espoir.

Constance, la protagoniste, va tout de même faire face à des obstacles qui prêtent à sourire : punaises de lit, sac à dos démesurément lourd, voisin ronfleur… L'humour est essentiel à votre écriture ?

M.A. L'humour a sa place dans mes romans mais également dans ma vie. Il dédramatise tout. Ici, j'évoque les douleurs profondes de mon personnage et Compostelle est tellement loin de notre quotidien que l'on ne peut que rencontrer des situations drôles et cocasses. Tout cela est fou mais lorsqu'on le vit, on ne peut plus s'en passer. ■

Propos recueillis par Marie Jouvin



PLUS JAMAIS SANS MOI
MAUD ANKAOUA
360 P., EYROLLES, 18,90 €.
RETROUVEZ LES EXTRAITS DE CE LIVRE DANS NOTRE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

ASTRID DI CROLLALANZA/EYROLLES

"FORMIDABLE" LIRE

TS Productions
présente

GUILLAUME
DE TONQUÉDEC

VICTOR
BELMONDO

Arrête avec tes mensonges

UN FILM DE
OLIVIER **PEYON**

AU CINÉMA
LE 22
FÉVRIER

D'APRÈS LE ROMAN DE
PHILIPPE **BESSON**
PUBLIÉ AUX ÉDITIONS **JULLIARD**

GUILAINE **LONDEZ** JÉRÉMY **GILLET** JULIEN **DE SAINT JEAN**

SCÉNARIO **OLIVIER PEYON** AVEC **VINCENT POYMIRO** **ARTHUR CAHN** **CÉCILIA ROUAUD**

PRODUIT PAR ANTHONY DONCQUE MILÉNA POYLO & GILLES SACUTO MUSIQUE THYLACINE & BRAVINSAN IMAGE MARTIN RIT MONTAGE DAMIEN MAESTRAGGI CASTING BRIGITTE MOIDON - ARDA BÉATRICE SOUTRET
SON OLIVIER DANDRÉ JOCELYN ROBERT NATHALIE VIDAL DÉCORS CLÉMENCE NEY COSTUMES ORIOL NOGUÉS 1ER ASSISTANT RÉALISATEUR VICTOR BAUSSONNIE - ARA SCRIPTE ALICE MAUREL DIRECTION DE PRODUCTION JULIEN AUER
RÉGIE GÉNÉRALE JÉRÔME PINOT DIRECTION DE POST-PRODUCTION DELPHINE PASSANT UNE PRODUCTION TS PRODUCTIONS AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINÉ+ ET TV5MONDE
AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE ET DU DÉPARTEMENT DE LA CHARENTE DANS LE CADRE DU PÔLE IMAGE MAGELIS
EN PARTENARIAT AVEC LE CNC ET ACCOMPAGNÉ PAR ALCA EN ASSOCIATION AVEC LA BANQUE POSTALE IMAGE 15 DISTRIBUTION KMBO VENTES INTERNATIONALES BE FOR FILMS

F I D E L I T E PHOTOS

LIRE magazine littéraire

Née au cœur d'une Argentine sous influence, cette reine de l'épouvante latino convoque les forces de la nuit et produit une littérature sauvage. Entre punk et gothique.

Mariana Enriquez
LÉGION D'HORREUR

Le succès d'estime, à la rentrée de 2021, de *Notre part de nuit*, puissant récit de 768 pages signé d'une autrice argentine méconnue en nos contrées (seul son second recueil de nouvelles, *Ce que nous avons perdu dans le feu*, avait alors été traduit), a scellé le triomphe critique d'un imaginaire nouveau. Féroce histoire d'amour, odyssée psychédélique, roman d'horreur para-lovecraftien, brûlot politique: l'ouvrage de Mariana Enriquez, qui se serait écoulé, selon l'éditeur, à 15 000 exemplaires en grand format, défie toute tentative de classification. Interrogée sur cette reconnaissance tardive, la native de Buenos Aires, née en 1973, garde la tête froide. « *Ça n'a pas trop bouleversé mon existence. Le roman a commencé à vivre sa vie en 2020, en pleine pandémie, je ne me suis pas vraiment rendu compte de ce qui se passait – j'étais plongée dans la même folie que n'importe qui en ce monde. Ceci étant, l'accueil qui m'a été réservé en France a été une vraie surprise. Le livre a également très bien marché en Espagne et en Amérique latine, et je crois qu'il tire aussi son épingle du jeu en Grande-Bretagne, où mes nouvelles s'étaient déjà correctement vendues.* »

Fait assez rare, en effet, l'autrice excelle également dans la forme courte. Son premier recueil, *Les Dangers de fumer au lit* (2009), enfin traduit *[lire critique page 54]*, l'atteste: « *C'est dingue*, raconte-t-elle. *J'avais toujours voulu écrire des textes d'horreur, mais je ne savais pas comment m'y prendre. J'adorais ça, j'avais lu à peu près tout ce que je pouvais trouver dans le genre.* » Et de citer, pêle-mêle, Shirley Jackson *(« que j'étais à peu près seule à connaître »)*, Clive Barker, Ramsey Campbell, Peter Straub, Robert Aickman, Poppy Z. Brite et autres sommités anglo-saxonnes. « *Puis j'ai commencé à songer aux spécificités de l'horreur versant "latino-américain", et aux façons dont je pouvais appréhender le genre en tant que femme. Je ne savais pas comment mettre en scène un narrateur féminin. Je pensais que ça allait de soi, qu'il suffisait d'être une femme. Puis j'ai compris que je devais lire des livres avec des narratrices – je dis bien "narratrices", pas autrices. Donc, je m'y suis mise, et c'est ainsi que j'ai découvert Silvina Ocampo, Clarice Lispector, etc.* » Ses histoires tour à tour subtiles et brutales sont une façon radicale d'affronter ces contraintes. Il y est question d'ossements *(« dans mon pays, la symbolique est très claire »)*, de santé mentale grignotée, de bureaucratie délétère, de jeunes filles s'intéressant aux esprits de morts et essayant de retrouver des disparus, de la violence infligée aux femmes – parfois par elles-mêmes – et d'obsessions diverses… « *Quand j'ai écrit ce recueil, on en était encore aux débuts du Net, des forums, etc. C'était fou, dangereux, on pouvait trouver n'importe quoi sur le Web, c'est comme ça que je suis tombée sur une communauté des fétichistes obsédés par les cœurs.* »

L'ENFANCE DANS UN MONDE DE SILENCE ET DE SECRETS

Mariana Enriquez est née à Buenos Aires mais a grandi à Valentín Alsina, en grande banlieue. Bonheurs contrastés de l'enfance… « *J'étais très timide, j'aimais rester seule, à lire mes livres, et même si je me débrouillais très bien à l'école, je n'étais pas très jolie, et j'avais pas mal de problèmes avec la discipline et les autres enfants.* » Grandir est une affaire sauvage. Mariana est une jeune fille avide d'expériences. « *Je voulais être un garçon, je regardais des matchs* •••

NORA LEZANO/ÉDITIONS DU SOUS-SOL

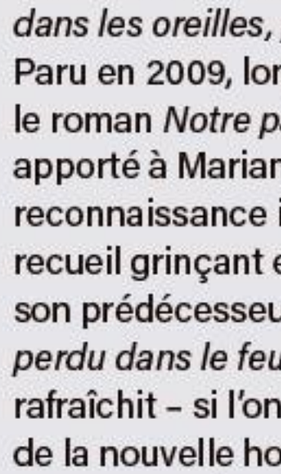
DANS LES ABÎMES DES ÂMES

Avec *Les Dangers de fumer au lit*, Mariana Enriquez scrute les recoins les plus sombres de la psyché humaine dans douze nouvelles terrifiantes et macabres à souhait.

Un coup d'œil à la table de ce recueil de nouvelles permet de se faire rapidement une idée de l'univers et du ton de Mariana Enriquez : on tombe d'emblée sur les mots « exhumation », « mirador », « viande », « revenants » et « morts ». Les premières pages confirment cette impression : il est question d'une fillette qui découvre des os dans la boue non loin de chez elle, os qui s'avèrent être ceux d'une sœur de sa grand-mère, morte jadis en bas âge des suites d'une fièvre. *« Je les ai pris avec moi quand on est venus ici,* explique benoîtement la grand-mère. *Je n'ai pas voulu la laisser, elle pleurait toutes les nuits, la pauvre. »* Eh oui : les morts ne sont jamais vraiment morts chez Mariana Enriquez, ni les vivants vraiment vivants. D'ailleurs, la grand-tante décédée ne tarde pas d'apparaître à sa petite-nièce, en pleine nuit, sous la forme d'une aimable gamine à moitié décomposée, genre vision de film d'horreur. *« Elle est dans un état de semi-putréfaction,* commente la narratrice, *et ne parle pas. »* De telles descriptions morbides, il y en a beaucoup dans les douze histoires de ce recueil intitulé *Les Dangers de fumer au lit*, qui souvent tournent autour des dérèglements du corps et de l'esprit, de la face sombre et malodorante de nos organes ou de notre psyché. La puanteur est omniprésente, dans les rues d'une Barcelone de SF (« Rambla Triste »), dans les déjections d'un clochard (« Le Caddie »), partout. Le sordide semble être parfois recherché pour lui-même, comme dans « Viande », nouvelle un peu facile sur la fan attitude, qui recourt au thème de la nécrophagie ; mais ailleurs, l'auteur parvient à traiter de bizarreries avec une réelle finesse et un sens très aigu de l'étrangeté, comme dans « Où es-tu mon cœur », nouvelle dont la narratrice avoue être excitée sexuellement par… les battements du cœur d'autrui. *« Les enregistrements me comblaient parfaitement. Je pouvais me masturber, les écouteurs dans les oreilles, pendant des heures. »* Paru en 2009, longtemps avant le roman *Notre part de nuit* qui a apporté à Mariana Enriquez une reconnaissance internationale, ce recueil grinçant et glauque, comme son prédécesseur *Ce que nous avons perdu dans le feu*, actualise et rafraîchit – si l'on ose dire – la veine de la nouvelle horrifique et macabre, avec une pointe de fantastique et de critique sociale.

Bernard Quiriny

Lithographie de Louis Boulanger illustrant le recueil de poèmes *Les Orientales* de Victor Hugo (1829).



★★★★☆

LES DANGERS DE FUMER AU LIT (LOS PELIGROS DE FUMAR EN LA CAMA)
MARIANA ENRIQUEZ
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR ANNE PLANTAGENET, 288 P., SOUS-SOL, 21 €

de foot, j'étais amoureuse de personnages de mangas… Notre banlieue était une banlieue middle class, *rien de folichon sur le plan culturel, un environnement très conservateur, des usines abandonnées, des entrepôts, et mes parents étaient souvent au chômage, cherchaient des jobs ou les cumulaient. »* La famille vit sous le joug d'une dictature lourde – un monde de silence et de secrets. *« Ma mère était cliniquement dépressive, et je passais beaucoup de temps avec ma grand-mère, qui vivait dans la même maison que nous mais disposait, disons, de ses propres quartiers. Elle avait des aïeux d'origine italienne et basque, mais la campagne argentine lui était très familière, elle connaissait toutes les légendes du coin et les racontait à merveille. Certes, ses récits horrifiques ne m'aidaient pas à me débarrasser de mon anxiété – j'avais peur que mes parents ne m'abandonnent, peur de me faire kidnapper, je n'étais pas la seule, en ce temps-là – , mais ils me permettaient de m'extraire du réel pour me projeter dans un monde noir, pas aussi fictionnel qu'on pourrait le croire. »* Puis elle ajoute : *« Je passais pas mal de temps avec une famille évangélique. Mes parents étant socialistes et résolument athées, je faisais mon miel de ce monde d'esprits, de prêtres et de chants religieux, ça a été une expérience très formatrice. »*

Mariana a 9 ans quand ses parents déménagent à La Plata, une ville de 460 000 habitants située à 56 kilomètres de Buenos Aires. *« Mon père avait trouvé un boulot là-bas. Mais nous n'avons pas coupé les ponts avec Valentín Alsina, où mes deux grands-mères vivaient toujours. »* L'enfant s'extrait du cocon, s'ébroue, s'affirme. *« J'étais déjà une lectrice assidue. Et j'ai commencé à écouter de la musique. »* En littérature, ses goûts la portent vers Stephen King, Michael Ende, les sœurs Brontë… *« Bradbury, aussi, dont j'étais – et suis toujours – une grande fan, et je préférais Cortázar à Borges. Lui, ce serait pour plus tard… À l'âge de 12 ans, je me suis mise à lire Faulkner, je ne comprenais pour ainsi dire rien, je lisais aussi des Russes du XIXe siècle, que je n'aimais pas trop – c'est toujours le cas aujourd'hui. Je suis tombée amoureuse de Rimbaud. Telle une midinette, je collectionnais les éditions et les rares photos de lui qui existaient, et ma mère, qui était professeur de français, me lisait du Baudelaire. J'aimais aussi Alejandra Pizarnik, une poète argentine* [qui s'est suicidée à 36 ans]. *Peu à peu, je suis passée à Dennis Cooper, Bret Easton Ellis, Kathy*

CC0 PARIS MUSÉES/MAISONS DE VICTOR HUGO PARIS-GUERNESEY

Acker, Burroughs, Toni Morrison, et Borges, enfin ! et à des auteurs de comics tels Grant Morrison, Alan Moore, Neil Gaiman… » Et la musique – l'autre carburant de la jeunesse ? À ce sujet, l'autrice se fait pareillement intarissable. « *Mon truc, c'était le rock. PJ Harvey, un peu de country, Nick Cave, The Cult, Mayhem, Manic Street Preachers, Suede, Hole, The Slits, Sex Pistols, Nico, The Velvet Undergound, Iggy Pop, Bowie, beaucoup de punk, de glam, le meilleur des Stones, et j'adore Springsteen.* »

LITTÉRATURE ET JOURNALISME SE NOURRISSENT

En 1995, Mariana sort son premier roman, *Bajar es lo peor* (littéralement : « descendre, c'est le pire »). Le livre se vend bien, mais l'accueil de la presse est âpre. « *Les critiques étaient mauvaises, dédaigneuses. Personne ne parlait spécialement de littérature. Ce qui intéressait les journalistes, c'étaient les drogues et la sexualité* queer – *deux éléments dont mon roman est abondamment pourvu. J'aime beaucoup ce livre, mais l'attention qu'il m'a valu n'était pas évidente à gérer. La plupart du temps, j'étais défoncée, à moitié cinglée, je me sentais mal. Je ne savais pas si je voulais devenir écrivain, j'écrivais pour mes potes ; ce qui m'intéressait, surtout, c'était de devenir journaliste rock et d'interviewer The Cult.* » Avec le temps, *Bajar es lo peor* a accédé à un statut assez particulier. Ouvrage générationnel ? « *Je ne crois pas qu'on puisse le qualifier de "culte"*, réfute l'autrice. *C'est un roman sur l'adolescence des années 1990, influencé par plein de choses, d'*Entretien avec un vampire *à* My Own Private Idaho *en passant par* Les Nuits fauves. *Sida, sang, sexe, vampires…* »

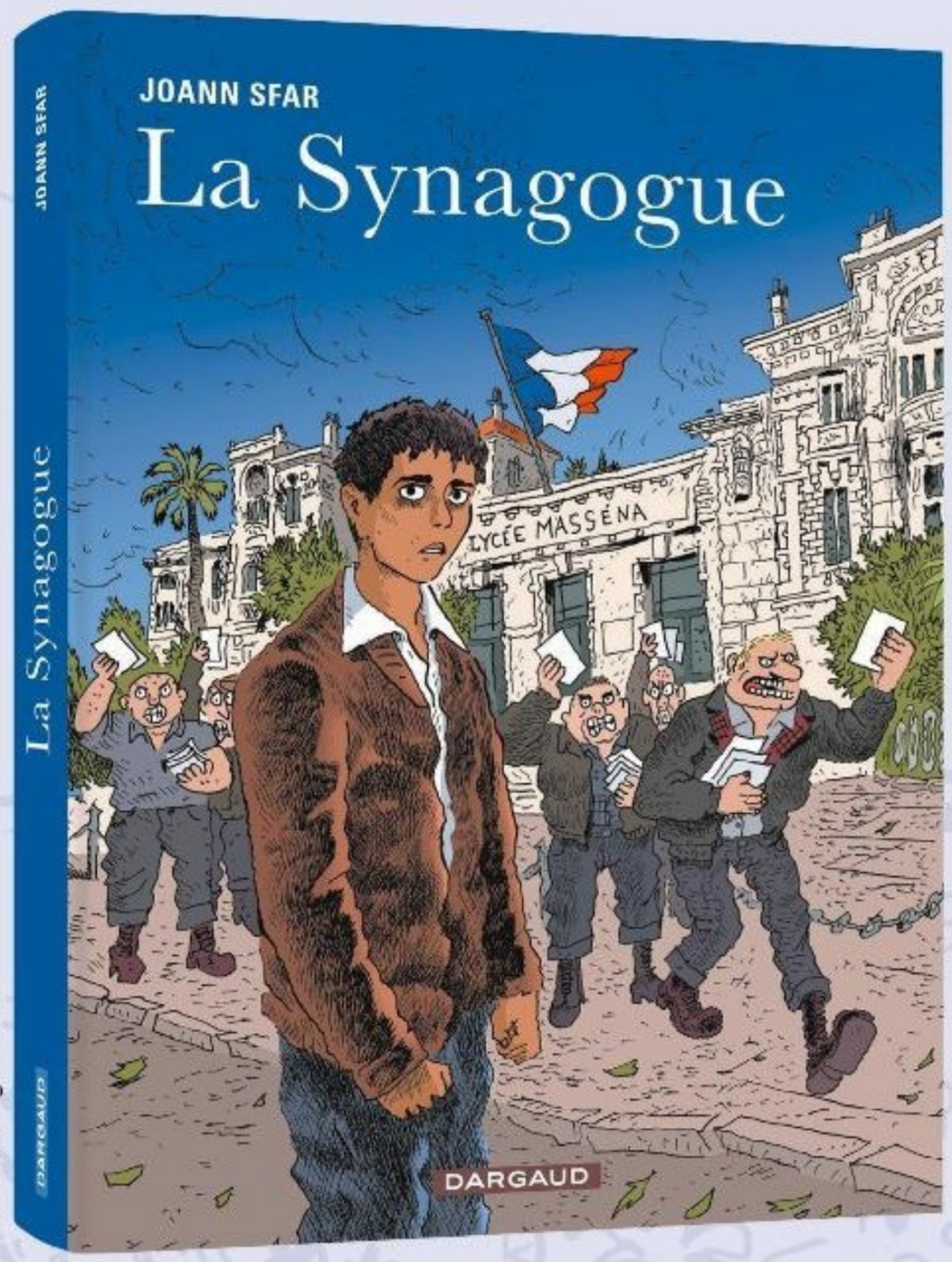
« Ses récits horrifiques me permettaient de m'extraire du réel pour me projeter dans un monde noir »

En 2004, un deuxième roman paraît : *Cómo desaparecer completamente*, allusion au *How to Disappear Completely* de Radiohead. Sur fond de crise économique majeure, une poignante histoire de drogues, d'abus sexuels se déploie. L'autrice n'a pas eu à chercher bien loin. « *La partie économique est très influencée par la situation de l'époque. Et j'ai été totalement remuée par l'histoire du fils d'un ami qui a été agressé sexuellement ; j'ai vu son esprit s'effriter, c'était terrifiant. J'ai commencé à penser à lui comme à un personnage, et c'est devenu le protagoniste, Matias, qui est très esquinté mais trouve un moyen de s'en sortir.* »

Aujourd'hui, Mariana Enriquez vit à Buenos Aires, elle est toujours journaliste dans le domaine culturel. « *Pour moi, c'est un boulot, ce que la littérature n'est pas. Je ne sais pas exactement à quel besoin cette dernière répond chez moi, mais le journalisme, indéniablement, est une façon de rester en phase avec ce qui se passe, de rester alerte, attentive. C'est ainsi que la littérature et le journalisme, en mon esprit, se nourrissent l'un de l'autre.* »

Notre part de nuit, à cet égard, ressemble à un accomplissement. Le point de jonction entre la psyché de l'écrivaine, enflammée de folklore, d'obsessions et de rêves funèbres, et sa présence au monde, au sein d'une société chroniquement menaçante et coercitive. Un coup de maître en forme de libération. ■

Fabrice Colin



© Sfar / Dargaud 2022

Le récit intime
d'une jeunesse niçoise.

D'une vitalité époustouflante, bouleversant aussi.
La Grande librairie

Un livre tendre, drôle, étourdissant de talent.
Le Monde des livres

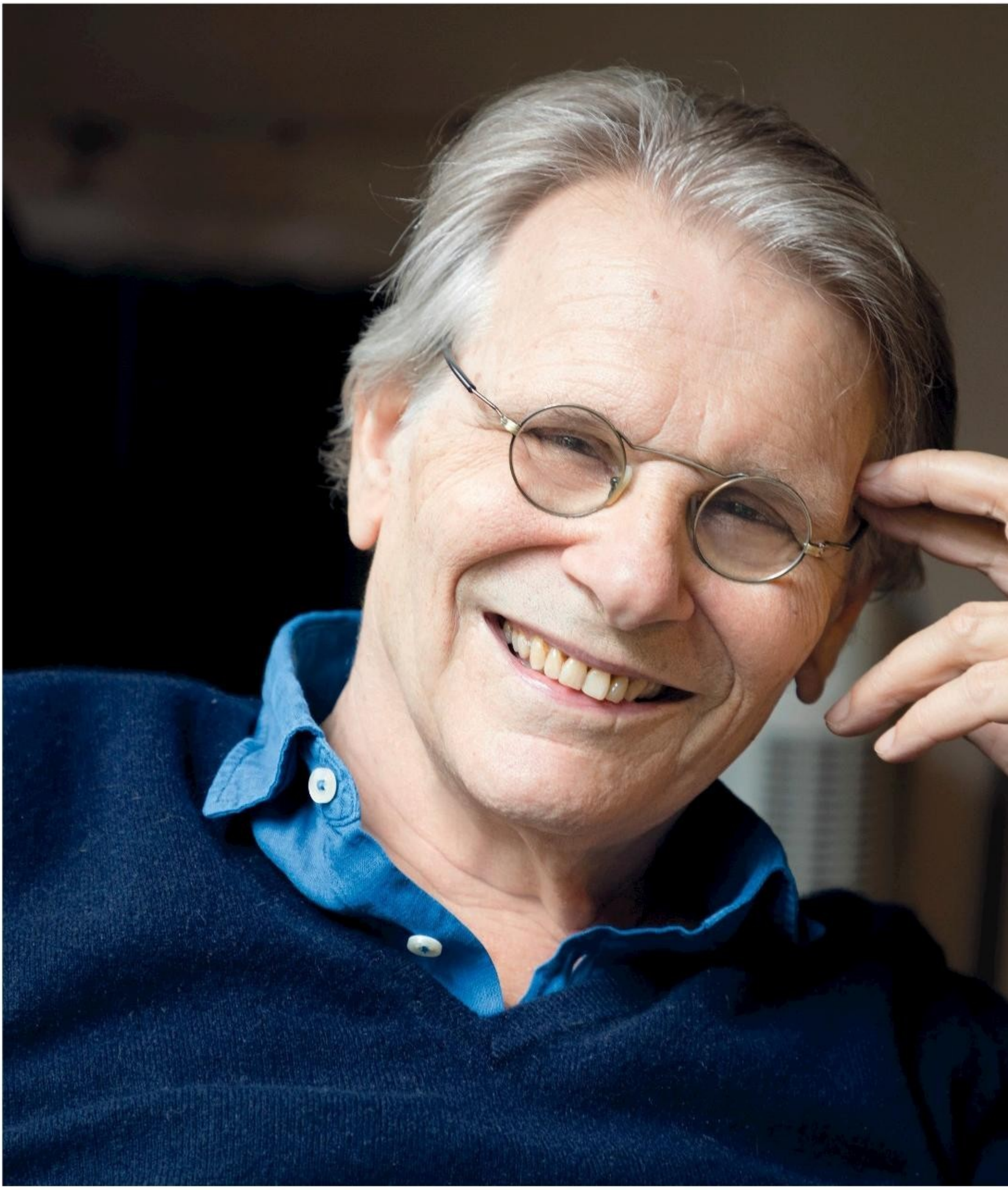
À la fois drôle et politique.
Les Inrockuptibles

Chef-d'œuvre.
Ouest-France

Coup de cœur 2022 parmi les 100 livres de l'année.
Lire Magazine littéraire

Au rayon bande dessinée

DARGAUD



FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Terminus Malaussène **clôt le diptyque que Daniel Pennac avait commencé en 2017, achevant sa série sur les aventures de cette tribu haute en couleur, qui l'avait révélé plus de trente ans auparavant. C'est la fin d'un cycle romanesque qui a fait de son auteur une figure transgénérationnelle et populaire. L'occasion d'en retracer l'histoire.**

La saga Malaussène

DANIEL PENNAC ET SA FAMILLE FORMIDABLE

Au début étaient une mère éternellement enceinte, un bouc émissaire professionnel, des enfants aux noms dingos et des intrigues polardeuses. À la fin, un dénommé Pépère fait *« un coup d'État littéraire »,* et voici que s'achève la fresque familiale de la *« tribu »* Malaussène, comme la nomme son créateur lui-même. Ils sont apparus dans le paysage littéraire en 1985 et ont grandement participé à faire entrer le nom de Pennac dans le Larousse, et dans la culture française contemporaine. Nous avons passé trois décennies et sept livres avec eux. Et alors que pour nous débute l'année 2023, eux arrivent au bout de leur parcours. *Terminus Malaussène* : le titre fait foi. On refuserait presque d'y croire, tant Pennac semble avoir déjà fait le coup. Et pourtant : *« Oui, c'est bien le dernier,* confirme-t-il en riant, *ne serait-ce que parce que les décennies ont passé et je suis maintenant le dernier tome de moi-même ! J'ai mis cinq ans à écrire ce tome-là, alors imaginez si je devais continuer… Il y a des âges où l'on ne peut plus avoir les mêmes projets qu'à 30 ans. »*

QUAND LE PROFESSEUR PENNAC DÉCOUVRE LE POLAR

Revenons en arrière. Né en 1944, Daniel Pennacchioni (son vrai nom) devient professeur de français en 1969. Il enseigne à Soissons, à Nice et à Paris. Pendant six ans, il s'occupe d'enfants sous surveillance judiciaire. En 1973, il publie un essai contre les obligations militaires : *Le Service militaire au service de qui ?*. À la fin des années 1970, il passe deux ans en poste au Brésil, avec sa femme, jeune professeure dans la région du Nordeste. C'est dans la capitale brésilienne qu'a lieu la rencontre avec… la Série noire, une collection qu'il ne connaît pas, lui qui lit alors essentiellement des auteurs classiques, Tolstoï, Kipling ou Dickens. Dans une échoppe de Brasilia, il tombe sur un vieux livre, couverture cartonnée noire à liseré jaune, marque de la fameuse Série noire : *Un nommé Louis Beretti,* de D. Henderson Clarke. •••

Il s'en émerveille dans une lettre envoyée à son ami Jean-Bernard Pouy, lequel est encore animateur culturel au lycée Romain-Rolland d'Ivry-sur-Seine où il a croisé deux jeunes élèves nommés Tonino Benacquista et Maurice Dantec qu'il allait bientôt convertir au polar. Pouy est alors un fin lecteur de la « SN » et, par retour de courrier, lui conseille une quinzaine de livres et d'auteurs essentiels de la collection. Notamment Raymond Chandler, Chester Himes, James Hadley Chase, Jerome Charyn. « *Si on pouvait écrire comme ça, alors ça m'allait* », raconta Pennac par la suite, subjugué par les métaphores et par les images de Chandler.

Dès son retour en France, Jean-Bernard Pouy et Patrick Raynal, qui ont fait paraître il y a peu leurs premiers romans, le mettent au défi : « *Chiche d'écrire une Série noire ?* » Il y aura d'abord un polar écrit tous les trois, sous le pseudonyme collectif J.-B. Nacray : *La Vie duraille*, en 1985 (Fleuve noir). La même année, Pennac publie *Au bonheur des ogres*, numéro 2004 de la Série noire. Ça y est, il s'est habillé en noir. Dans une décennie 1980 « *en plein diktat structuraliste, où il était presque honteux de raconter des histoires, je venais de trouver le cadre narratif indiqué pour dire et faire ce que je voulais* », résume-t-il aujourd'hui.

« J'ai mis cinq ans à écrire ce tome-là. Et oui, c'est bien le dernier, ne serait-ce que parce que les décennies ont passé et que je suis maintenant le dernier tome de moi-même ! »

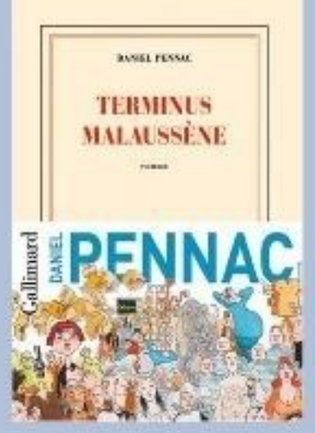
À L'ORIGINE DU PHÉNOMÈNE

La tribu Malaussène fait ainsi son entrée en littérature. Une famille foutraque régie par Benjamin, l'aîné, avec des frères et sœurs issus de pères inconnus et différents, dans une joyeuse quincaillerie au cœur du quartier de Belleville, où se déroulera la majeure partie des romans. Un mélange d'intrigues policières, de descriptions pittoresques d'un Paris cosmopolite et violent. D'où vient ce nom, Malaussène ? Il est emprunté à celui d'une lignée d'avocats italiens immigrés à Nice au XIXe siècle, les Malaussena, auxquels la ville doit le nom de l'avenue éponyme. Il doit aussi au village (réel) de Malaussène, niché dans les Alpes-Maritimes, région où Pennac passa une partie de son enfance. Quant au projet littéraire, immédiatement conçu pour durer plusieurs tomes (l'auteur parlera rapidement d'un « *quatuor de Belleville* »), « *il est né de la lecture de l'essai de René Girard,* Le Bouc émissaire [1982]. *J'ai été convaincu par son idée de la "bouc-émissarisation" comme explication de la constitution de l'ordre social. L'idée qu'une société se fonde en désignant le plus indigne de ses membres pour en faire son martyr, son coupable. Ça vaut pour les familles, pour les entreprises, pour une classe quand on est prof – je l'ai été pendant trente ans, jusqu'en 1995 –, ou pour un gouvernement, tout ministre n'étant en fait que le souffre-douleur du président* ». Pennac écrit immédiatement à Girard, pour « *proposer de populariser son idée en créant un personnage de bouc émissaire professionnel, explicitement engagé pour se faire engueuler à la place des autres. Ça me semblait tellement universel* » ! C'est la mission officieuse de Benjamin Malaussène dans un grand magasin parisien. Officiellement, il y est contrôleur technique : quand un client vient se plaindre, Benjamin prend tout sur son dos. Le titre, *Au bonheur des ogres*, est un clin d'œil au *Bonheur des Dames* d'Émile Zola, et son décor est similaire. À parution, ce premier volet génère peu d'échos : un seul article, signé Angelo Rinaldi dans *L'Express*, qui souligne que le livre est « *supérieur à ce que charrie la production ordinaire* [du genre] ».

Deux ans plus tard paraît le deuxième volume : *La Fée Carabine* (clin d'œil à *La Fée Carabosse*), toujours à la Série noire. Très vite, le bouche-à-oreille fait son œuvre. Daniel Pennac est de tous les festivals consacrés au roman noir. Il obtient le Trophée 813 du meilleur roman, le prix Grenoble polar et celui de la ville du Mans. Les 80 000 exemplaires vendus en une année (les chiffres moyens pour

TERMINUS MALAUSSÈNE OU L'EFFET CARABINE

Tout le monde sur Pépère, un criminel notoire ! Voilà le résumé de *Terminus Malaussène* qui s'annonce comme la dernière livraison d'une saga ayant débuté en 1985, avec *Au bonheur des ogres*. C'est vrai, le résumé est un peu court. Mais si on passe à la deuxième phrase, puis à la troisième, il en faudra cinquante ou cent, et même davantage, pour démêler l'écheveau des intrigues de ce roman raconté par Benjamin Malaussène, lequel remet au centre du jeu tous les personnages de la série et qui, par la force de la fiction et le plaisir de Daniel Pennac lui-même, se permet d'évoquer les livres précédents. Pennac s'amuse, Pennac plonge et revient à la surface, Pennac sprinte et ralentit, Pennac s'échappe et revient. Ça tire dans tous les coins et il faut se laisser porter par ce flot de péripéties, de digressions et de dialogues, partie dans laquelle l'auteur est au meilleur de sa forme. Et puisque c'est fini, il s'agit pour Pennac de ne pas louper les adieux. Ils sont drôles, surprenants, émouvants. Quant à Pépère, allez savoir… **Éric Libiot**



★★★☆☆
TERMINUS MALAUSSÈNE. LE CAS MALAUSSÈNE (T. 2)
DANIEL PENNAC
448 P., GALLIMARD, 23 €

Emir Kusturica, Bérénice Bejo et Raphaël Personnaz dans *Au bonheur des ogres* (2013), adaptation cinématographique du premier livre de la saga par Nicolas Bary.

une Série noire tournent autour de 10 000) prouvent aussi qu'il plaît non seulement aux amateurs de polars, mais aussi à un lectorat d'une grande diversité socioculturelle. Le livre est adapté pour la télévision dès 1988, réalisé par Yves Boisset, avec Tom Novembre et Fabrice Luchini entre autres. Il devient un phénomène.

LA PRESSE EST UNANIME…

La Petite Marchande de prose sort en janvier 1990. Mais la couverture change: Pennac est désormais édité dans la collection « blanche » de Gallimard. Pour certains, c'est une trahison : l'écrivain renie ses spécificités, ses origines. Pourtant, dans la forme comme dans le fond, tout est semblable. La décision a été enclenchée par Robert Soulat, alors directeur de la Série noire. Ce que confirme aujourd'hui celui qui était déjà son ami, et qui prenait du galon dans la maison : Jean-Marie Laclavetine. *« Son travail était d'une dimension vraiment universelle, et il me semblait à moi comme à d'autres qu'il ne pouvait plus être cantonné à une collection de genre »,* revendique celui qui devint dès lors son éditeur, et l'est resté depuis. Et de fait, c'est avec ce troisième volet que l'écrivain élargit nettement son audience. Il n'est plus considéré comme un auteur spécialisé dans le noir, mais comme un héritier du roman-feuilleton. Il a la cote dans la presse de droite *(Le Figaro, Le Point, L'Express)* comme de gauche *(Libération, L'Humanité, Le Matin, L'Événement du jeudi, Le Nouvel Observateur).* Fait nouveau : le changement de collection lui ouvre aussi les portes de la presse féminine *(Elle, Madame Figaro, Femme),* de la presse intellectuelle *(Télérama),* et de la presse quotidienne régionale.

ET LE GRAND PUBLIC EST CONQUIS

En 1992, le romancier fait un pas de côté décisif avec *Comme un roman,* essai dans lequel il prend position sur ce qui ne sera bientôt plus son métier, l'enseignement. Il devient un écrivain pédagogue. Sa figure rassure les parents et le corps enseignant. Par cet essai comme par les trois « Malaussène », Pennac a comme désintellectualisé la culture du livre, et décomplexé les lecteurs « non littéraires ». Il a définitivement conquis le grand public. En France comme dans d'autres pays. Pour preuve : ce courrier d'un lecteur envoyé à l'auteur, déniché dans les archives de la Bilipo (Bibliothèque des littératures policières), salle aux trésors que connaissent les passionnés du genre. Cette lettre figure dans un mémoire intitulé « Approches de la réception de Daniel Pennac » (Philippe Burelli, université de Liège, 1995-1996). Un étudiant en restauration de 19 ans qui vient de lire la trilogie y écrit ceci : *« Plongé dans la préparation d'un BTS de restauration, je n'avais plus touché à la littérature depuis un lointain bac de français. Pire, j'en étais venu à considérer les livres comme une passade de jeunesse. Et puis, dans une Fnac moite et surpeuplée, j'ai aperçu une pile de Série noire.* La Fée Carabine : *le titre était trop beau. J'ai cru prendre le livre mais c'est lui qui m'a pris. J'avais déjà passé des nuits blanches en cuisine, mais jamais devant un livre.* […] *Pennac, tu n'es pas mon loisir, tu es mon opium. »*

Quand paraît *Monsieur Malaussène* en 1995, le quatrième livre de la saga, son auteur paye un peu ce succès, et la réception médiatique est plus mitigée. « Un carnaval franchouillard » titre *Le Point,* où Jacques-Pierre Amette écrit : *« Pennac est le Pierre Perret des éditions Gallimard »,* moquant un catalogue de clichés. Mais dans *Le Figaro littéraire,* Renaud Matignon admire un livre qui *« intègre au langage d'aujourd'hui, tel qu'on le pratique dans les banlieues ou dans les bistrots, les structures de la langue classique dont rien ne lui est inconnu ».* En 1999, *Aux fruits de la passion* sera reçu plus favorablement, même si *Le Figaro,* sous la plume de Dominique Bona, lit ici *« un théâtre d'artifices ».* •••

En 1988, Yves Boisset réalise *La Fée Carabine* avec Tom Novembre dans le rôle de Benjamin Malaussène.

BRUNO CALVO/PATHÉ DISTRIBUTION - DR

LE NOM DES GENS

Dans les romans de Daniel Pennac, notamment ceux de la saga Malaussène, les noms des personnages font preuve d'une originalité certaine. L'auteur nous explique tout.

Benjamin Malaussène

« Le nom vient de "Malausséna", une famille d'avocats italiens qui a son avenue à Nice. J'ai francisé le nom car j'aime la syllabe muette de la fin. C'est plus doux à l'oreille. Malaussène est aussi un petit village près de Nice, à ne pas confondre avec Malaucène dans le Ventoux. Quant à Benjamin, Ben, ça m'évoque le petit, le début, l'innocence. Je ne sais pas vraiment pourquoi. »

C'est Un Ange

« Dans la saga, c'est Jérémy, le frère de Benjamin, qui donne le prénom aux enfants, ce qui énerve Maracuja. Moi, je ne suis pas idiot au point d'appeler un gosse C'est Un Ange mais Jérémy, si. Puisqu'on dit toujours d'un bébé que "c'est un ange", Jérémy lui a donné ce prénom. Le nom de Maracuja vient du fruit de la passion qui, en brésilien, se dit "maracuja". Et puisque j'ai vécu au Brésil… »

Verdun

« Elle est la dernière sœur de Benjamin. Elle naît en colère et en gueulant dans *La Petit Marchande de prose*. Ça vient d'un monologue de Jérémy qui râle en entendant sa nièce et il clôt sa diatribe en disant : "C'est Verdun cette gamine" ! J'ai gardé ce prénom venu au fil du récit. »

Titus et Silistri

« Les deux flics. J'avais déjà Titus, prénom du grand-père tatar d'un ami. Mais je devais trouver le prénom de son binôme. Pour respecter la musicalité de la phrase, il me fallait deux syllabes et si possible l'une sonore, l'autre plus effacée. Je ne trouvais pas jusqu'au jour où, dans le Sud-Ouest, je suis passé devant l'entreprise Armagnac Silistri. Titus et Silistri, Silistri et Titus. Ça sonnait bien. »

La Reine Zabo

« Le nom se réfère à Isabelle Petit-Jean, rencontrée chez Nathan quand j'ai publié *Cabot-Caboche*. C'est l'hommage à une amie et à une excellente éditrice au caractère très affirmé. Comme Zabo. Autre hommage à un ami : Robert Soulat, qui travaillait à la Série noire quand j'ai publié *Au bonheur des ogres* et *La Fée Carabine*, est devenu Loussa de Casamance. »

Pépère

« Le méchant de *Terminus Malaussène*. Les enfants d'un ami me surnommaient Pépère pour se foutre de moi. Est-ce qu'il me ressemble ? C'est une question que je me pose. Je me réserve le droit d'y répondre plus tard… »

Propos recueillis par Éric Libiot

Dans *Libération*, Pierre Marcelle y moque un auteur qui « *rend grâce à une littérature universelle qu'il ne fait pas* ».

À L'ÉCOLE DANIEL-PENNAC

Tout au long des années 1990, Pennac n'en est pas moins devenu une tête de gondole, un écrivain reconnu et vendeur. Et il fait figure de prescripteur pour les livres dans leur globalité. « *Il a conjointement une image rassurante d'enseignant, d'éducateur et d'écrivain,* note Jean-Marie Laclavetine, *et ça rassure tout le monde : jeunes, enfants, adolescents, parents, profs. Ce qui a vraiment répandu son œuvre, c'est ce circuit-là.* » Un circuit fidèle tout au long des années 2000, où la saga Malaussène était censée être close. L'œuvre de Pennac était devenue ce qu'elle est désormais : une référence populaire importante. Et en 2017, quand il décida de la reprendre avec *Le Cas Malaussène 1. Ils m'ont menti*, le public était toujours là.

Trois générations l'ont lu, et depuis quelques années, certains élèves de la génération d'après apprennent à lire sous son patronage ! Cela se passe à La Colle-sur-Loup, une commune des Alpes-Maritimes. À la rentrée 2013, l'école primaire Daniel-Pennac y ouvrit ses portes, qui est à ce jour la seule de l'Hexagone à porter son nom. Une initiative de la municipalité d'alors, pour rendre hommage à un auteur qui avait passé là une partie de son enfance. Trois cents élèves y sont scolarisés, et les salles de classe sont toutes baptisées d'un nom qui vient des titres de l'auteur (ses romans de jeunesse surtout). Si elle reconnaît que les élèves n'ont pas conscience d'être dans un établissement qui, fait rarissime, porte le nom d'un écrivain vivant, la directrice entend bien « *travailler là-dessus* » l'an prochain, qui sera un anniversaire. Elle ne le dit pas, mais il semble évident qu'elle rêve de la venue de Pennac. Cette école témoigne de ce que l'auteur incarne depuis trente-six ans. Pour les grands et les petits.

C'est d'ailleurs la « *curiosité de voir comment avaient grandi les enfants* [Malaussène] *nés vingt ans avant dans les volumes précédents* » qui a poussé notre homme à reprendre sa « tribu » en 2017. Autant, dit-il, que « *l'envie de retrouver l'écriture et la poétique particulière aux Malaussène : les métaphores, les dialogues, qui sont propres à cette partie de mon œuvre* ». Nous sommes en 2023, et *Le Cas Malaussène 2. Terminus Malaussène [lire*

> Les lecteurs aiment Pennac parce qu'il raconte un pays, une famille et des personnages qui leur ressemblent. C'est joyeux, chaotique et vivant

encadré page 58] clôt la saga. C'est la fin d'une fresque, mais pas d'une légende. Gageons que les fidèles vont suivre, et que des profanes se convertiront à ces intrigues enchâssées (parfois trop), à ce bric-à-brac débridé, fleuri, et finalement subversif.

« C'EST UNE STAR EN ITALIE, PLUS QU'EN FRANCE »

Pour son amie Florence Cestac, avec qui il a composé une bande dessinée (*Un amour exemplaire,* 2015) et deux ouvrages sur les expressions de notre langage courant (*Les mots ont des oreilles* et *Les mots se mangent*), la popularité de l'écrivain s'explique aussi par ce « *plein d'humanité dont est remplie son œuvre* ». Elle poursuit : « *C'est quelqu'un qui aime les gens, et j'ai remarqué qu'il sait toujours repérer leur bon côté. On en trouve les signes dans ses descriptions, dans sa façon d'inventer des personnages loufoques mais très attachants. Il écrit comme il est : un rassembleur, un homme de tribus.* »

En France, et maintenant à l'étranger. L'illustratrice Cestac tout comme l'éditeur Laclavetine ne manquent pas de signaler que « *c'est une star en Italie, plus qu'en France* »… sans parvenir à l'expliquer ! Traduit dans une vingtaine de langues, Daniel Pennac(chioni) a des origines corses et provençales, mais nullement italiennes. Pourtant, il y remplit les salles où il est invité, avec plusieurs centaines de personnes. Lorsque nous l'avons joint par téléphone, pour le présent article, il était d'ailleurs en tournée de l'autre côté des Alpes. Traducteur et ancien éditeur chez Gallimard, Vincent Raynaud travaille désormais à l'Institut français d'Italie, chargé du secteur livre et édition. Il a l'explication : « *Les lecteurs et les lectrices italiens aiment Pennac parce qu'il raconte un pays, des personnages et une famille, en particulier dans la série Malaussène, qui leur ressemblent et qui leur sont sympathiques, loin de l'éternel soupçon d'arrogance qui pèse sur la France et les Français de ce côté-ci des Alpes. C'est joyeux, chaotique et vivant, on n'est pas tout à fait à Naples mais en aucun cas à Neuilly !* »

Voilà comment la saga Malaussène irrigue bien plus loin que le quartier de Belleville, et demeure aussi jeune. Voilà pourquoi, en lisant Pennac, on est toujours « comme dans un roman ». On le cite, on le paraphrase, et cela raconte un auteur aussi littéraire que populaire. ■

Hubert Artus

Duras, Rousseau, Colette, Tolstoï…

Leurs vies comme vous ne les avez jamais entendues

Portraits,
Un podcast de
LiRE magazine littéraire

DANS LES PILES

PATRICIA REZNIKOV

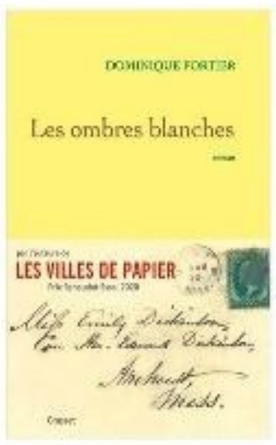
Des ombres en lumière

Il y a ceux qui vivent et écrivent au grand jour et ceux qui créent dans les marges. Il suffit d'un rien, parfois, pour que ces derniers tombent dans un repli de l'Histoire et disparaissent à jamais, leur œuvre avec eux. Voici deux livres qui font revivre pour nous des écrivains secrets ou oubliés.

Trois maisons qui se toisent et s'observent. Nous sommes à Amherst, en Nouvelle-Angleterre, en 1886, à l'époque des transcendantalistes Emerson et Thoreau. La plus grande, Homestead, est celle d'une certaine famille Dickinson. C'est là qu'Emily a vu le jour en 1830 et qu'elle a passé l'entièreté de son existence, vivant recluse les dernières années, toute de blanc vêtue, s'adonnant à une correspondance prolixe et à une mystérieuse œuvre poétique peu publiée. Or Emily vient de mourir et sa sœur Lavinia, restée seule, sait qu'elle doit lui obéir et détruire ses lettres, ce qu'elle fait, les jetant toutes au feu (le lecteur frémit à l'idée de ce qui fut là irrémédiablement perdu!). Puis, ouvrant un coffre, elle tombe sur quarante cahiers et un tas de flocons de papier, bouts d'emballage, d'enveloppe, de partition, recouverts de poèmes, de vers gribouillés. Que faire de cette œuvre inattendue? Elle hésite. Emily n'ayant pas explicitement exigé que l'on détruise ses poèmes, Lavinia va solliciter leur frère Austin, qui habite la deuxième maison, les Evergreens, ainsi que Susan, son épouse et amie de cœur d'Emily, dévastée par le deuil. Puis, la troisième maison, The Dell, entre en scène, habitée par David et Mabel. Cette dernière est l'amante d'Austin. La question de la publication de l'œuvre d'Emily va se jouer entre ces trois maisons et ces quelques personnages, empêtrés dans leur amour, leurs jalousies et leur fidélité à la poétesse. Ce corpus et ce tas de confettis, que Lavinia aura finalement décidé de ne pas confier aux flammes, patiemment déchiffrés, retranscrits, édités nous donneront *in fine* l'œuvre de l'une des plus grandes poétesses américaines du XIXe siècle. Avec *Les Ombres blanches,* Dominique Fortier nous offre un livre envoûtant et pur où la beauté vibre dans chaque geste accompli, chaque saison. Un hommage à l'écriture unique et mystérieuse d'Emily Dickinson, mélange de subtilité, de transcendance et de magie.

CE CORPUS ET CE TAS DE CONFETTIS DONNERONT L'ŒUVRE DE L'UNE DES PLUS GRANDES POÉTESSES AMÉRICAINES

Dubravka Ugresić, l'écrivaine croate, éternelle chercheuse de contes et d'archétypes, nous emmène à sa suite lors de ses pérégrinations. D'un sanctuaire des renards à Kobe, au Japon, à Naples où elle se rend à un symposium sur les migrations, de Moscou, où l'étudiante en slavistique passa un temps de sa jeunesse, à la campagne croate où elle prend possession d'une maisonnette léguée par un lecteur admiratif, Ugresić nous confronte à la célébrité, à l'échec, à l'exil, à la violence des sociétés. Celle dont le pays de naissance, la Yougoslavie, a disparu, déchiré dans la tourmente de la guerre civile, se penche sur des écrivains oubliés, dévorés par les soubresauts de l'Histoire. Ainsi ce mystérieux Doïvber Lévine, membre de l'avant-garde littéraire russe, né près de Vitebsk en 1904 et disparu en 1941 en défendant Léningrad et qui avait un double homonyme. Elle fait revivre pour nous l'Obériou, groupe littéraire des années 1920-1930, dont les membres, avec la révolution, ont sombré corps et biens. Nabokov, le grand exilé, ne disait-il pas que nous ne sommes que des notes en bas de page, des fragments d'un mégatexte inachevé? Ugresić a comme personne le sens de l'observation, de la fragilité et de l'absurde. *La Renarde* est un texte émouvant et réjouissant qui nous vient dans une belle traduction. ■

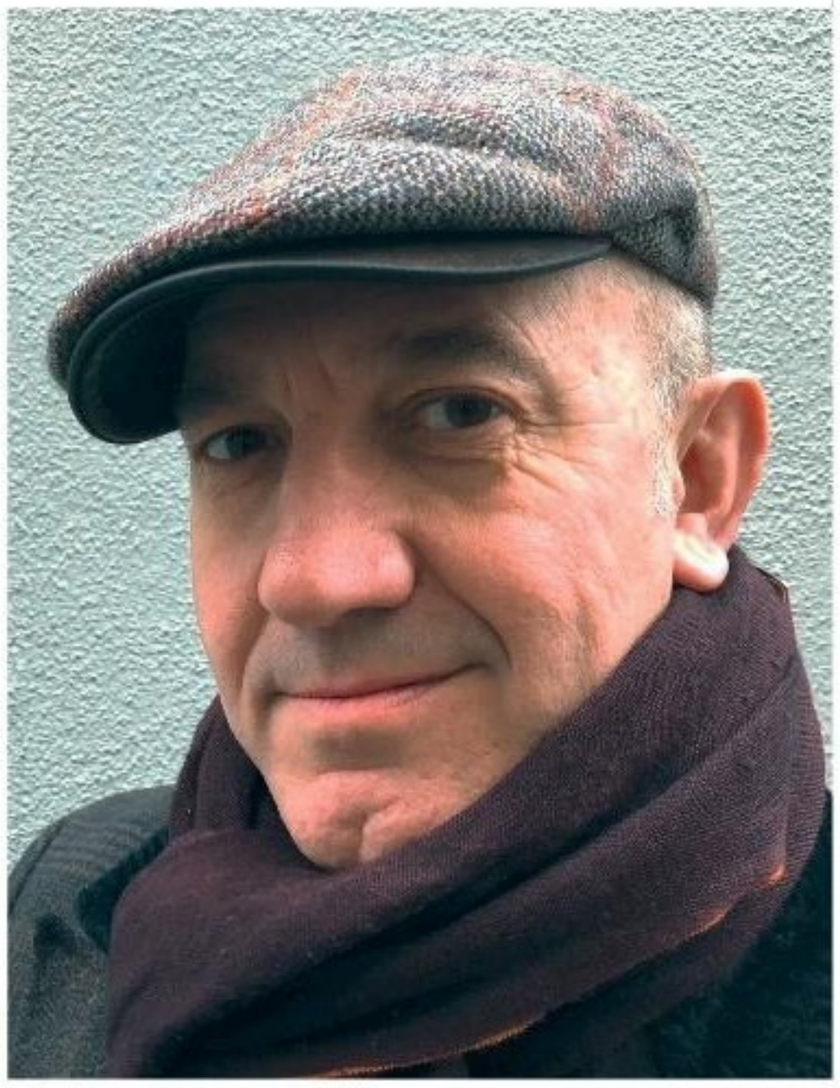


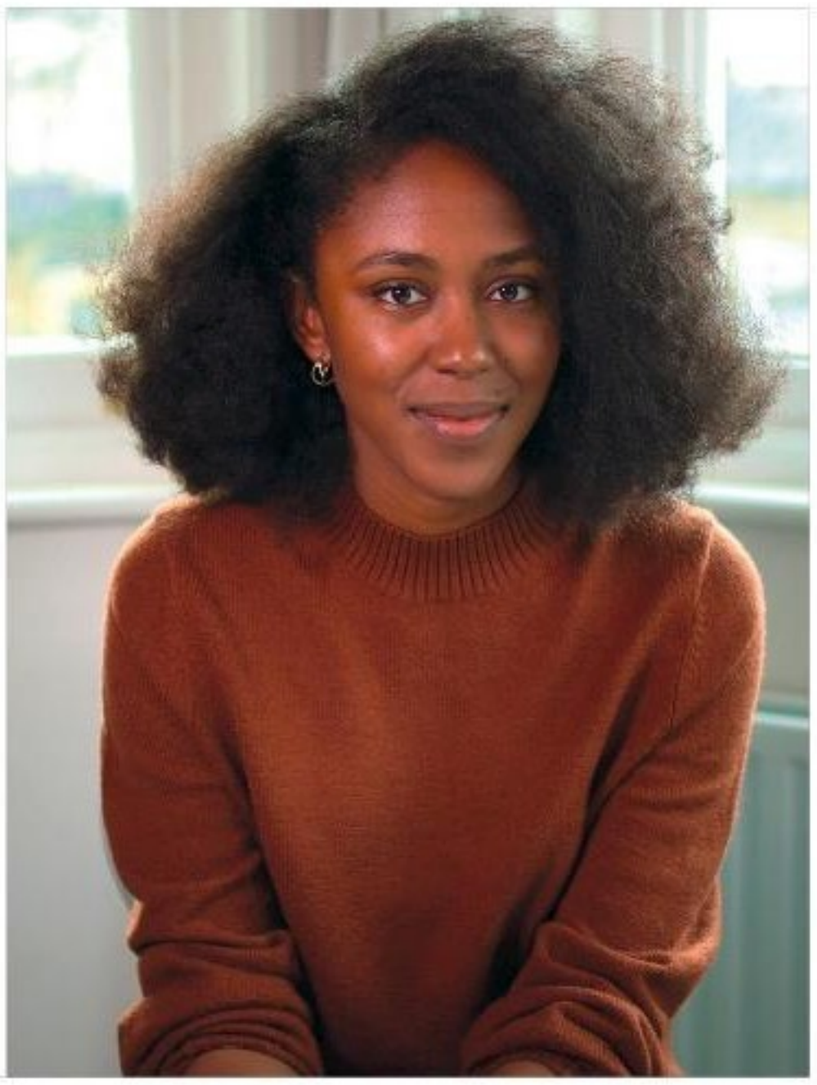
★★★☆☆
LES OMBRES BLANCHES
DOMINIQUE FORTIER
256 P., GRASSET, 20,90 €

★★★☆☆
LA RENARDE (LISICA)
DUBRAVKA UGRESIĆ
TRADUIT DU CROATE PAR CHLOÉ BILLON, 480 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 23,90 €. EN LIBRAIRIES LE 2 FÉVRIER.

AUDREY SOVIGNET

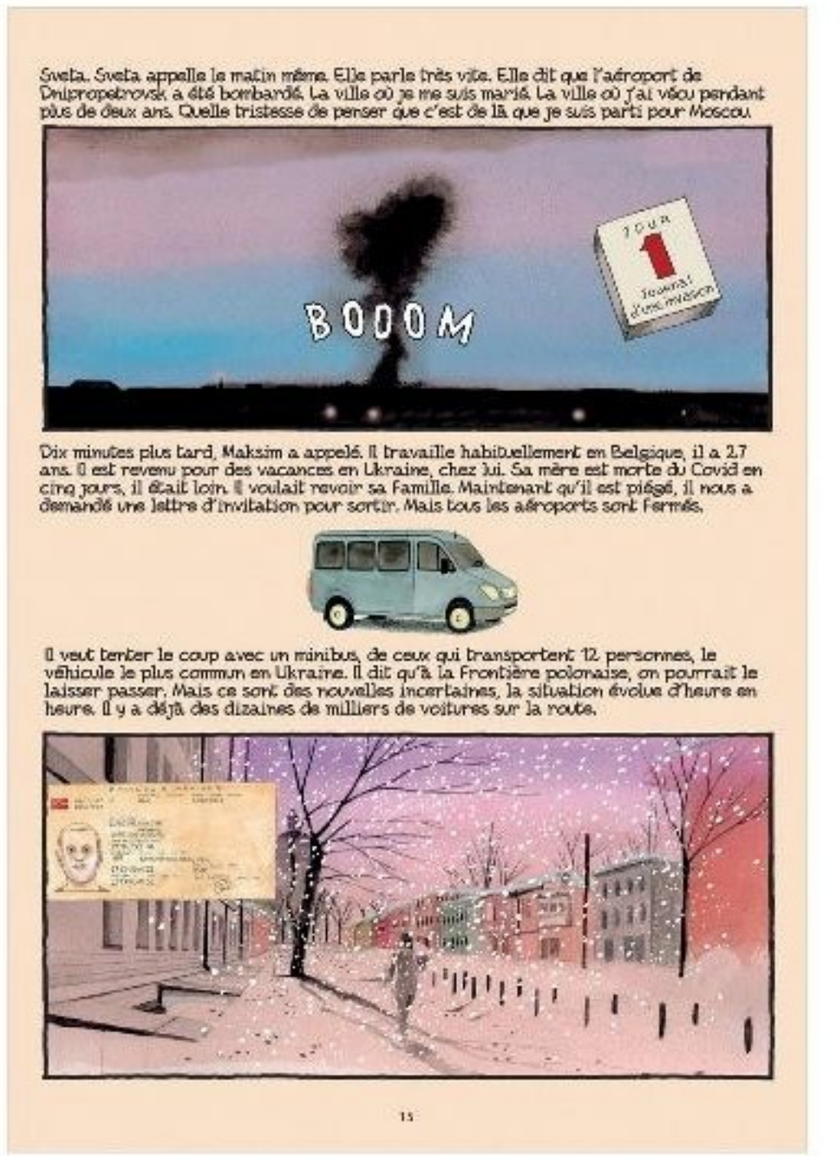
64
PHILIPPE CLAUDEL
L'ŒUVRE AU NOIR





78
L'ASCENSEUR SOCIAL
SELON **NATASHA BROWN**

LE CAHIER CRITIQUE



DR - DR/GRASSET - IGORT/FUTUROPOLIS 2023 - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

84
LE CONFLIT UKRAINIEN VU PAR **IGORT**

96
ADÈLE VAN REETH
L'ADIEU AU PÈRE

PHILIPPE CLAUDEL

Cinquante nuances de gris

Enquête autour de la mort mystérieuse d'un curé, *Crépuscule* se révèle une fascinante interrogation sur l'existence et la nature humaine, portée par un sens magistral de la description. L'auteur des *Âmes grises* à son meilleur.

C'est à la fin des quelque 500 pages de *Crépuscule* que Philippe Claudel synthétise tout son propos. « *Tout meurt, on le sait,* écrit-il. *Les êtres, les choses, les villes, les empires. Le crépuscule est notre lendemain. Les êtres, qu'ils soient infâmes ou sublimes, ne peuvent se soustraire à la mort.* » Y compris les chiens, ou les hommes de foi. Comme dans *Les Âmes grises,* le présent roman s'ouvre sur la découverte d'un cadavre. Pas n'importe lequel : celui du Curé. Un certain Pernieg. Juste à côté de l'église. Les deux enfants du Sabotier, Lémia et son frère Douri, sont les premiers sur les lieux et vont donner l'alerte. Il va sans dire que cet événement fait l'effet d'une bombe dans cette petite ville de l'Empire, qui pourrait rappeler certaines régions d'Europe de l'Est – mais est-ce vraiment le cas ? Le crâne fracassé du défunt, lui, ne laisse aucun doute : la thèse du meurtre s'impose pour les deux hommes chargés de l'enquête. Il y a Nourio, l'Inspecteur, avec son « *visage olivâtre* » et ses cigares venus de Suisse, et l'Adjoint, Baraj, dont la vie terne se résumerait presque à sa passion pour ses « *deux chiens roux aux yeux piquetés d'or* », qu'il appelle « *Mes Beaux* ». L'hypothèse du motif religieux n'est évidemment pas à négliger et, dès lors, le duo tente d'en savoir plus du côté de l'Imam ou du Vicaire. Faudrait-il y voir l'œuvre du Diable, de Satan ou d'une autre entité démoniaque ? L'Inspecteur, qui connaît « *les faces les plus sombres de notre nature, et même chez les êtres qu'on croit les plus doux et les plus droits* », songe davantage à une piste humaine : « *il suffit de peu de choses, une faiblesse passagère, le hasard, un mot, pour que s'ouvrent les serrures qui gardent ces lieux infâmes et que se libèrent des énergies dont on ne peut soupçonner la violence* ». Ce père de famille respectable, dont la femme attend leur cinquième enfant, en sait quelque chose, lui dont la chair est troublée par le corps de la petite Lémia, à peine entrée dans l'adolescence. Des questions vont alors se poser pour toute la communauté : pour quelles raisons le Médecin s'est-il soudain volatilisé ? Pourquoi le malheureux Fédour, dit le Muet, a-t-il été torturé ? Qu'est-ce qui se cache derrière la partie de chasse à l'ours organisée par le Margrave Özle ? « *La vie est une curieuse chose. On dirait que quelqu'un prend plaisir à la mettre sens dessus dessous quand il la trouve trop heureuse. Si Dieu existe, c'est un salaud, jaloux des hommes qu'Il a créés et dont l'existence est sans doute plus riche que la Sienne.* »

« JE SUIS UN PEINTRE RATÉ QUI ÉCRIT DES LIVRES »

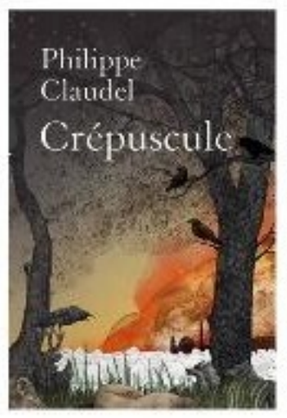
Ainsi présenté, *Crépuscule* aurait tout d'un polar assez conventionnel mais, très vite, le texte montre de nombreuses étrangetés qui le détournent des codes classiques du genre (souvenez-vous du *Rapport de Brodeck*, de *L'Enquête* ou de *L'Archipel du chien*). Cela n'a rien d'étonnant lorsqu'on regarde le parcours de l'écrivain, dont l'œuvre protéiforme est toujours passée volontiers d'un registre à l'autre. L'intrigue s'avère ici étirée au maximum, les investigations patinent et, pourtant, maestria narrative oblige, il y a quelque chose d'absolument

DR/STOCK

fascinant, haletant, qui tient à l'atmosphère lourde et à une vision du monde, très noire, qui se dessine. À l'image de ce décor, indéterminé dans le temps et l'espace. « *Écrire un roman, c'est créer un monde. Donc construire une géographie mais aussi une Histoire,* nous explique Philippe Claudel. *Le pays littéraire n'existe que dans les livres, même si parfois il tente de mimer le nôtre. La dimension parabolique, symbolique, dans mes romans est essentielle car elle me permet de construire des sortes de mythes contemporains.* »

Cet univers parallèle prend aussi toute sa dimension grâce à la description des personnages, souvent réduits à des fonctions par leur nom – comme l'auteur l'a déjà fait dans le passé –, et qui semblent parfois tout droit sortis d'une gravure de Daumier. Voyez ce Maire, « *magnifique imbécile de l'espèce des dindons* » ou ce Rapporteur de l'Administration impériale « *avec son beau visage rond de constant cocu* ». Claudel s'en amuse : « *Je suis un peintre raté qui écrit des livres. Et cela se voit dans mes descriptions de paysages, de lieux, de personnages.* » Puis il ajoute : « *Ma dette est grande vis-à-vis de Bosch, de Brueghel l'Ancien, de Monsù Desiderio, de Callot, de Füssli, de C.D. Friedrich, de Gustave Doré, de tous les peintres et dessinateurs de grotesques, de mascarons, les sculpteurs de gargouilles des cathédrales.* » Cette variété picturale, magistralement exprimée par un style au cordeau, rejoint la pluralité des influences de l'auteur, qui revendique un terreau volontiers composite : « *les contes des traditions germanique, scandinave et russe, les légendes, les mythologies, le fantastique, allemand notamment, mais aussi le roman gothique anglais, le réalisme magique sud-américain* ».

Si l'on peut être tenté de voir ici et là une parabole politique sur les maux de l'ère contemporaine, c'est bien davantage une magnifique exploration de la nature humaine, dans ses petitesses et ses tréfonds les moins avouables. Qu'est-ce qui fait qu'un individu outrepasse, pour une raison ou une autre, le pacte social ? L'homme ne serait-il « *qu'un moule creux au sein duquel sera versé un jour le plâtre qui fera apparaître sa forme véritable et sa nature exacte* » ? Et l'existence, une simple série de vagues hasards que personne ne maîtrise, même pas Dieu ? Ce dernier, Philippe Claudel se souvient l'avoir décrit dans *L'Enquête* comme « *un vieil homme armé d'un balai qui peinait à nettoyer une immense décharge à ciel ouvert, ne se souvenant même plus que c'était lui-même qui l'avait créée* ». Soit « *un Dieu perdu, atteint d'une forme d'Alzheimer, qui n'a plus conscience qu'il a créé le monde et les hommes, et qui observe notre chaos avec un sourire innocent, sans même savoir qu'il est responsable de ses origines* ». Mais en est-il de même pour les chiens ? ■ **Baptiste Liger**



★★★★★
CRÉPUSCULE
PHILIPPE CLAUDEL
512 P., STOCK, 23 €

GOODBYE LÉNINE

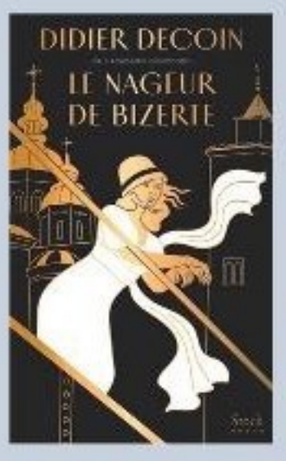
Dans un ample roman, le président de l'académie Goncourt DIDIER DECOIN nous promène, de la Russie à la Tunisie d'il y a un siècle.

Bizerte, 1921. On fait parfois d'étonnantes découvertes dans la lagune tunisienne. Tarik, docker et grand nageur, tombe un jour sur un navire de guerre étranger qui n'a rien à faire là. Que peut abriter ce vaisseau fantôme ? Pour le comprendre, il faut remonter à 1917, en Russie. Aristocrate ukrainienne vénérant Tchekhov, Yelena Maksimovna Mannenkhova a grandi auprès de son père à Zagoskine, un domaine beau comme le monde arcadien décrit par Nabokov dans *Autres rivages*. La révolution a mis fin à cette vie féerique – d'autant que le coriace Cosaque Nikola Bissenko s'est promis de trancher la tête de la jeune femme. Avec sa tante Sofia et d'autres Russes blancs, Yelena fuit les massacres orchestrés par les bolcheviks.

Elle arrive en Crimée, où elle embarque à Sébastopol à bord d'un cuirassé survivant de la flotte impériale. Et vogue la galère…

On aura compris ce qui se passe : dès qu'il l'aperçoit, Tarik s'éprend de cette fille évanescente vêtue d'une robe blanche aux manches ballon. Parviendra-t-il à la sauver ? Nous n'en révélerons pas plus. Ce que l'on peut dire, en revanche, c'est que *Le Nageur de Bizerte* rappelle *La Femme de chambre du Titanic*, publié en 1991, où Didier Decoin racontait déjà une histoire d'amour impossible mettant en scène un docker – preuve que ce thème l'inspire. Rappelons que Decoin n'est pas un romancier comme les autres : il est également président du prix Goncourt. Quelle vision de la littérature contemporaine fait-il passer dans *Le Nageur de Bizerte* ? On n'est pas ici chez Christine Angot : Decoin nous transporte dans une autre époque, campe de vrais personnages et renoue avec un souffle romanesque à l'ancienne. Certains trouveront cette esthétique vieillotte. Les nostalgiques de Pasternak, à l'inverse, seront ravis de lire un bon roman russe en français. Les communistes qui n'ont pas fait leur autocritique, enfin, trouveront ici matière à réflexion…

Louis-Henri de La Rochefoucauld

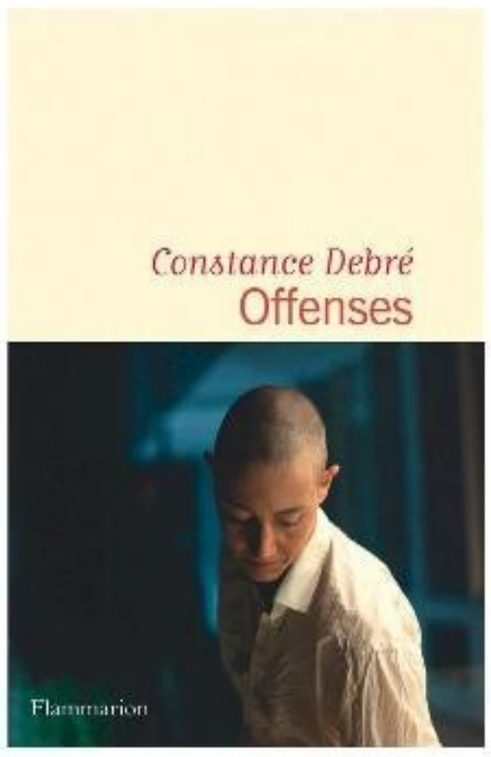


★★★☆☆
LE NAGEUR DE BIZERTE
DIDIER DECOIN
350 P., STOCK, 22,50 €

Constance Debré
Offenses

Ça a commence comme un fait divers. Dans une ville non nommée de la banlieue parisienne, un jeune homme de 19 ans a des galères d'argent – il doit 450 euros au dealer pour lequel il fait la nourrice (c'est-à-dire dont il garde la drogue). Pour gagner trois sous, il lui arrive de faire les courses pour sa voisine du dessous, une octogénaire qui vit chichement grâce à la pension de réversion de son mari. Il décide de *« payer sa dette de shit avec la carte de la vieille »*. Il se rend donc chez elle pour lui voler son sac, elle ne se laisse pas faire, ça dégénère, et il la tue de dix coups de couteau… À partir de ce point de départ, Constance Debré raconte le procès d'un assassin ordinaire en alternant les points de vue – on passe de la tête de son personnage à sa tête à elle d'ancienne avocate qui interroge le droit, l'injustice sociale et la *« sale messe »* que représente tout procès. Le style est sec, à l'os, avec cet art du monologue fulminant à la Thomas Bernhard, déjà présent dans *Play Boy, Love Me Tender* et *Nom.* Sans rien dévoiler, disons juste que le livre, qui retourne habilement les fausses vérités, finit par une envolée étourdissante à la tonalité quasi religieuse. Surprenante anomalie que Debré, que l'on réduit souvent à tort à une simple héritière de la littérature égotiste gay du XXe siècle (Hervé Guibert, Guillaume Dustan) alors qu'elle a au moins autant à voir avec les penseurs jansénistes du XVIIe tel Blaise Pascal, qu'elle cite dès les premières pages d'*Offenses*.

Louis-Henri de La Rochefoucauld



OFFENSES
CONSTANCE DEBRÉ
140 P., 17,50 €. COPYRIGHT FLAMMARION.
EN LIBRAIRIES LE 1er FÉVRIER.

BIO EXPRESS

1972
Naissance de Constance, petite-fille de Michel Debré (baron du gaullisme et rédacteur de la Constitution de la Ve République). Scolarité à Henri-IV et à l'Essec, barreau de Paris : elle semble promise à une vie toute tracée dans la haute bourgeoisie.

2018
Publication de *Play Boy* (Stock). Avocate, mariée et mère d'un fils, Constance Debré plaque tout, son boulot et sa famille, et se réinvente en romancière lesbienne avec ce livre électrique salué par la critique et récompensé par le prix de la Coupole.

2022
Après *Love Me Tender* (Flammarion) en 2020, Constance Debré confirme sa place dans la scène littéraire actuelle avec l'excellent *Nom*, où elle revient sur la vie chaotique de son père, François Debré. La fin d'une trilogie avant de passer à autre chose ?

PIERRE-ANGE CARLOTTI/FLAMMARION

L'appartement est situé deuxième étage porte gauche. C'est un logement de type F3. La chambre et le débarras donnent sur le parking et la rue. Les autres pièces sur l'arrière de l'immeuble. La chambre est encombrée de vêtements, d'objets, de vieux papiers. Le volet en PVC blanc est à moitié déroulé. Le lit est fait, la couverture repliée au bout du lit. Dans la pièce d'à côté qui fait usage de débarras sont entassés des sacs, des valises, des cartons vides. La cuisine est équipée d'une gazinière, d'un congélateur posé sur le frigo, d'une table en Formica. Il y a une tasse et une casserole dans l'évier. Des sacs en plastique pendent à une patère scotchée au mur. Dans la salle de bains des seaux débordent de linge. Tout est marron dans le salon. Le linoléum du sol, le papier peint des murs, le contreplaqué des meubles. Un marron vieilli rendu encore plus marron par le temps, qui paraît avaler les autres couleurs. Sur le buffet, des photos en noir et blanc (un homme en uniforme, calot et fourragère à l'épaule, une femme, des enfants devant des maisons), une tasse retournée, deux chats en porcelaine, des cartes postales, des roses artificielles roses. À droite de ce buffet, un fauteuil. Sur le fauteuil, des vêtements. La table est au milieu de la pièce. Elle est recouverte d'une toile cirée à motifs bleus et jaunes et d'un set de table en plastique rouge. Elle est pleine d'objets. Des papiers, des journaux, un magazine de mots croisés, une bouteille d'eau minérale, des boîtes de médicaments, une télécommande, un verre, un étui de carte bancaire Crédit lyonnais, des coupons de réduction Hypermarché, la carte de visite d'un rhumatologue mentionnant deux rendez-vous sans précision de mois ou d'année, mercredi 22 vendredi 24. Une masse de revues publicitaires jonchent le sol, parmi elles un magazine pornographique daté, les prix sont en francs. Une chaise est renversée.

Elle est par terre à gauche de la table sur le dos jambes écartées coudes au sol mains sur la poitrine. Les yeux sont mi-clos la bouche est ouverte la langue est noire. Elle porte une robe de chambre rose et une chemise de nuit blanche à fleurs. Son pied droit est chaussé d'une pantoufle la seconde a glissé sous le buffet. La robe de chambre est boutonnée jusqu'au nombril, la chemise de nuit remonte jusqu'à la taille. Elle porte une couche de vieille, elle est vieille. Le haut du corps, de la tête aux épaules, baigne dans une flaque de sang. Dans une mare de sang. Du sang noir coagulé visqueux étendu largement sur le linoléum. Une plaie béante va de la base du cou à la joue droite. Son oreille droite est équipée d'un appareil auditif. Un filet de sang sort de la bouche, se scinde sur la joue gauche en deux branches, l'une vers l'oreille l'autre vers le cuir chevelu. La joue droite est entièrement recouverte de sang. Elle a d'autres blessures moins profondes sur le cou le crâne les mains le torse le ventre. Elle a dix plaies en tout. En termes techniques, la mort résulte d'un traumatisme cervical droit par arme blanche avec hémorragie extériorisée sur plaie de la veine jugulaire droite et plaies du larynx.

Tout est abîmé. Tout est abîmé dès la naissance ensuite ça ne fait qu'empirer. Les choses les êtres tout est laid il faut que vous le sachiez. Il faut que vous le sachiez si vous avez oublié. Je ne sais pas d'où ça vient. C'est comme préexistant. Comme quelque chose qui tombe sur tout, sur le paysage les rues les objets les phrases les vivants les morts. Peut-être que laid n'est pas le bon mot, peut-être que le bon mot est inutile absurde grotesque atroce. Quelque chose qui serait atroce mais qui ne l'est même pas à cause du dérisoire. Quelque chose qui serait inutile si ce n'était pas atroce. Grotesque oui peut-être, parce qu'au fond on pourrait rire. Mais on s'économise sur les sentiments les phrases les mots. On

TOUT EST ABÎMÉ DÈS LA NAISSANCE
ENSUITE ÇA NE FAIT QU'EMPIRER.
LES CHOSES LES ÊTRES TOUT EST LAID
IL FAUT QUE VOUS LE SACHIEZ

supporte mais on finit par devenir comme les murs qui se déglinguent, comme les parcs à chiens qui puent. Même nos corps sont pourris, contrefaits de naissance. Moi c'est les reins et les oreilles. J'ai été soigné un peu, opéré trois fois des tympans. C'était prévu aussi pour les reins, maintenant je ne sais pas. Pour les dents qui manquent on verra. De toute façon c'est comme ça. Ma mère aussi c'est les reins. Et puis l'âme. Elle est sous médicaments, je ne l'ai pas connue sans, la dépression elle dit. Elle n'a pas pu s'occuper de nous. Mes frères et sœur ont été placés. Moi aussi j'ai failli, j'aurais bien aimé. Mon père c'est le cœur, il n'est pas si vieux pourtant. Peut-être que c'est son boulot d'éboueur qui l'a usé ou bien l'alcool. Le corps de la vieille non plus n'était pas joli à voir. Peut-être que c'est la bouffe, peut-être que c'est toute la laideur autour qui finit par nous rentrer dans le corps. Vous ne tuerez point, nous si.

Il lui a demandé si elle avait besoin de lui, elle a dit non, il a dit qu'il passait quand même. Elle avait déjà ouvert la porte quand il est descendu. Il a commencé à parler, elle a dit qu'à propos d'argent c'est lui qui lui en devait, qu'à chaque fois qu'il lui faisait les courses il gardait la monnaie. C'était parce qu'il faisait ses courses qu'il connaissait le code de sa carte, c'est comme ça que l'idée lui était venue. Elle avait fait des calculs, elle lui montrait la feuille. Elle disait que ça faisait trente-quatre euros, qu'il fallait qu'il la rembourse sinon elle en parlerait à son père.

Elle a commencé à s'énerver, il a haussé la voix, elle a parlé encore plus fort. Il a fait ce pour quoi il était venu, ce qu'il avait prévu. Il a pris le sac sur le fauteuil où il était toujours. Elle l'a vu, elle lui a attrapé le bras, il l'a repoussée, elle est tombée. Il a voulu l'enjamber pour partir, elle lui a pris la cheville, elle s'est accrochée à lui. Elle était lourde, lourde d'être vieille d'être pauvre, lourde de toute sa vie minable. Elle ne le lâchait pas. Il était debout, vertical de toute sa maigreur. Elle était le poids des choses, un bloc de béton. •••

C'est un piège bien sûr que c'est un piège. Vous croyez qu'il ne le voit pas. Bien sûr qu'il le voit. Il ne voit que ça, le piège des autres son propre piège. Le piège n'est pas caché, il est béant. Un piège c'est fait pour qu'on se jette dedans. Il y a des moments où tout ce qu'il reste à faire c'est se jeter dans le piège.

Il a pris le couteau. Le couteau qui était toujours là devant elle sur la table comme le sac qui était toujours là sur la chaise près de la fenêtre. Il y a des choses, on vit dans un monde de choses. Elle c'était son couteau sa table ses *Télé 7 Jours* sa télé toujours allumée ses boîtes de médicaments de vieille ses couches de vieille sa canne sa carte bleue pour sa vie minable avec ses revenus minables. Aussi minable que sa vie à lui que le shit que la cité que sa mère qu'être un bâtard que jouer à la PlayStation quinze heures par jour que les après-midi posé au stade à fumer avec les autres et la petite dans la poussette.

Ça met dans un état bizarre. Il ne se souvient que du coup à la gorge pour qu'elle se taise puisqu'elle criait et puis du sang, du sang qui ne s'arrêtait pas. Comment il avait pu y aller si fort sur le cou, comment il avait pu lui trancher le larynx en étant au-dessus d'elle avec le petit couteau de cuisine, celui que tout le monde a, celui qu'on a tous, c'est ce qui les a le plus étonnés. Ils l'ont soupçonné de mentir, de l'avoir égorgée par-derrière quand elle était assise à sa table et lui debout. C'était comme il a dit, elle par terre et lui à genoux, il l'a tuée comme on prie. L'ange c'était lui.

C'était le bien contre le mal, elle et lui, mais pas comme les flics les juges ont pensé. Le mal c'était elle. Elle qui était laide, qui était lourde, qui le retenait, tout ce qui le retenait. Le mal c'était le poids des choses la laideur de tout. Il fallait bien qu'il y ait un combat. Une fois, une fois dans la vie. Avoir lutté, être allé au bout, être allé au face-à-face. Une fois, une fois pour le restant des jours. Peut-être alors qu'elle a cessé d'être le mal. Peut-être que c'est ça qui s'est passé quand il s'est baissé sur elle avec le couteau. Que le mal a transité d'elle à lui. Qu'il lui a pris le mal, le mal de sa vie minable de sa méchanceté et de sa laideur. Qu'il l'a sauvée, elle et tous les autres, qu'il a pris à sa charge toute la saloperie de la vie minable, à elle et à tous ceux qui sont autour de lui depuis si longtemps, depuis toujours. Peut-être que c'est à ça qu'ils servent, eux les gens comme eux, peut-être que c'est à prendre tout le mal que servent les assassins, tant pis pour la damnation.

C'est un piège bien sûr que c'est un piège vous croyez que je ne le vois pas bien sûr que je le vois je ne vois que ça il y a des moments où tout ce qu'il reste à faire c'est se jeter dans le piège.

Dix-neuf ans est-ce que c'est l'enfance encore. Il vit chez son père avec sa petite amie et leur fille. Elle a trois ans bientôt ils avaient seize ans quand elle est née. Ils se sont connus à quinze ils ont tout de suite vécu ensemble. Ce n'est pas grand chez son père mais c'est mieux que chez sa mère à cause des disputes qu'il y avait. Il ne travaille pas elle non plus (ils ne font pas d'études bien sûr que non) alors ils vivent chez son père, un trois-pièces ici on dit F3. Le même que celui de la vieille, la voisine du dessous, celle qu'il a tuée ce matin. Il lui a mis dix coups de couteau il a laissé du sang partout. Évidemment il a été arrêté quelques jours plus tard, il y avait toutes les preuves ce n'était pas difficile, un meurtre c'est fait pour que quelque chose s'arrête. Est-ce que c'est possible que les choses s'arrêtent, que ce ne soit pas toujours le même aplat de tout, sur le même ton, à la même vitesse qui vous avale, irrespirable, le souffle court, ne plus avoir d'oxygène au cerveau à force, est-ce que c'est possible que tout le monde se taise, que le bébé se taise, que sa mère se taise, que le dealer se taise, que les flics se taisent, que les juges se taisent, que tous ils se taisent. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent de lui, il leur donne son corps, mais qu'il puisse se taire, qu'ils le laissent ne plus répondre, qu'on lui accorde la paix, tout ce qu'il souhaite, tout ce qu'il a toujours souhaité.

Peut-être que c'est pour ça qu'il aimait bien la vieille, oui permettez-lui de parler d'amour. Elle normalement ne lui posait pas de questions ne demandait rien. C'est pour ça qu'il l'aidait de temps en temps en temps qu'il lui faisait ses courses au Carrefour à la pharmacie qu'il l'amenait chez le kiné. Parce qu'ils ne se parlaient pas parce qu'elle ne lui demandait rien. Pour ça et le petit billet qu'elle lui donnait mais ce n'était pas important le billet c'est juste pour se dire que ce n'était pas par gentillesse, ça n'existe pas la gentillesse ça aurait été louche, un petit billet ça faisait qu'on n'était pas dans le louche, qu'il n'y avait pas de questions à se poser sur la cause, la raison des effets comme dit Blaise Pascal.

Elle ne recevait pas de visite sauf ceux qui l'aidaient ceux pour les courses et puis la pédicure le vendredi. Elle marchait mal elle voyait mal elle entendait mal. Elle avait dans les quatre-vingts ans et quelques. Ses seuls objets de valeur, mais c'est une expression, étaient son alliance et une paire de boucles d'oreilles. Elle avait toujours été pauvre. ■

L'INFO EN PLUS

Constance Debré l'affirme: *« Je ne suis écrivain, vraiment et totalement, que depuis* Play Boy. *C'est très clair pour moi. »*
Mais si, en 2018, *Play Boy* fut présenté comme son acte de naissance littéraire, c'est à moitié vrai. Car elle eut, dix ans avant, une première et éphémère carrière d'écrivain. En 2004, Constance Debré publie en effet un roman, *Un peu là beaucoup ailleurs*, suivi en 2007 d'un essai, *Manuel pratique de l'idéal (Abécédaire de survie)*. Deux titres qui ne figurent plus dans sa bibliographie…

Nuits de la lecture

19-22 janvier 2023

La peur

#nuitsdelalecture

www.nuitsdelalecture.fr

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

CNL / ©Aude Samama pour les Nuits de la lecture 2023 / conception iceberg.fr

PHILIPPE BESSON

L'écrivain justicier

Empli d'empathie et poussé par la nécessité de raconter la vie des autres – le moteur de son œuvre –, le romancier décortique dans *Ceci n'est pas un fait divers* le sort terrible réservé aux enfants du féminicide. Un texte percutant, âpre, impressionnant.

CHARLOTTE KREBS/JULLIARD

« *Il faut que je te dise, mon père a tué ma mère.* » C'est seulement leur deuxième rencontre et, pourtant, le jeune homme en face de Philippe Besson ressent le besoin irrépressible de se confier. Une phrase cinglante, presque froide, une sentence terrible qui percute l'écrivain de plein fouet. C'est peut-être le propre des romanciers, ces oreilles attentives et apaisantes prêtes à recueillir vos histoires pour les transformer en livre. Philippe Besson, en tout cas, était le parfait candidat. Lui qui a fait de l'empathie le moteur de sa littérature : « *J'ai choisi le métier d'écrivain pour raconter d'autres vies que la mienne* », aime-t-il à répéter. « *Chez moi, il y a cette nécessité absolue de se mettre à la place de.* »

À travers ce témoignage, il découvre une odieuse vérité passée sous silence, celle des enfants du féminicide. Censés être des victimes collatérales, ils sont rangés le plus souvent du côté des invisibles, ceux qui n'ont pas le droit au chapitre. Un an après le carton en librairies de *Paris-Briançon*, Philippe Besson change totalement de registre avec *Ceci n'est pas un fait divers,* parce qu'il se sent investi d'une mission : « *J'ai toujours mis en avant la liberté et le jeu au cœur de la création,* explique-t-il, *mais, pour la première fois, j'ai été parcouru par un sentiment de responsabilité, de devoir envers ce jeune homme qui avait choisi de se confier.* »

AUTOPSIE D'UN CRIME

Son récit commence par un simple coup de téléphone. Léa appelle son grand frère, le narrateur : « *Papa a tué maman.* » De la stupéfaction totale lors de l'annonce de la découverte macabre à la terrible culpabilité qui ronge l'entourage de la victime, l'auteur d'*Arrête avec tes mensonges* (adapté au cinéma et au théâtre – lire encadré ci-contre) plonge ici dans les entrailles du mal et raconte, à hauteur d'enfant, les effroyables réalités du féminicide. Avec cette plume sensible qui fait le sel de son œuvre, il décrit l'égarement de ces adolescents. Comment appréhender un monde où la figure de protection tue la figure d'amour ? Il revient aussi sur les racines insidieuses et profondes qui mènent à l'inéluctable drame. Il raconte le chemin de croix qui attend les rescapés de l'horreur pour espérer à nouveau toucher du doigt une existence normale.

S'il est percutant, déchirant, s'il suscite en nous une sourde colère, ce roman impressionne aussi par la chronique précise,

détaillée, clinique qu'il fait de la procédure. La transformation de la demeure familiale en scène de crime, la nécessité immédiate de plonger les enfants dans la machine judiciaire, l'horrible négociation qui s'entame avec un père meurtrier, mais qui conserve son autorité légale sur les enfants qu'il a privés de leur mère. Quand l'exigence du réel se fracasse à l'indicible.

Ceci n'est pas un fait divers : le titre sonne comme une provocation dadaïste à la Duchamp, mais résonne plutôt comme un appel à la prise de conscience. « *Le féminicide n'est pas un fait divers,* affirme Philippe Besson, *c'est un fait de société et l'aboutissement d'un continuum de violences conjugales, sexistes et sexuelles.* » À travers le récit de ces vies brisées, ce drame qui ne cesse de se répéter, Philippe Besson fait le constat amer d'une faillite généralisée. De la famille d'abord, qui n'a pas vu ou qui n'a pas voulu voir, des proches ensuite qui ne sont pas sentis légitimes pour intervenir, des autorités et du système, enfin, qui apprend encore à appréhender le discours des victimes et anticiper les drames à venir. Il dissèque même avec beaucoup de finesse la manière dont les épouses, les mères réduisent au silence les signaux d'alerte, s'emmurent dans la souffrance et la peur.

Si l'expérience de lecture est âpre, douloureuse, si l'on ne peut s'empêcher de pester contre l'inaction d'un gouvernement qui a vite abandonné sa grande cause du quinquennat, l'expérience d'écriture fut tout aussi douloureuse pour Philippe Besson qui affirme aujourd'hui avoir du mal à s'en remettre. Pour autant, l'écrivain veut croire à une prise de conscience : « *Nous sommes enfin sortis de l'effroyable sornette du crime passionnel,* se réjouit-il. *Je crois beaucoup à l'idée de réparation et de justice grâce à la littérature. En écrivant ce livre, je n'arrêtais pas de me dire que cette mort ne pouvait pas rester impunie, que ces enfants qui se taisent ne pouvaient pas rester muets.* » Philippe Besson : romancier et vengeur masqué ? L'idée nous plaît assez. ■

Léonard Desbrières

★★★★☆
CECI N'EST PAS UN FAIT DIVERS
PHILIPPE BESSON
208 P., JULLIARD, 20 €

ARRÊTE AVEC TES MENSONGES À VOIR EN DOUBLE

Le roman à succès de Philippe Besson se voit décliné en deux adaptations, au cinéma et au théâtre.

On peut juger de l'intérêt d'une œuvre à son adaptation à d'autres domaines de création. C'est le cas d'*Arrête avec tes mensonges,* l'un des plus célèbres romans de Philippe Besson, qui est à découvrir (presque) simultanément sur les planches et en salles. On pourra tout d'abord assister – jusqu'au 5 février au Théâtre de la Tempête – à la pièce mise en scène par Angélique Clairand et Éric Massé[1]. Un peu plus tard, c'est une (libre) version, signée Olivier Peyron, qui sortira au cinéma le 22 février. Invité par une enseigne de cognac, Stéphane Belcourt (formidable Guillaume de Tonquédec) revient dans sa région natale des Charentes. Lors d'une rencontre en librairies, son regard croise celui d'un jeune homme, Lucas (Victor Belmondo), qui le ramène des années en arrière. Et pour cause : le garçon en question n'est autre que le fils de Thomas, l'un des camarades de Stéphane, avec lequel le futur écrivain avait connu à l'adolescence une passion secrète, laquelle lui avait inspiré un roman. Au-delà de la chronique d'adolescence sentimentale, ce long-métrage, sensible et pudique, s'interroge sur les méandres de la fiction face à la réalité des souvenirs. Mais *Arrête avec tes mensonges* doit aussi beaucoup à ses interprètes, en premier lieu Guillaume de Tonquédec, parfait en alter ego de Philippe Besson. Une composition aux airs de mise en abyme avec cette question : où commence l'inspiration ? ■ **B.L.**

AUDREY SOVIGNET

1. Plus d'informations sur *latempete.fr*

MARQUE-PAGE
par Baptiste Liger

Entendre des voix

Au-delà de leur vie personnelle, certaines grands-mères officient comme de véritables passeuses de la parole d'autrui, du destin des autres. On y songera à la lecture de deux ouvrages remarqués de ce début d'année. Les fidèles de RTL connaissent forcément le nom de Menie Grégoire qui, de la fin des années 1960 au début des années 1980, laissa la parole aux auditrices. C'est à cette aïeule que la journaliste et romancière Adèle Bréau (connue entre autres pour *La Cour des grandes* et *Frangines*) rend un hommage romanesque, avec *L'Heure des femmes* (JC Lattès). Mais, grâce à divers personnages, elle montre ici plus largement l'évolution des mœurs et de la condition féminine dans cette période de bouleversements sociétaux.

Ce sont des ondes plus mystiques qu'explore Patrick Autréaux dans *La Sainte de la famille*. L'auteur se remémore la mort de sa mémé, alors qu'il n'était qu'un bambin. Ce décès amènera le futur médecin urgentiste et psychiatre, encore enfant, à connaître le destin d'une autre femme, Thérèse de Lisieux. Les écrits de celle-ci auront une influence directe sur le parcours spirituel de cet athée qui, en plus de soigner d'innombrables patients, fut très gravement malade. Porté par une écriture magnifique, ce *« constat »* (registre littéraire revendiqué par Autréaux) divague ainsi librement sur l'histoire de ses héroïnes, mais aussi sur la mort, les souvenirs, la foi, les images ou la création littéraire. *« En spiritualité et en écriture parfois, c'est le jeu du qui perd gagne »,* souligne ainsi le narrateur. *« Il n'y a rien à acquérir, ni mérite ni qualité particulière de l'esprit ou de la culture. Il faut juste s'égarer aux confins de soi. »* Les confins, encore et toujours…

★★★★★
LA SAINTE DE LA FAMILLE
PATRICK AUTRÉAUX
160 P., VERDIER, 18 €

ET AUSSI...

★★★☆☆
LES CLÉS DU COULOIR
FANNY SAINTENOY
200 P., ARLÉA, 19 €

Femme de lettres, Petra est incarcérée pour athéisme. Quand elle ne subit pas de rééducation ni ne se remémore le *« paradis imparfait de nos vies d'avant »*, elle écrit des lettres qu'elle fait passer à un détenu du quartier des hommes par le truchement de sœur Constance. La geôlière est fascinée par les chansons interdites que la recluse s'obstine à fredonner. L'esprit de Margaret Atwood plane sur ce récit dystopique mais optimiste quant au pouvoir de résilience que confère la culture. **Antoine Faure**

★★★☆☆
SOUS UN CIEL DE FAÏENCE
CÉLINE LAURENS
272 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

Jacques, conducteur du métro parisien, nous happe dès l'entame, pour une virée où défilent des personnages typiques : prédicateur dingo, clochards philosophes, punkette à chien, et autres. Mais son récit change bientôt de ton et de sujet. Car Jacques raconte son amour fou avec Madeleine, haute en couleur et en mystère. Dix-huit mois après un premier roman remarqué, *Là où la caravane passe*, Céline Laurens offre une tragicomédie savoureuse, à l'écriture truculente. **H.A.**

★★★☆☆
ON NE SE BAIGNE PAS DANS LA LOIRE
GUILLAUME NAIL
160 P., DENOËL, 16 €

***« On ne se baigne pas dans la Loire. Ni printemps, ni été, ni même un doigt de pied. Jamais. »* L'adage bien connu n'empêche pas jeunes et moniteurs d'une colonie de vacances de marcher sur les bancs de sable du fleuve. Une monitrice tente de les empêcher de patauger, mais la Loire, traître, les emporte. On connaît la fin dès le début de ce bref récit inspiré d'un fait divers. Subtilement lyrique, ce premier roman explore l'irrépressible envie de repousser les limites quand on est trop jeune pour comprendre que la vie est fragile.** **Gladys Marivat**

ISABELLE SORENTE • HÉLÈNE ZIMMER

Les voix de la nature

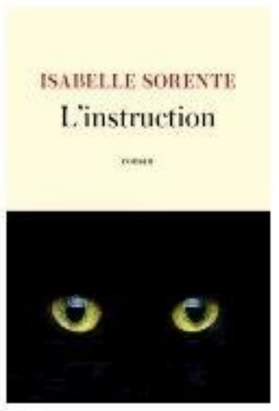
Deux autrices aux styles différents pour traiter d'un même sujet d'actualité : notre environnement et la manière dont nous choisissons de le préserver, ou non.

Isabelle Sorente.

Hélène Zimmer.

« *Écrire est fait pour ça. Pour dire les choses effroyables qui ne peuvent ni ne doivent être dites à haute voix* », lit-on dans *L'Instruction*. Racisme, addictions, dictature de la performance : Isabelle Sorente n'a jamais reculé devant l'effroyable. Ce dernier livre est né d'un burn-out en 2009, qui l'a amenée à suivre des séances de méditation, et à connaître cette « *ancienne tradition bouddhiste* » qui « *recommande* […] *de se mettre à la place d'un animal conduit à l'abattoir* ». Pour son « *instruction* », l'écrivaine se fit donc ouvrir les portes d'une structure de production porcine (30 000 porcs par an). Ici, même la mise au monde d'un animal est une horreur, et la suite mène vers sa fin en six mois : tri, post-sevrage, élevage, gavage, abattage, mise à mort. C'est cette « *destruction méthodique de tout instinct de vie* » que retrace Sorente. Intruse et écrivaine, elle raconte le système sans dénoncer ni juger les travailleurs. Cette immersion avait servi de base documentaire à son roman *180 jours* (2013). *L'Instruction* en est une version augmentée, qui vaut pour la force spirituelle avec laquelle l'autrice retrace la gestation littéraire de son sujet.

Chez Hélène Zimmer, le théâtre des opérations est à ciel ouvert. C'est la « *Wild French Réserve* », un lieu fictif, « *une promesse de gestion efficace et résiliente de la nature* » où des « *experts du monde sauvage* » exploitent légalement le cœur d'un parc naturel. Mais le projet de la construction d'un mur, voulu par l'État, va transformer les lieux en ZAD. *Dans la réserve* met en scène Arnaud, un marginal qui a acquis un bout de terrain mitoyen, frappé par un avis d'expulsion à cause du mur. Il décide alors de se cacher dans « son » territoire, et de revenir à l'état sauvage. Il est pourchassé par des habitants. Deux autres personnages interviennent : Nassim, un journaliste Web acquis à la cause, et Éva-Lou, recrutée comme « *éco-sentinelle* » par la WFR, dont la sécurité est gérée par une société privée. Après avoir lancé ces trois personnages sur zone, Hélène Zimmer fait feu. Un coup de fusil a en effet été tiré. Qui est la cible : un animal, un homme ? Employant une langue tendrement radicale, ce troisième roman de la réalisatrice et écrivaine est une battue littéraire. ■ **Hubert Artus**



★★★☆☆
L'INSTRUCTION
ISABELLE SORENTE
250 P., JC LATTÈS, 20,90 €

★★★★☆
DANS LA RÉSERVE
HÉLÈNE ZIMMER
320 P., P.O.L, 20 €

PATRICE NORMAND/JC LATTÈS- HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

CAMILLE DE TOLEDO

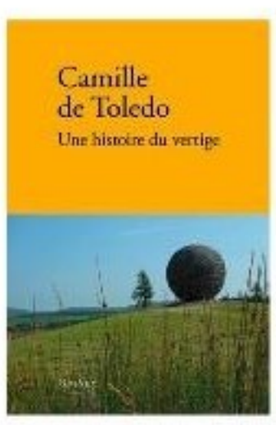
Récits à l'œuvre

Grâce à l'exploration de textes littéraires, l'auteur tente de redéfinir notre manière d'habiter la vie.

Dans une langue épurée contenant tout un écosystème, Camille de Toledo écrit comme il parle et parle un peu comme dans ses livres. D'ailleurs, cette lucide *Histoire du vertige* est la déclinaison d'une série de conférences que l'auteur de *Thésée, sa vie nouvelle* a tenues il y a quelques années. C'est une exploration d'œuvres qui nous enseignent comment notre façon d'habiter et d'encoder la vie a conditionné nos vertiges, de la Renaissance de Cervantès, à l'époque contemporaine de l'écrivain allemand mort en 2001, W.G. Sebald

Tombant et se relevant sans cesse, Don Quichotte *« est l'image même de Sapiens narrans: un être qui croit plus aux récits qu'il tisse qu'aux épreuves de son corps et du monde »*. Ses fictions lui servent de *« principes de relèvements »*, il tient à la vie par sa *« croyance narrative »* et révèle ainsi notre condition. De ces narrations, nous nous réveillons lorsque survient une catastrophe pour tout de suite après nous rendormir. Ainsi cet exemple éloquent nous propulse dans l'expérience tolédienne qui ne manque pas d'ouvrir de nouvelles portes de l'esprit, comme lorsqu'il proposait dans son ouvrage collectif *Le fleuve qui voulait écrire* de traduire et de donner une personnalité juridique à tous les éléments terrestres afin d'organiser leur défense. Camille de Toledo trace des chemins, et voilà une définition de l'écrivain. ■

Simon Bentolila



★★★★☆
UNE HISTOIRE DU VERTIGE
CAMILLE DE TOLEDO
228 P., VERDIER, 19,50 €

Au tableau !

Cela fait un moment que les profs n'ont pas le beau rôle dans les romans français – on se souvient du sinistre Bruno dans *Les Particules élémentaires* de Houellebecq. Plus récemment, avec *Rééducation nationale*, Patrice Jean a donné une satire à la Swift des querelles idéologiques qui ont cours de nos jours dans le monde de l'enseignement. Si son ton est moins corrosif, Clément Bénech a lui aussi choisi le genre comique pour décrire cet écosystème si particulier.

Le héros d'*Un vrai dépaysement*, Romain d'Astéries, fils de la meilleure société bordelaise, rêve d'aller révolutionner la pédagogie en Guyane. Mais à la suite d'un bug informatique, il se retrouve affecté en Auvergne. La novlangue professorale donne lieu à de nombreux dialogues cocasses. Et Romain d'Astéries doit faire face à des collègues pas piqués des hannetons – notamment le prof de sport. Mais peu à peu, l'idéaliste prend goût à ce nouveau monde qui le conduira jusqu'à un voyage de classe plus qu'inattendu… Dans une veine proche de Philibert Humm (récent prix Interallié pour le charmant *Roman fleuve*), Clément Bénech prouve qu'on peut conjuguer désuétude et modernité. Et s'il fallait relire Alexandre Vialatte pour inventer l'avenir de la littérature ? ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★★☆
UN VRAI DÉPAYSEMENT
CLÉMENT BÉNECH
288 P., FLAMMARION, 19,50 €

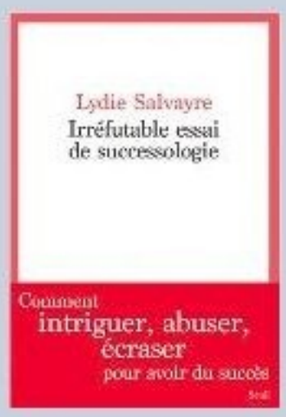
TONATIUH AMBROSETTI/VERDIER

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU
LYDIE SALVAYRE

À toi l'impétrant, que travaille la folle ambition d'écrire et d'être lu, nous prescrivons une cure dans les pages du très réjouissant *Irréfutable essai de successologie* de Lydie Salvayre. Il t'apprendra que succès et talent sont choses distinctes, qu'il est des amitiés utiles et d'autres bonnes à jeter, que les gros médias aiment les gros mots… Grâce à elle, tu livreras au feu les conseils de Rilke, tu apprendras à servir de paillasson dans les cocktails mondains en attendant ton heure de t'essuyer les pieds, et tu vénéreras les fessiers des « bookstagrammeuses » dont les oscillations sont, comme chacun sait, directement corrélées aux mouvements des palmarès. Bref, tu seras prêt à réussir dans le milieu littéraire en écrivant des livres qui flatteront l'élite (qui a le budget et le vocabulaire pour te lire) sans trop secouer la classe moyenne (qui te verra à la télé et t'achètera pour Noël) tout en ravissant les critiques !
Précisons que cet essai parodique, avec ses rubriques, ses citations, ses conseils, son style, serait à mourir de rire s'il n'était pas si vrai ! Certes, les travers qu'il pointe sont ceux de toute société humaine atteinte par les réseaux sociaux et toquée de célébrité. Mais ils produisent un bel effet de contraste avec l'idée même de littérature, censément détachée de toute basse préoccupation. Bien sûr, à travers le milieu du livre, c'est l'époque qui se retrouve attaquée : Lydie Salvayre, comme le savent ses lecteurs, est une émule de Quichotte. Son idéalisme de bon aloi donne envie de la rejoindre dans son maquis.

Alexis Brocas



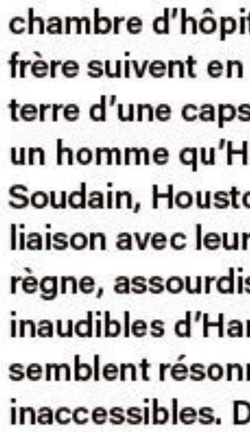
★★★★☆
IRRRÉFUTABLE ESSAI DE SUCCESSOLOGIE
LYDIE SALVAYRE
176 P., SEUIL, 17,50 €

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine littéraire

Cécile Ladjali

Des mots dans la nuit

Psychiatre près de Tel-Aviv, Tom s'occupe d'une vingtaine de patients israéliens et palestiniens. Parmi eux, Hephraïm Steiner, un harpiste octogénaire, et la jeune Roshan, victime d'un déni de grossesse. Parallèlement aux soins qu'il dispense, Tom s'intéresse aux formes de communication intra-utérine entre une mère et son enfant. *« Qu'est-ce que le fœtus perçoit du monde extérieur ? Que ressent-il quand, dès 6 mois, il entend toutes les voix du dehors ? »* Des recherches qui semblent inspirées de sa propre expérience du *« monde d'avant »*. Vingt-cinq ans plus tôt, sa mère, Meredith, alors enceinte, veille sa sœur, Hannah, apnéiste dans le coma à la suite d'un accident lors d'une plongée. Dans la chambre d'hôpital, Meredith et son beau-frère suivent en direct le retour vers la terre d'une capsule Soyouz. À son bord, un homme qu'Hannah a follement aimé. Soudain, Houston et Moscou perdent la liaison avec leurs astronautes. Le silence règne, assourdissant. Seules les voix inaudibles d'Hannah et du fœtus semblent résonner depuis leurs limbes inaccessibles. De sa plume arachnéenne et poétique, Cécile Ladjali tisse des correspondances entre ses personnages, interroge leur façon d'être au monde et d'interagir avec leur prochain. Entre un octogénaire marqué par la Shoah et une Palestinienne en guerre contre les hommes, une rencontre est-elle possible ? Au-delà des apparences et de ce que nos identités disent de nous, *La Nuit est mon jour préféré* nous offre de contempler des possibles comme seule la littérature le permet. **Laëtitia Favro**



LA NUIT EST MON JOUR PRÉFÉRÉ
CÉCILE LADJALI
288 P., ACTES SUD, 21,50 €

GAËLLE NOHANT

Déni d'initiés

À partir d'objets ayant appartenu à d'anciens déportés, l'autrice met en lumière l'une des périodes les plus sombres de l'histoire européenne.

Construits autour d'objets sauvés des cendres de l'Holocauste, certains romans mémoriels contemporains invitent à de grands voyages sur les traces de fantômes. Il ne s'agit pas là d'une « carte postale », mais de milliers d'objets entreposés à l'International Tracing Services, à Bad Arolsen en Allemagne, où ils attendent d'être restitués à leurs propriétaires et leurs descendants. Ainsi, l'enquêtrice Irène a le sentiment d'être appelée par ces objets, comme par ce *« pierrot, énigme de tissu »* ayant appartenu à un garçon juif déporté, protégé par une mystérieuse prisonnière de type aryen. Pendant ce temps, sa future fiancée est cachée en Grèce par une Juste.

Le Bureau d'éclaircissement des destins rend lumière à ces héroïnes de l'ombre, notamment à travers des chapitres épistolaires, et le biais privilégié par Gaëlle Nohant de la photographie, qui, dans *La Femme révélée*, ne faisait qu'une avec l'écriture. S'émancipant d'un mariage avec un Allemand rétrograde, Irène n'a pas manqué de mettre les pieds dans le plat quant aux secrets de sa belle-famille. Mais le déni est de mise et va bien au-delà : dans l'Allemagne d'après-guerre, d'anciens SS s'emploient à détruire les preuves de leurs crimes, se souvient celle qui fut le mentor d'Irène, rescapée des camps. De l'insurrection du ghetto de Varsovie à celle du camp de Treblinka, ces récits de survie sont une ode à la révolte. Cependant, la forte concentration des thématiques abordées sature parfois le lecteur ; davantage de respiration aurait été bienvenu. ■ **Simon Bentolila**

★★☆☆☆
LE BUREAU D'ÉCLAIRCISSEMENT DES DESTINS
GAËLLE NOHANT
416 P., GRASSET, 23 €

Beauté surnaturelle

Du Japon traditionnel aux récits autochtones, MARIE CHARREL parcourt la Colombie-Britannique d'avant et d'après-guerre poussée, comme le reste du Canada, par de grandes vagues migratoires.

« *Au fond de la forêt, rien n'est jamais silence.* » À tel point que des êtres humains y vivent. Hannah est fille d'immigrés japonais ; les *« mangeurs de nuit »* – d'étranges créatures qui donnent leur nom au titre du livre – ont accompagné son enfance en pleine nature à travers les contes de son père. Jack, issu d'un métissage, a quant à lui été élevé au sein d'une communauté Gitga'at. Tandis qu'il sauve un ours de braconniers, la bête prend la fuite. Parti à sa recherche, ce *creekwalker* tombe sur Hannah, blessée par l'animal. Après l'incident, la jeune femme développe de surprenants pouvoirs. Alors que le pays porte les stigmates raciaux de l'après-guerre, Marie Charrel fait fi des limites du réel dans un récit percutant de beauté. ■ **Marie Jouvin**

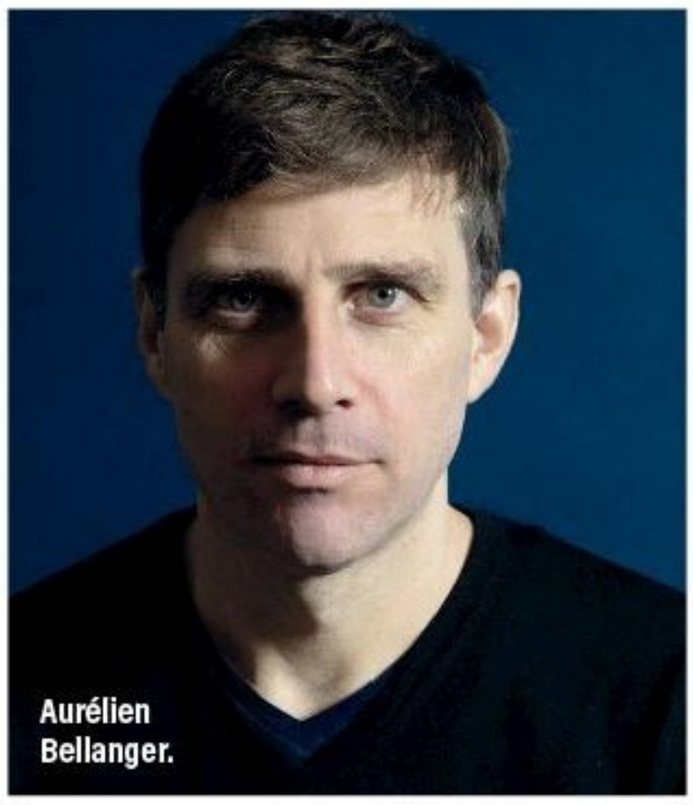
★★★☆☆
LES MANGEURS DE NUIT
MARIE CHARREL
340 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €

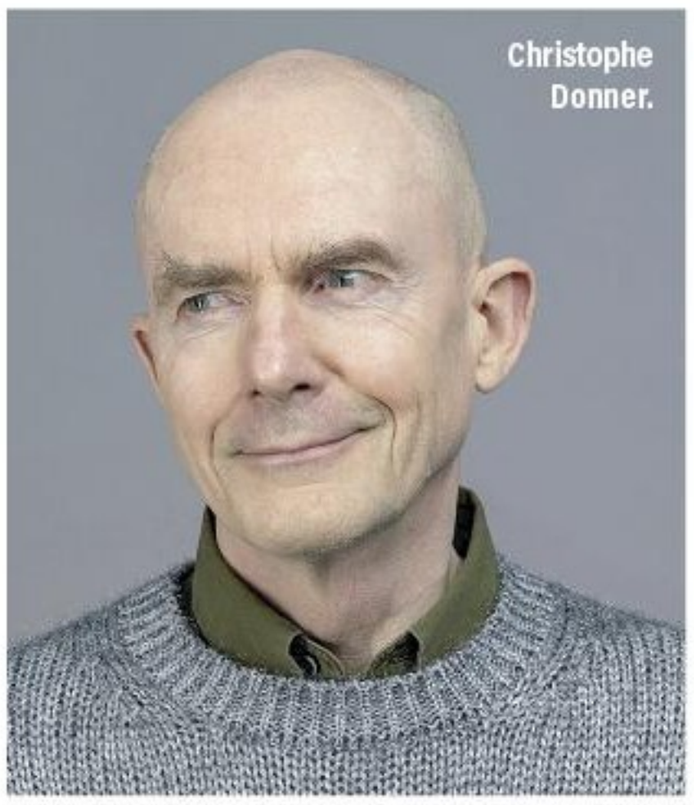
JF PAGA/GRASSET

AURÉLIEN BELLANGER ▪ CHRISTOPHE DONNER

D'un auteur l'autre

Les vies du philosophe Walter Benjamin et du controversé Léon Daudet ont inspiré à chacun des deux écrivains des récits singuliers où l'originalité de la forme le dispute à l'éclectisme des thèmes abordés.


Aurélien Bellanger.


Christophe Donner.

Les romans qui prennent pour personnage un écrivain sont encore nombreux cet hiver, comme le montrent notamment Aurélien Bellanger, qui se penche sur Walter Benjamin, et Christophe Donner, qui évoque Léon Daudet – sans parler de Laurent Seksik qui s'empare de l'auteur du *Château* dans *Franz Kafka ne veut pas mourir*. Au-delà de ce recours à un personnage d'écrivain, les romans de Bellanger et de Donner ont pour point commun d'être des objets littéraires à l'architecture étonnante, presque aussi intéressants pour la façon dont ils sont construits que pour ce qu'ils racontent.

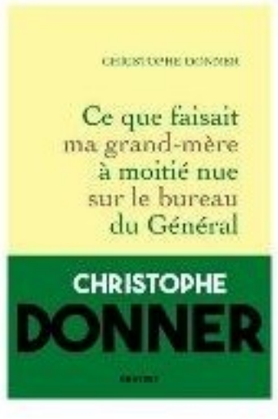
Bellanger, dans *Le Vingtième Siècle*, poursuit ses tentatives antérieures d'écrire une sorte de roman « non romanesque », d'antiroman si l'on veut, ou de roman abstrait, d'où sont pour ainsi dire évacués l'intrigue, l'action, et presque les personnages, en vue de laisser la place à des documents, des digressions, des idées. Le volume prend la forme d'une accumulation de textes brefs qui évoquent tantôt Walter Benjamin directement (lettres, textes de contemporains, extraits), tantôt une énigmatique organisation secrète d'ultra-gauche surveillée par la DGSI, influencée par le philosophe (e-mails de ses membres entre eux, témoignages, etc.). Les deux lignes du récit, séparées par un siècle, progressent en parallèle, chaque document ajoutant une pièce à l'édifice. Dense jusqu'à l'opacité, ce roman est, si l'on ose dire, du Bellanger pur sucre : on y retrouve, poussée à un point inédit, sa tendance à hybrider le roman et l'essai, sa recherche ancienne d'une forme neuve, accueillante à la philosophie, à l'histoire, à la sociologie. Et on y relève aussi son don inaltéré pour la formule qui frappe, le raccourci ultime. Quel publicitaire ne se damnerait pas pour inventer une phrase comme celle-ci : « *C'est grâce à Benjamin que j'ai compris, pour le dire un peu brutalement, qu'il y avait plus d'espoir dans la moindre collection de jouets Happy Meal que dans toutes les œuvres de Marx* » ?

DES RAPPORTS PÈRE/FILS QUI DÉRAILLENT

Le même souci de la forme habite le roman de Christophe Donner, qui se propose à nouveau – chacun de ses romans continuant le précédent, en particulier celui-ci qui prolonge précisément *La France goy* – de tisser plusieurs fils : en l'espèce, l'histoire de Léon Daudet et du suicide de son enfant Philippe, en 1923 ; l'histoire des aïeux de Donner, Henri Gosset et Jean Gosset ; l'histoire des rapports de Charles de Gaulle avec Philippe Pétain, entre les deux guerres ; enfin l'histoire de l'écriture du roman lui-même, avec l'intervention d'un improbable spéculateur versé dans le bitcoin et les nouvelles technologies, qui se propose d'acheter le texte au fur et à mesure qu'il est rédigé, sous forme de NFT (*non fongible token* – ne m'en demandez pas plus). Ce tressage d'éléments disparates – deux récits biographiques, un récit familial, une autofiction – peut sembler artificiel et forcé, mais il prend vite une allure d'évidence, grâce au style fluide et naturel de Donner, gâce à son art de composer, aux échos des histoires entre elles – toutes parlent de rapports père/fils qui déraillent – et à la puissance du personnage de Daudet. Le lecteur, à ce stade, se demande évidemment si les quatre fils se rejoignent à la fin. On peut, sans rien « divulgâcher », le rassurer sur ce point, avec d'autant plus de tranquillité que ce nouage final est annoncé par l'auteur dès la couverture, avec ce titre à rallonge, *Ce que faisait ma grand-mère à moitié nue sur le bureau du Général*, dont le sens se révèle avec malice dans les dernières pages, comme un diable qui sort d'une boîte. ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆
LE VINGTIÈME SIÈCLE
AURÉLIEN BELLANGER
430 P., GALLIMARD, 23 €



★★★★☆
CE QUE FAISAIT MA GRAND-MÈRE À MOITIÉ NUE SUR LE BUREAU DU GÉNÉRAL
CHRISTOPHE DONNER
316 P., GRASSET, 22 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - JF PAGA/GRASSET

LAUREN GROFF

Sœurs d'armes

Après avoir disséqué dans *Les Furies* un couple contemporain, l'écrivaine américaine plonge son lecteur dans un Moyen Âge digne de la légende arthurienne, mais en version féministe et chevaleresque.

De Marie de France, on ne connaît que le prénom et les écrits. Poétesse du XIIe siècle, première femme de lettres en Occident à chanter l'amour courtois en langue vulgaire, Marie se dit elle-même *« de France »* dans l'épilogue de ses *Fables*, à une époque où les noms de famille n'existent pas. Sa biographie pourrait s'en tenir à ces quelques lignes, et le reste se perdre dans les limbes de l'Histoire. Si, près d'un millénaire plus tard, Lauren Groff donne son nom à l'héroïne de *Matrix*, ce n'est pas pour faire œuvre d'historienne, mais bien d'écrivaine. Car le vide biographique s'avère un formidable réceptacle pour l'imaginaire. Et l'aura de Marie de France, une source dans laquelle puiser la matière de cette *« utopie séparatiste féminine quasi mystique »*, telle que la définit son autrice.

Angleterre, an de grâce 1158. Une silhouette à cheval s'approche seule d'une abbaye royale où l'accueillent quatorze tombes récentes. *« Douze moniales et deux oblates »*, lui apprend-on, *« ravies par une étrange affection qui donne une teinte bleue aux chairs des malades »*. À l'instant où les lourdes portes du couvent se referment sur elle, Marie se pense elle-même *« enterrée vivante »*. Demi-sœur bâtarde du roi, née d'un viol commis par un Plantagenêt, elle a été faite prieure par Aliénor d'Aquitaine, régente de France et bientôt d'Angleterre, qui ne savait que faire de cette *« enfant illégitime »* trop grande, trop laide et trop gauche pour être un jour mariée. *« Au moins, à présent, avait-elle une utilité. »*

Au rythme des matines, laudes, vêpres et complies, Marie s'acquitte de ses tâches en songeant à Cécile, son ancienne servante et amante, à ses tantes *« amazones »* parties en croisades avec l'armée des dames de la reine, à cette reine qu'elle se languit de revoir un jour. Mais jamais Aliénor ne mettrait les pieds dans ce *« misérable trou boueux »* que toutes les prières du monde ne suffiraient à sauver. Marie de France allait devoir ruser. D'abord, créer un atelier de copistes en faisant savoir que les services des moniales coûtent *« un quart du prix de ceux des monastères d'hommes »*. Ensuite, convaincre les nobles des environs de lui donner les terres entourant l'abbaye. Enfin, apprivoiser ses supérieurs pour qu'ils lui laissent les coudées franches.

UNE HÉROÏNE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Les saisons passent, l'abbaye s'enrichit. De *« vingt nonnes en malefaim »*, Marie peut désormais compter sur une armée de près de cent religieuses en vigoureuse santé, inquiètes néanmoins des ambitions de leur nouvelle abbesse. Car, galvanisée par *« l'exaltation de la création »*, Marie comprend *« qu'elle en veut plus encore »*. Bientôt, ses visions de la Vierge lui enjoignent de construire un labyrinthe dans les bois entourant l'abbaye, pour décourager

ELI SINKUS/L'OLIVIER

« *les intrus les plus déterminés* » et « *tenir ses filles à l'écart de ce monde corrompu* ». Un îlot de femmes, « *autosuffisantes* » et « *entièrement vouées à elles-mêmes* ». Mais certains ne l'entendent pas de cette oreille. « *De folles rumeurs de magie se propagent.* » On évoque des « *richesses inimaginables cachées là* ». « *Il est des nobles qui voudraient mener leurs armées pour arracher les nonnes à ces lieux.* » Bientôt, Aliénor d'Aquitaine elle-même ne parvient à calmer les plus belliqueux…

Si son titre fait immanquablement penser aux films des sœurs Wachowski, *Matrix* puise son inspiration dans un Moyen Âge de légende plutôt que dans un futur dystopique – bien que ses thèmes principaux brûlent son lecteur de leur actualité. Sororité combative, ambition et émancipation féminines sont en effet au cœur d'un récit certes implanté dans le XIIe siècle européen, dont la modernité saisit néanmoins. Imparfaite et frondeuse, son héroïne tant d'hier que d'aujourd'hui apprend la solidarité au contact de ses paires, témoigne d'un talent littéraire dont elle use pour elle-même et pour les autres, au sein d'un monde perclus de violences, qui n'est pas sans faire écho aux maux de notre siècle – la guerre, éternel divertissement des hommes. Suivant le chemin de croix d'une Marie de France réinventée, Lauren Groff nous captive avec cette chanson de geste contemporaine et féministe. ■ **Laëtitia Favro**

À noter aussi la réédition en poche d'*Arcadia* de Lauren Groff (Bibliothèque de L'Olivier).

★★★★☆
MATRIX (ID.)
LAUREN GROFF
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CARINE CHICHEREAU, 304 P., L'OLIVIER, 23,50 €

Mourir (ne) peut attendre

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/BELFOND

Échaudés par la décrépitude de leurs vieux parents malades dont ils ont dû prendre soin, désireux de ne pas infliger le même calvaire à leurs enfants et refusant de faire peser le coût de leur vieillesse sur la collectivité, un médecin et sa femme infirmière, tous deux retraités du NHS, le système de santé public britannique, se sont promis de se suicider quand ils auront fêté tous les deux leur 80e anniversaire. Les années ont passé, les dispositions ont été prises, le jour fatidique approche. Bientôt commence leur dernière journée sur Terre…

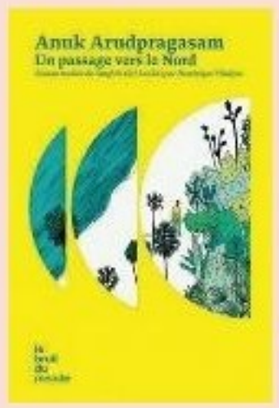
À l'heure où la France s'apprête à débattre du suicide assisté, on peut dire que Lionel Shriver a le chic pour détecter les sujets de société les plus prégnants du moment. Le lecteur s'étonne au début qu'elle arrive si vite à la scène fatidique du suicide, avant de comprendre l'architecture ludique du roman : au lieu d'imaginer une fin, elle en a inventé treize, tels des univers parallèles – le héros se tue et sa femme non, elle se tue et lui survit, les deux renoncent, etc. Une manière inventive d'attaquer le sujet par tous les côtés et de multiplier les décors et personnages secondaires pour prendre le pouls de l'Angleterre. Le titre français *À prendre ou à laisser* est bien trouvé, mais les amateurs de rock préféreront l'original, *Should we stay or should we go*, qui résume astucieusement les sujets du livre, des plus politiques – le Brexit – aux plus personnels – le départ volontaire. ■ **Bernard Quiriny**

★★★☆☆
À PRENDRE OU À LAISSER (SHOULD WE STAY OR SHOULD WE GO)
LIONEL SHRIVER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CATHERINE GIBERT, 288 P., BELFOND, 22 €

MARQUE-PAGE
par Alexis Brocas

Introspection sri lankaise

Après la mort de Rani, qui s'occupait de sa grand-mère quasi centenaire, le jeune et flottant Krishan embarque pour un périple en train jusqu'au lieu des funérailles – et nous embarque pour un voyage à la fois historique et introspectif : à travers un Sri Lanka où toutes les traces de la guerre civile qui opposa le gouvernement aux indépendantistes tamouls ont été effacées, et à travers les psychés de ses habitants, qui en gardent les cicatrices. On y apprend que si le présent, en période de paix, est un rêve que nous traversons en somnambules, les tragédies ont le pouvoir de nous réveiller. Qu'être amoureux rend « unique » le temps passé avec l'aimé. Et que Kuttimani, le père de l'indépendance tamoule, est mort énucléé dans une prison…
Les amateurs d'exotisme passeront leur chemin, les autres poursuivront *Un passage vers le Nord,* hypnotisés par la beauté mélancolique de l'écriture. Ils seront récompensés par de superbes narrations : l'histoire d'amour bien réelle entre Krishan et la belle et bisexuelle Anjum, histoire qui trouve son reflet dans un poème traditionnel parlant d'un Yashka, un être semi-divin exilé loin d'une cité des plaisirs, tentant en vain de circonvenir un nuage pour qu'il transmette un message à sa bien-aimée… Comme le montre la crémation finale, nous aussi, sommes des nuages de mots, des « *messages de ce monde à un autre qui ne seront jamais reçus* » mais qui valaient la peine d'être formulés : au cœur de ces messages vit parfois la beauté.



★★★★☆
UN PASSAGE VERS LE NORD (A PASSAGE NORTH)
ANUK ARUDPRAGASAM
TRADUIT DE L'ANGLAIS (SRI LANKA) PAR DOMINIQUE VITALYOS, 292 P., LE BRUIT DU MONDE, 22 €

ET AUSSI...

★★★★☆
LES RAVISSEMENTS
JAN CARSON
440 P., SABINE WESPIESER, 24 €

À l'été 1993, Hannah se trouve confrontée à une curieuse maladie qui décime un à un ses camarades de classe. Issue d'une famille de fondamentalistes protestants, l'enfant s'en remet à Dieu pour panser ses angoisses tandis que les fantômes de ses amis viennentlui rendre visite. Avec cette enquête captivante en pleine période du conflit nord-irlandais, l'autrice Jan Carson porte la voix de son héroïne au premier plan des déflagrations émotionnelles. Elle fait alors des *Ravissements* cette porte entrouverte vers l'âge de raison et l'inexplicable qui glace le sang tout en attisant une extrême curiosité. M.J.

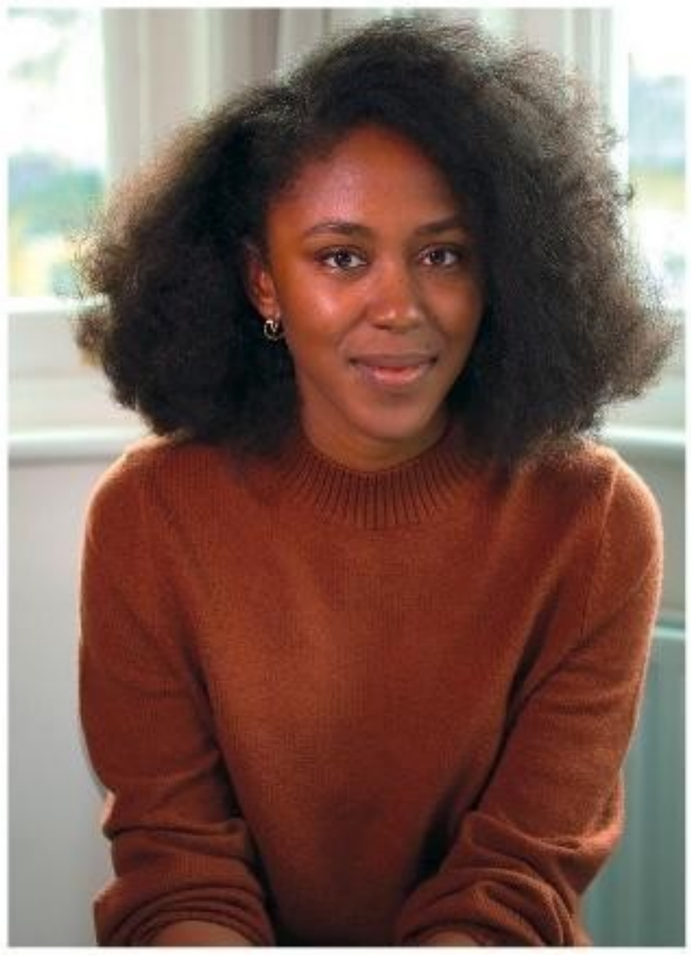
★★★☆☆
NOTRE PART D'OMBRE
HANNA HALPERIN
512 P., BUCHET-CHASTEL, 24,50 €

Ce week-end, Lorraine accueille ses deux grandes filles, venues l'aider à déménager avant qu'elle ne s'installe avec Jesse, rencontré après le divorce d'avec leur père. Mais très vite, devant elles et devant nous, s'ouvre un abîme. Dans la cuisine, en pleine nuit, elles trouvent Lorraine meurtrie, que Jesse vient d'étrangler, et comprennent que ce n'est pas la première fois. Ce premier roman saisissant nous livre l'intimité et les sentiments sans détour des trois femmes, les fêlures héritées, les rôles dans lesquels on s'enferme, et l'impuissance, la colère. La violence, surtout, glaçante, qui s'exerce dans *Notre part d'ombre* à l'encontre des femmes. Qu'on ne peut plus ignorer. J.S.

NATASHA BROWN

L'assimilation artificielle

Invitée dans la demeure familiale de son petit ami, une femme noire vacille. Un premier roman vif, poétique et absolument admirable sur le racisme outre-Manche.

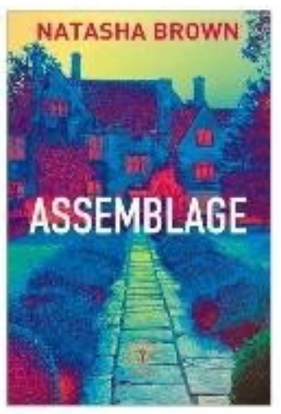


Ne vous fiez pas aux apparences. Dès le premier chapitre d'*Assemblée* intitulé « Tout va bien », la narratrice est roulée en boule dans les toilettes, abattue par les commentaires venimeux de ses collègues dans la finance. Si elle a eu une promotion, elle ne le doit qu'à sa couleur de peau, affirme l'un d'eux. Regardez plutôt les gestes, les attitudes, les regards. Cet homme qui engouffre un morceau de viande pour ponctuer son accusation. L'héroïne est en train de se faire manger toute crue.

Natasha Brown nous plonge par fragments dans le courant de pensées de son personnage. Son texte se déploie par flashs: scènes de bureau, de racisme ordinaire (*« Non, mais à la base. Tes parents, ils viennent d'où. D'Afrique, non? »*), souvenirs d'enfance, le jour où elle s'est acheté un grand appartement à Londres, la visite médicale où une doctoresse lui annonce qu'elle est atteinte d'une tumeur. Ces flashs sont comme autant de syncopes qui viennent perturber le quotidien de cette femme noire et britannique qui a tout réussi. Elle sait même oublier qu'elle a un cancer pour se focaliser sur son salaire, sa chaise de bureau à 2 000 dollars, ses cartes de visite.

« C'est une histoire. Avec des défis. Avec du labeur, de l'huile de coude, des manches retroussées […]. *On se hisse. On surmonte, on transcende, et cetera. Vous connaissez la chanson »*, explique-t-elle. Cette litanie de l'ascenseur social que le court roman va faire voler en éclats, avec une prose poétique d'une précision de scalpel. Que voit-on quand on fait une incise dans ce beau tableau? Des Britanniques qui ont enfoui, si ce n'est détruit avec l'« Operation Legacy », leur passé colonial tout en continuant de jouir des richesses mal acquises. Et les privilèges des grandes familles comme celle de son petit ami qui l'invite pour le week-end.

Le huis clos anxiogène fait penser au film *Get Out*. Mais aucun sang ne sera versé. Il n'y a que la blessure profonde d'une femme désabusée parce qu'elle sera toujours l'autre, l'invitée. *« Née ici, de parents nés ici, jamais vécu ailleurs – pourtant jamais d'ici. Leur culture devient une parodie sur mon corps à moi. »* ■ **Gladys Marivat**



★★★★★
ASSEMBLAGE (ASSEMBLY)
NATASHA BROWN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JAKUTA ALIKAVAZOVIC, 160 P., GRASSET, 17 €

DR/GRASSET

Riche de rien

Sa vie a tout d'*« un perpétuel tourbillon de fond de chiotte »*, mais Henry le sait, *« à partir de demain, les choses vont changer, et cette fois en bien »*. Aujourd'hui, Junior a 8 ans, ils ont 89,34 dollars dans le portefeuille, Henry peut l'emmener au McDo, puis dans un motel, pour une fois depuis six mois qu'ils dorment dans le pick-up, se lavent au gant, se nourrissent aléatoirement. Aujourd'hui, l'anniversaire de son fils, et demain, l'entretien d'embauche. Tout ce qu'il faut, c'est regarder devant. *« Être comme n'importe lequel de ces gens* […] *qui font de leur mieux avec le rien du tout qu'ils ont. »* Voici une histoire qui compte. Elle compte ce qu'il reste au fond des poches, chapitre après chapitre. Et elle compte parce qu'elle est celle d'un premier roman sidérant. Deux jours aux côtés d'Henry, dont Jakob Guanzon retrace la trajectoire de vie depuis ses 16 ans, *« tous les vents contraires et toutes ses failles »*, qui ressemble à un apprentissage complet du manque, du chagrin, d'une terreur *made in America*. Porté par un style admirable qui fait corps avec le récit (bravo au traducteur !), *Abondance* fend le cœur sans permettre aucune larme. C'est une enclume ; on y forge les mots « compassion » et « dignité ». ■

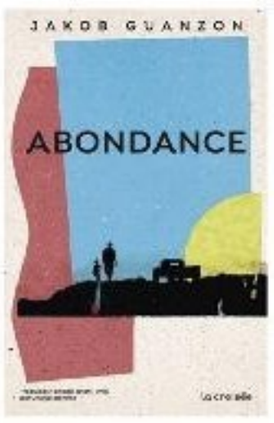
Juliette Savard

Pour quelques roupies

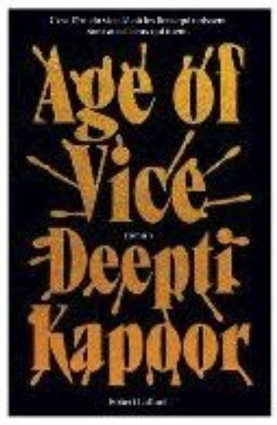
Déjà remarquée avec son premier roman *Un mauvais garçon*, Deepti Kapoor se lance désormais dans une trilogie. Reprenant New Delhi comme cadre de l'intrigue, l'écrivaine originaire de l'Uttar Pradesh dresse ainsi dans *Age of Vice* l'histoire de trois destins : celui d'Ajay, arraché à sa mère et sa sœur pour du travail forcé dès son plus jeune âge, de Sunny Wadia, dont les rêves de grandeur se perdent dans l'ivresse de la jeunesse dorée indienne, et de Neda, journaliste et penseuse des temps modernes au cœur d'un pays brisé. Tous grandissent dans l'*« Age of Vice »*, l'Inde des castes où le patronyme hiérarchise ce qu'il reste d'humanité. Dans une atmosphère entre sexe et drogues sans rock'n'roll, les personnages tentent de gravir les échelons de trois mondes différents à la recherche d'un idéal. Au gré d'une culture plurielle faite de mantras au petit matin, d'effluves divins de *« mutton biryani »* ou de *« chicken chengazi »*, et de voyages nocturnes en rickshaw, on se surprend tout de même à rêvasser jusqu'à ce que la réalité cinglante nous rattrape. ■

Marie Jouvin

LORA SHABBAZ/LA CROISÉE – MATTHEW PARKER/ROBERT LAFFONT



★★★★★
ABONDANCE (ABUNDANCE)
JAKOB GUANZON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHARLES BONNOT, 224 P., LA CROISÉE, 22 €

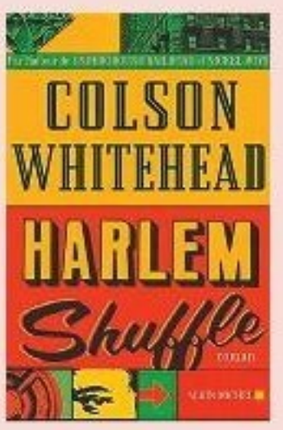


★★★☆☆
AGE OF VICE (ID.)
DEEPTI KAPOOR
TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE) PAR MICHÈLE ALBARET-MAATSCH, 592 P., ROBERT LAFFONT, 24 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU COLSON WHITEHEAD

En 2020, Colson Whitehead rejoignait William Faulkner et John Updike dans le club très fermé des auteurs ayant reçu deux fois le prix Pulitzer de la fiction – pour *Nickel Boys* (2020) et *Underground Railroad* (2017). Un tel palmarès suscite forcément des attentes, renforcées par l'intrigue prometteuse de ce huitième opus. Harlem, 1959. Ray Carney et son épouse Elizabeth attendent leur second enfant. Pour ses clients de la 125e rue, Carney est un honnête vendeur de meubles et un bon père de famille, quoi qu'en pensent les parents d'Elizabeth. L'argent venant à manquer, il accepte d'écouler les marchandises volées que lui propose son cousin Freddie. Quand Freddie projette de cambrioler un hôtel et demande à Carney de jouer les receleurs, celui-ci accepte malgré lui. Descendant d'une lignée d'escrocs, il mesure tout ce qu'il a à perdre. Le cambriolage ne se déroule pas comme prévu, et Carney doit composer avec une nouvelle clientèle de gangsters, petites frappes et autres flics véreux. Bientôt, les émeutes de 1964 enflamment Harlem… Déclaration d'amour à l'emblématique quartier de New York, *Harlem Shuffle* en restitue l'ambiance et en saisit la complexité à travers une galerie de personnages pas toujours faciles à suivre, Whitehead naviguant de l'un à l'autre en livrant a posteriori les nécessaires éléments de contexte. Au lecteur de choisir s'il souhaite reprendre les pages qui lui auront semblé sibyllines, ou s'abandonner à la prose envoûtante de l'écrivain… Nous, nous avons fait notre choix ! Laëtitia Favro

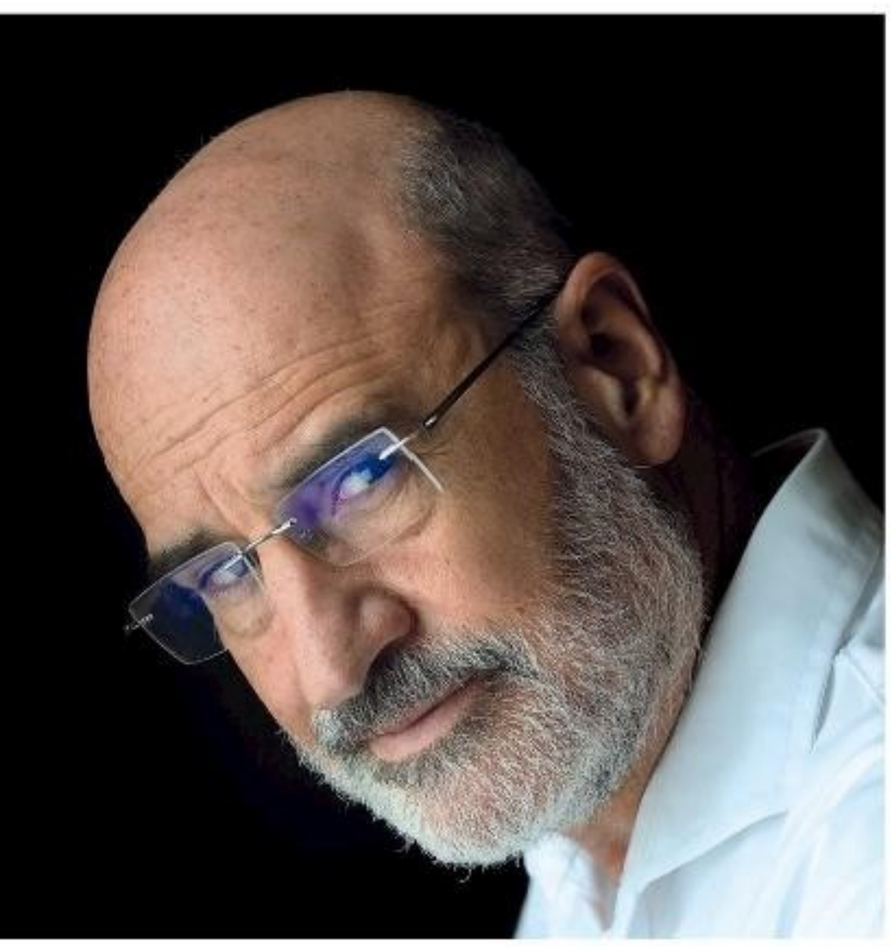


★★★★☆
HARLEM SHUFFLE (ID.)
COLSON WHITEHEAD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHARLES RECOURSÉ, 432 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

FERNANDO ARAMBURU

Chroniques d'une fin

Décidé à en finir avec la vie, un professeur de philosophie à Madrid tient le journal de ses derniers jours. Mordant et stoïque *Oiseaux de passage*.



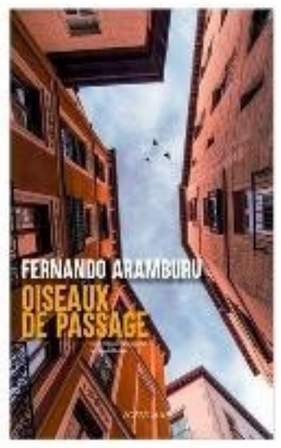
L'ambiance de Noël et les bonnes résolutions de l'année 2023 oubliées, qu'il est bon de déprimer avec Fernando Aramburu. L'auteur, né à Saint-Sébastien en 1959, signe en cette rentrée un roman-fleuve cynique et drolatique, *Oiseaux de passage*. Son narrateur, Toni, est un professeur de philosophie madrilène. Divorcé, père d'un jeune homme, Nikita, qui vit dans un squat et ne cherche pas à travailler, il occupe ses journées à promener son chien, Pepa. Au cœur de l'été, il prend la décision de se suicider dans un an. « *Pourquoi un an ? Aucune idée. Mais c'est ma dernière limite* », avoue-t-il.

D'un calme à toute épreuve – mais il s'est de toute façon arrangé pour que son existence soit sans aspérité aucune –, Toni tient le journal de ses derniers jours, au rythme d'un chapitre par mois. Le néant de son quotidien, entre visite à sa mère atteinte d'Alzheimer et discussions avec son seul ami, Pattarsouille, alterne avec les souvenirs d'une existence marquée par le manque. D'amour, d'intérêt pour son travail, de sens. Sa mère, son père, son frère, sa femme, son fils : personne ne l'a jamais aimé, dit-il, et il n'est pas sûr d'avoir aimé ou su aimer quiconque.

Difficile de ne pas sourire en lisant ces lignes fatalistes résumant une histoire faite de petits drames sans gravité qui prennent une dimension exacerbée quand on décide de les regarder sous un jour sombre. Il a vu sa mère cracher dans la soupe de son père en cachette ? C'est pour cela qu'il a choisi une femme qui le hait. Ses parents ne surveillaient que son frère et l'ont laissé se jeter dans la Seine lors d'un voyage en France ? C'est pour cela qu'il n'a pas pu accorder de l'importance à sa personne.

Il y a quelque chose d'un Houellebecq dans cette lamentation sur soi doublée d'un regard désabusé sur le monde. Si Toni abhorre « *les conversations improvisées en salle des professeurs* » qui lui donnent « *des nausées* », il ne se considère pas comme un misanthrope. On voudrait lui donner raison tant il y a dans l'incapacité de Toni à exprimer ses sentiments, à trouver sa place dans son foyer et à s'affirmer au travail, une perte de repères qui semble toucher beaucoup d'hommes aujourd'hui. Espérons que les amours de jeunesse et les livres de sa bibliothèque qu'il a entrepris de disperser sauront lui redonner goût à la vie. ■

Gladys Marivat



★★★★☆
OISEAUX DE PASSAGE (LOS VENCEJOS)
FERNANDO ARAMBURU
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR CLAUDE BLETON, 624 P., ACTES SUD, 26 €

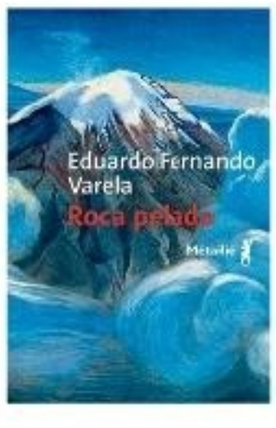
Sur le toit du monde

Avec *Roca pelada*, sorte de revisite du *Désert des Tartares*, l'Argentin EDUARDO FERNANDO VARELA confirme son talent et son amour pour les grands espaces.

Dans l'écrasante quiétude minérale d'un haut plateau andin, deux forteresses ennemies se défient. Sur l'une règne Costa, lieutenant procédurier fuyant la société d'en bas, abîmé dans la contemplation quotidienne du paysage. L'altitude, la sécheresse et les incessants mouvements tectoniques rendent malades ses soldats venus des Tropiques. D'étranges monticules de pierre poussent alentour. On déplace les repères pour étendre son territoire. Un match de football entre les garnisons se prépare. Le lieutenant adverse, seul ami de Costa, est relevé par une femme.

Dans *Roca pelada*, Eduardo Fernando Varela use de la même poésie des grands espaces que dans *Patagonie route 203*. Entre Samuel Beckett et Dino Buzatti, au gré de descriptions magnifiques et de traits d'un humour absurde, il mène une réflexion décalée sur les frontières et l'emprise de la nature sur les minuscules consciences des humains. ■

Antoine Faure



★★★★☆
ROCA PELADA (ID.)
EDUARDO FERNANDO VARELA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR FRANÇOIS GAUDRYS, 352 P., MÉTAILIÉ, 22,50 €

IVAN GIMENEZ-TUSQUETS EDITORES/ACTES-SUD

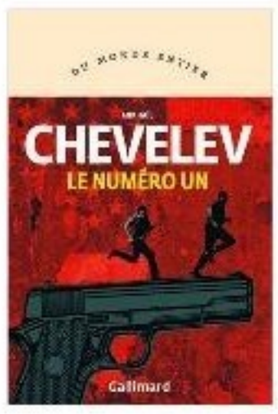
MIKHAÏL CHEVELEV

Tel père, tel fils

Le système politique de son pays est au cœur du récit du journaliste russe, doublé d'une réflexion sur la filiation.

Dans son premier roman *Une suite d'événements*, Mikhaïl Chevelev usait de la fiction pour brocarder librement les déviances du système prospérant sur les décombres de l'Empire soviétique. Il en va de même pour *Le Numéro un*, consacré aux relations mutuellement bénéfiques entre mafia et dirigeants russes ; ainsi, on devinera bien vite l'identité de l'individu jamais nommé que désigne le titre. Dénué de mauvaise graisse, le récit très didactique alterne entre deux voix. Celle de Vladimir, d'abord, jeune Moscovite vivant de petites combines dans les années 1980, qui eut maille à partir avec le KGB puis s'enrichit rondement aux prémices de l'économie de marché. Et celle d'un étudiant prénommé David, vivant dans le New York de 2018, qui apprend par hasard que Vladimir est son père… et qu'une telle information les met tous deux en grand danger. Pour survivre et se venger de leurs tourmenteurs, le Russe et l'Américain feront preuve d'aptitudes identiques et d'un même sens des valeurs.

Mikhaïl Chevelev, lui, montrera avec un humour corrosif – mention à une très perverse scène d'interrogatoire – combien le Kremlin d'aujourd'hui assoit son pouvoir sur des ressorts similaires à ceux d'autrefois. ■ **A.F.**



★★★☆☆
LE NUMÉRO UN
MIKHAÏL CHEVELEV
TRADUIT DU RUSSE PAR CHRISTINE ZEYTOUNIAN-BELOÜS, 168 P., GALLIMARD/DU MONDE ENTIER, 18 €

L'effet d'une chute

Écartelé entre un père attachant mais hors-sol et une mère rigide qui tente de compenser l'irresponsabilité de son mari, le narrateur avance dans l'adolescence sans la moindre certitude. La mort tragique de sa mère, tombée mystérieusement d'un balcon, va soudainement redistribuer les cartes de son existence. Alors que son père est suspecté, il est confié à son oncle maternel et découvre une nouvelle vie faite de plaisir, de luxe et de luxure. Mais peut-on réellement, d'un claquement de doigts, tirer un trait sur son passé ? *La Faute* signe le grand retour de l'enfant terrible des lettres italiennes. Derrière les provocations rieuses, il forge une œuvre troublante dans laquelle la quête d'identité se heurte à la complexité des liens familiaux. ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
LA FAUTE (DI CHI È LA COLPA)
ALESSANDRO PIPERNO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR FANCHITA GONZALEZ-BATLLE, 496 P., LIANA LEVI, 24 €

ANDREW RUSHAILO-ARNO/GALLIMARD

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LA PIÈCE
JONAS KARLSSON
192 P., BABEL, 7,90 €

Un héros parano, asocial et pas vraiment sympathique. Voilà qui est excitant et singulier. Il s'appelle Björn, travaille dans une grande administration, se pense supérieur à ses collègues et s'agace de mille choses quand il semble qu'une pièce entre l'ascenseur et les toilettes l'apaise et le réconforte lorsqu'il s'y tient… Avec son récit minimaliste à l'écriture précise, *La Pièce* s'imprègne d'une ambiance kafkaïenne, à la lisière du fantastique. Un roman absurde, étrange et dérangeant du Suédois Jonas Karlsson. **Éric Libiot**

★★★★☆
LA CITÉ DES MARGES
WILLIAM BOYLE
416 P., TOTEM, 11,40 €

Un meurtre maquillé en suicide, un flic ripou dégagé de la police, des histoires d'amour et de voisinages… *La Cité des marges* semble se nourrir d'événements mille fois vus dans un polar. Oui et non : l'immense talent de William Boyle *[lire aussi page 83]* est d'imprimer un rythme très singulier à son roman. À la fois lent et intense, nonchalant et tendu. Tout y est connu et tout y est surprenant. Boyle traîne ses pompes sur le bitume et parfois trempe sa plume dans le caniveau. L'écriture est courte, les phrases simples, l'empathie immense. **E.L.**

★★★☆☆
SANCTION
FERDINAND VON SCHIRACH
208 P., FOLIO, 7,20 €

Ferdinand von Schirach est un écrivain allemand, mais aussi un avocat pénaliste. C'est dire s'il connaît ces moments où une vie bascule. Ces moments qui réunissent différentes personnes dans un tribunal: jurée, victime, avocat…. En douze nouvelles et douze cas (réewls ou inventé ?), *Sanction* pointe justement ces instants où l'existence de chacun, volontairement ou non, prend un autre chemin. Derrières les faits, l'écrivain réussit à faire vibrer les sentiments qui assaillent ces héros d'une heure ou d'une seconde. **E.L.**

3 RAISONS DE LIRE (OU NON)

LE NOUVEAU RODRIGO FRESÁN

Une nouvelle devenue roman

Dans *La Parte recordada,* dernier volet du triptyque composé de *La Part inventée* et de *La Part rêvée,* paru en Espagne en 2019 et pas encore traduit, Rodrigo Fresán imaginait écrire une nouvelle sur le père d'Herman Melville, *« un beau perdant qui remontait à pied le fleuve Hudson gelé pour rejoindre sa famille et mourir auprès des siens ».* Le projet est devenu réalité mais la nouvelle s'est transformée en roman, comme si l'idée de base avait enflé par tous les côtés.

Un labyrinthe de prose

Le récit consacré à Allan Melvill (sans « e » final, la mère d'Herman l'ajoutera à son nom après la mort de son mari) est là; mais il voisine à présent avec d'amples réflexions sur la littérature et l'écriture, ainsi qu'avec des passages oniriques qu'on qualifiera, faute de mieux, de divagations poétiques. Le résultat prend des allures d'un labyrinthe de prose, le lecteur étant invité à naviguer entre les facettes du texte, ainsi qu'entre le texte et les notes qui prolifèrent en bas de page.

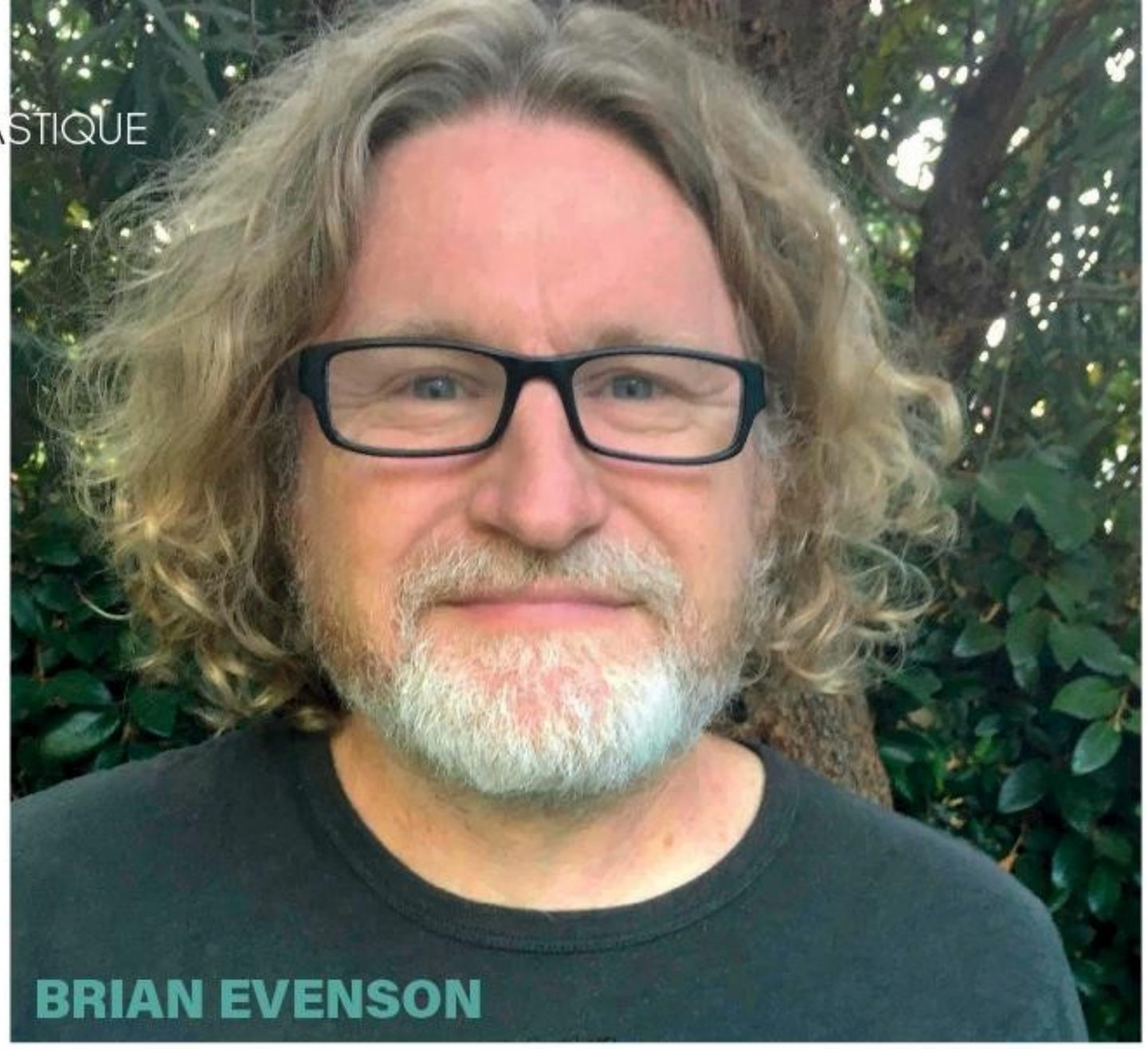
Un roman pour initiés ?

Complexe, autoréférentiel, assurément virtuose, *Melvill* montre la place centrale qu'occupent Melville et *Moby Dick* dans l'imaginaire des écrivains postmodernes dont Fresán se réclame – comme en témoignent les exergues signés Nabokov, Barthelme, etc. Revers de la médaille : même motivé, le lecteur a parfois le sentiment d'assister à un spectacle pour initiés, dont la cohérence se perd sous les complications.

Bernard Quiriny

★★☆☆☆

MELVILL (ID.)
RODRIGO FRESÁN
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR ISABELLE GUGNON, 350 P., SEUIL, 23 €



BRIAN EVENSON

Le supplicié du futur

Avec ce roman d'une effarante radicalité, l'auteur américain nous plonge dans un univers postapocalyptique des plus glaçants.

Brian Evenson a l'esprit de contradiction : exclu de l'église mormone parce qu'il avait osé écrire des romans au contenu « non approprié », il s'est, en trois décennies, constitué une bibliographie férocement anticonformiste et marquée au sceau de la violence protéiforme, abordant des sujets aussi divers que le fanatisme, l'endoctrinement ou la mutilation volontaire.

Paru en 2012 aux États-Unis, *Immobilité* est l'une de ses œuvres les plus radicales. Dans un monde postapocalyptique, Josef Horkai, le narrateur, se réveille paraplégique et confus. *« Se souvenait-il de tout ? Pas sûr. Et quels souvenirs étaient vrais ? Comment s'appelait-il, au fait ? »* Horkai a été « stocké » telle une vulgaire marchandise, puis méchamment réveillé, rendu à un univers de douleur perpétuelle. En tant que non-humain, il est le seul à pouvoir accomplir une mission en extérieur, où l'air s'avère irrespirable. Sur ordre de l'énigmatique Rasmus, chef de la communauté, le voici envoyé au-dehors. Le décor ? Un lac, des montagnes et, partout, *« un paysage dévasté, des ruines et des gravats* […] *à perte de vue, le sol couvert de poussière ou de cendre ».* Aidé par deux étranges porteurs (Qanik et Qatik, des *« mules »* chargées de le rapporter sain et sauf), Horkai doit s'introduire dans un mystérieux complexe et dérober un certain cylindre censé contenir une *« graine ».* L'avenir des hommes, lui fait-on comprendre, pourrait dépendre de sa réussite. Mais qu'en sait-il, au fond ? Qu'en est-il de son libre arbitre, à quel point se sert-on de lui ? Pourquoi obéirait-il ?

Au-delà de la fable futuriste mettant, tel un Christ nouveau, son personnage principal à la torture, on retrouve ici l'obsession d'Evenson pour la manipulation, la coercition et les questionnements moraux inextricables. L'expérience de lecture, éprouvante, s'avère assez inoubliable. ■

Fabrice Colin

★★★☆☆

IMMOBILITÉ (IMMOBILITY)
BRIAN EVENSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JONATHAN BAILLEHACHE, 272 P., RIVAGES/IMAGINAIRE, 22 €

KRISTEN TRACY/RIVAGES

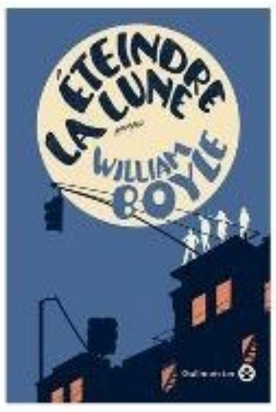
WILLIAM BOYLE

Pierre qui défoule

L'auteur poursuit son exploration mélancolique et délicate du Brooklyn d'avant la gentrification.

C'est l'été 1996 et Bobby s'ennuie. Avec un copain du lycée, il jette des pierres sur les voitures empruntant la voie rapide. L'une d'elles tue la fille de Jack. Déjà veuf et inconsolable, celui-ci est le justicier des petites gens du voisinage plumés par des truands comme Charlie. Lequel n'hésite pas, cinq ans plus tard, à tuer pour récupérer un pactole, puis le cache chez le petit escroc qui emploie Bobby. Lily, son ex-belle-sœur harcelée par un amoureux éconduit, veut devenir romancière et lance un atelier d'écriture dans lequel Jack vient soigner son chagrin.

Depuis *Gravesend*, William Boyle creuse le même sillon naturaliste, celui du roman choral agrémenté d'un bon trait de noir qui rend hommage aux décors de sa jeunesse. Il livre force détails sur ces quartiers d'enfants d'immigrés enfermés dans des destins minuscules. Riches de dialogues, les scènes s'étirent pour que le lecteur s'imprègne d'ambiances tantôt oppressantes, tantôt étrangement apaisantes. La musique de la rue se fait audible. Chacun des personnages rêve d'ailleurs tout en subissant une pesanteur accablante. Ils aiment, ils espèrent, mais leurs erreurs ne les quitteront pas. Leurs fantômes non plus. ■ **Antoine Faure**



★★★★☆
ÉTEINDRE LA LUNE (SHOOT THE MOONLIGHT OUT)
WILLIAM BOYLE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SIMON BARIL, 416 P., GALLMEISTER, 24,80 €

Forêt très noire

C'est un monde d'ailleurs. Perdu à flanc de montagne, sombre comme une forêt, aussi obscur qu'un mystère. Comme ceux du grand Pierre Pelot. Ici vivent des contes et des légendes, aussi une communauté d'hommes et de femmes qui s'est construit son propre pays, ses propres lois, ses propres raisons d'être. C'est là que se situe le nouveau roman d'Antoine Chainas, *Bois-aux-renards*. C'est là que viennent échouer Yves et Bernadette, un couple de tueurs, et la jeune Anna qui a quitté la vie miséreuse de sa mère. À la vie, à la mort et aux cauchemars. Chainas tel qu'en lui-même : écriture dense, envolées dramatiques, personnages intenses. Mais aussi, malheureusement, un récit qui grossit encore, qui se répand parfois. De belles pages certainement. D'autres qui se tournent. Du plaisir, assurément. Un peu de déception, aussi. ■ **Éric Libiot**

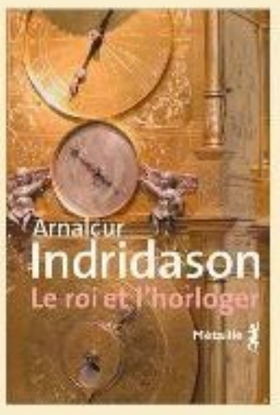
★★☆☆☆
BOIS-AUX-RENARDS
ANTOINE CHAINAS
528 P., GALLIMARD/LA NOIRE, 21 €

KATIE FARRELL BOYLE/GALLMEISTER

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU ARNALDUR INDRIDASON

Auteur de polars islandais traduit dans 40 langues (sa série mettant en scène l'inspecteur Erlendur Sveinsson, notamment, a fait un triomphe), Indridason s'aventure en *terra incognita* avec un roman noir historique, *Le Roi et l'Horloger*. Vers la fin du XVIIIe siècle, Jon Sivertsen, fils d'un certain Sigurdur, est appelé au château royal de Christiansborg, à Copenhague, pour réparer une vieille horloge légendaire. Christian VII, qui règne sur une bonne partie de la Scandinavie, est un roi instable et fantoche, errant telle une âme en peine dans les méandres de son palais. La rencontre entre les deux hommes fait des étincelles. Tout affairé à sa tâche, Jon raconte à l'extravagant monarque l'histoire de son père et de sa gouvernante, dont l'existence s'est achevée tragiquement… à une époque où la fornication était punie de mort. Il marche sur des œufs. *« Comment maintenir l'attention du souverain ? Comment éviter de déclencher ses foudres ? »* S'ensuit, entrecoupée de savoureuses considérations horlogères, la chronique d'une société puritaine à l'excès, et d'un couple essayant en vain de se soustraire à une justice inique. Jon parviendra-t-il à terminer son récit et à restaurer son trésor ? Une double « réparation » est-elle possible ? Avec cette version polaire des *Mille et Une Nuits*, qui dit les malheurs passés de l'Islande, Indridason se renouvelle de fort belle manière. **F.C.**



★★★★☆
LE ROI ET L'HORLOGER (SIGURVERKIÐ)
ARNALDUR INDRIDASON
TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY, 320 P., MÉTAILIÉ, 22 €. EN IBRAIRIES LE 3 FÉVRIER.

Igort

Les cahiers ukrainiens. Journal d'une invasion

Parfois, les événements vous obligent. Le 24 février 2022, la Russie de Poutine envahit l'Ukraine. Igort, lui, est en Italie où il vit avec Galya, sa femme ukrainienne, et sa fille. Quelques mois plus tôt, il publiait *Gauloises* avec Serio, un polar de brume et de fumée. Pas d'autre album n'était prévu dans l'immédiat. Mais ce jour, le réveil est brutal, douloureux, sidérant. Le couple s'est marié en Ukraine. La famille de Galya y vit toujours. Le prénom de l'auteur, Igort, vient de l'amour que ses parents portaient à la Russie et aux artistes russes. Le déchirement est total. Et le besoin vital : dessiner un pays agressé, raconter la vie des hommes, des femmes et des enfants, brisée par cette guerre. Mais qui décident de résister. Comme cette Ukrainienne qui symbolise à elle seule la voix d'un peuple en conseillant à un soldat russe de mettre des graines de tournesol dans sa poche : *« Comme ça, quand tu mourras, quelque chose poussera ici. » Journal d'une invasion* est le récit au quotidien de ce conflit, raconté en temps réel. Le texte tient une place importante : Igort relate les faits de la guerre et revient sur l'histoire du pays pour brasser les grands mouvements des siècles passé et présent. Les dessins, eux, sont des images, des plans fixes, des moments d'intimité et d'éternité. L'album dégage un sentiment d'impuissance, de révolte et d'espoir. L'exigence du témoignage. La volonté de vivre. L'indispensable désir de paix et de liberté. ■

Éric Libiot

LES CAHIERS UKRAINIENS. JOURNAL D'UNE INVASION (QUADERNI UCRAINI. DIARIO DI UN'INVASIONE)
IGORT
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LAURENT LOMBARD, 168 P., 24 €.
COPYRIGHT FUTUROPOLIS.
EN LIBRAIRIES LE 2 FÉVRIER.

DR/FUTUROPOLIS

BIO EXPRESS

1958
Naissance d'Igor Tuveri à Cagliari. Il vit entre Paris et sa Sardaigne natale et commence à publier à la fin des années 1970 dans *Il Penguino*, magazine qu'il a créé et dans lequel travaille notamment Lorenzo Mattotti. Dans les années 1980, il collabore en France à *Métal hurlant* et *L'Écho des savanes*.

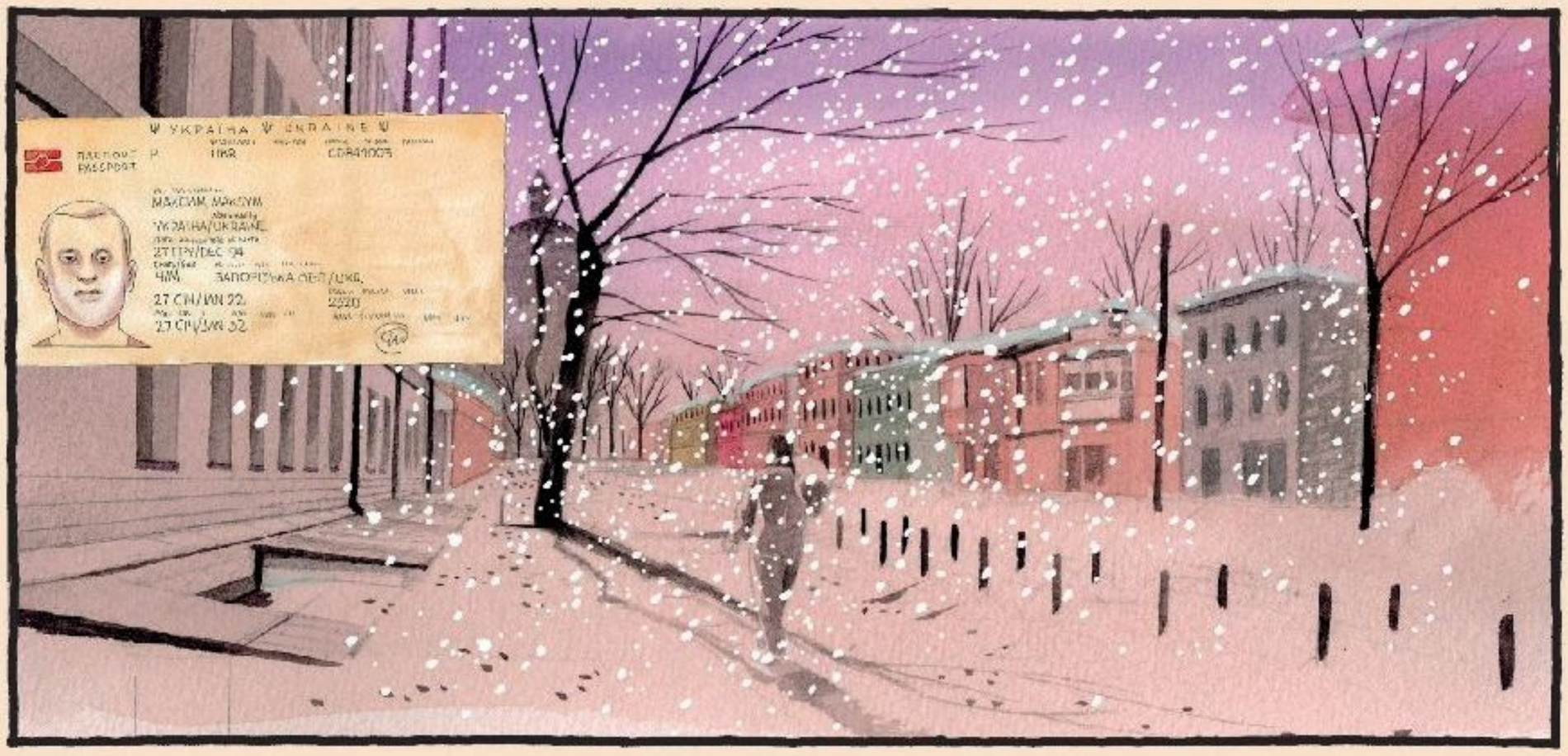
1988
Première publication en France : *La Léthargie des sentiments* (Albin Michel). Il se fait remarquer avec *5 est le numéro parfait* (Casterman) qu'il adaptera pour le cinéma et qu'il réalisera lui-même en 2019 avec Toni Servillo et Valeria Golino. Suivront chez le même éditeur les deux tomes de *Fats Waller*.

2010
Parution chez Futuropolis des *Cahiers ukrainiens. Mémoires du temps de l'URSS*. En 2012, Igort publie chez le même éditeur *Les Cahiers russes. La guerre oubliée du Caucase*. Deux albums de « récit-témoignage », genre auquel appartient aussi *Journal d'une invasion*.

Sveta. Sveta appelle le matin même. Elle parle très vite. Elle dit que l'aéroport de Dnipropetrovsk a été bombardé. La ville où je me suis marié. La ville où j'ai vécu pendant plus de deux ans. Quelle tristesse de penser que c'est de là que je suis parti pour Moscou.

Dix minutes plus tard, Maksim a appelé. Il travaille habituellement en Belgique, il a 27 ans. Il est revenu pour des vacances en Ukraine, chez lui. Sa mère est morte du Covid en cinq jours, il était loin. Il voulait revoir sa famille. Maintenant qu'il est piégé, il nous a demandé une lettre d'invitation pour sortir. Mais tous les aéroports sont fermés.

Il veut tenter le coup avec un minibus, de ceux qui transportent 12 personnes, le véhicule le plus commun en Ukraine. Il dit qu'à la frontière polonaise, on pourrait le laisser passer. Mais ce sont des nouvelles incertaines, la situation évolue d'heure en heure. Il y a déjà des dizaines de milliers de voitures sur la route.



15

DR/FUTUROPOLIS 2023

Yulia raconte qu'à Kiev, en direction de l'aéroport, après le fleuve Dniepr, deux immeubles de neuf étages ont été bombardés. Ils se sont écroulés. Ce n'était pas des cibles militaires, ni des infrastructures, juste des bâtiments ordinaires.

Elle, son mari et leur enfant ont déjà fait leurs bagages.

Le petit aérodrome pour avions légers près de Marioupol a été rasé. Et avec lui les maisons de ceux qui vivaient à proximité.

Dans l'école voisine, les enfants pleuraient et criaient dans le noir parce qu'ils sentaient les murs du bâtiment trembler.

16

IGORT/FUTUROPOLIS 2023

Emilia

Les mauvaises nouvelles vont vite, de bouche à oreille, et se répandent, pire qu'une épidémie. Voilà pourquoi, dans la steppe, Petya et Maksim n'ont pas réussi à cacher la situation à leur babouchka Emilia.

Les villageois pleurent dans la rue. Elle a demandé ce qui se passait et ils lui ont dit que les Russes étaient entrés, qu'ils arrivaient.

Alors Emilia a compris.

Elle vit seule depuis la mort de son mari. Et les journées à attendre un quelconque visiteur seront de plus en plus longues car personne n'a envie de tomber sur un barrage routier des envahisseurs.

Sauf si les envahisseurs se mettent à ratisser, maison par maison.

Alors ce sera tout bonnement la fin.

IGORT/FUTUROPOLIS 2023

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
MADONES ET PUTAINS
NINE ANTICO
144 P., DUPUIS, 21,95 €

Nine Antico passe la seconde. Son nouvel album possède l'ambition romanesque et formelle que ces précédents n'avaient pas. Trois italiennes au XXe siècle, trois destins inspirés de la réalité. Agatha revient hanter sa famille, Lucia devient paria après la guerre, Rosalia combat la mafia. Le récit ne fait pas l'économie des contextes politiques mais surtout le dessin d'Antico, un beau noir et blanc charbonneux, donne toute sa force à cet album. E.L.

★★☆☆☆
RÉVOLUTION II. ÉGALITÉ - LIVRE 1
YOUNN LOCARD, FLORENT GROUAZEL
312 P., ACTES SUD/L'AN 2, 24,90 €

Le premier tome avait remporté le Fauve d'or du meilleur album à Angoulême en 2020. Voilà la première partie de la suite de *Révolution*, qui débute le 28 février 1891. Ça s'agite, ça gueule, ça combat. Le travail de documentation est toujours aussi imposant et le récit s'enchaîne entre émeutes et complots. Il est tout de même dommage que cet album souffre de la petitesse des cases quand le précédent respirait davantage. E.L.

★★★☆☆
GHOST WORLD
DANIEL CLOWES
80 P., DELCOURT, 17,95 €. EN LIBRAIRIES LE 25 JANVIER.

Avec « La bibliothèque de Daniel Clowes », Delcourt entreprend de rééditer certains albums, avec nouvelle traduction, de l'un des auteurs référence de la BD indépendante américaine, célèbre pour son humour grinçant au service de la critique d'une société empoisonnée par le puritanisme. *Ghost World* (1999) est son album le plus connu, devenu culte auprès d'un public qui se reconnaît en Enid et Rebecca, deux ados cyniques, désabusées mais touchantes, qui angoissent pour leur avenir. E.L.

ROMAN MURADOV

Croquer la vie

***Tous les vivants* est le plus bel album de cette rentrée. Une émouvante légèreté au service d'une intrigue qui interroge le désir de vivre. Magnifique.**

Pas sûr que le nombre de superlatifs existant suffise. Il faudrait en inventer d'autres et pourquoi pas celui-là : « muradovien ». Du nom de Roman Muradov, artiste d'origine russe installé à San Francisco, et auteur du plus bel album de ce début d'année, *Tous les vivants*. « Muradovien » signifie délicat, gracieux, poétique, léger, émouvant, puissant. Oui. Rien que ça. C'est l'histoire d'une jeune fille envoyée en enfer qui revient sur Terre après avoir gagné à la loterie de l'au-delà et y rencontre son fantôme avec lequel elle entame une relation intime, absurde, souriante. L'intrigue est originale, racontée avec douceur en un tempo apaisant qui questionne sans discours pesant le désir de vivre et sa nécessité.

Mais c'est le dessin de Muradov qui emporte tout. Le dessin et le trait. Un crayon aérien, fin, qui caresse la profondeur des sentiments. Ce ne sont pas des esquisses comme un premier coup d'œil furtif peut le laisser croire. C'est, au contraire, un trait affirmé qui saisit un monde onirique ; il y a parfois chez Muradov des inspirations venues du russe Vassily Kandinsky : des courbes, des lignes brisées, des formes géométriques qui réinventent une réalité. Peu de mots, des cases qu'il faut regarder avec attention tant elles sont belles et intrigantes. L'album se termine sur des pages muettes, en suspension. Une fenêtre sur d'autres lieux, d'autres rêves, d'autres questions. Les enjeux de l'album, telles les pièces d'un puzzle, se (re-)mettent en place. Admirable. ■ **Éric Libiot**

★★★★★
TOUS LES VIVANTS
ROMAN MURADOV
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHARLES RECOURSÉ, 160 P., DARGAUD, 22 €

ROMAN MURADOV/DARGAUD 2023

DELPHINE BERTHOLON

La maison a des yeux

Après un cambriolage, rien ne sera plus jamais comme avant pour Allie, et pour sa famille pas si formidable.

En rentrant d'une semaine à la montagne, Allie et ses parents découvrent que leur appartement a été cambriolé. Police, rangement, nettoyage… La vie reprend son cours. Pour Allie, la belle connivence avec Cassandra, sa meilleure amie, les cours à la fac pour son père, le yoga et l'aquarelle pour sa mère. Mais quelque chose a changé. Il se passe des choses étranges et irrationnelles qu'Allie remarque mais n'ose pas vraiment partager de peur d'être perçue comme folle. Delphine Bertholon joue avec cette atmosphère. Le temps de quelques pages, le lecteur ne sait pas bien quoi en penser… Mais très vite, une deuxième voix narrative se met en place, celle d'un adolescent solitaire et inquiétant qui se surnomme lui-même « shark ». La romancière a déjà publié des textes en littérature jeunesse. Comme dans *Celle qui marche la nuit* (2019), elle explore un rapport contrarié à la maison refuge. La chambre sous les toits avec ses poutres semblables à des veines devient un décor narratif fort. En articulant *Ce qui m'attend dans le noir* en quatre parties, Delphine Bartholon joue habilement avec son intrigue et le cambriolage devient le révélateur des fragilités du trio familial idéal. *« Ce que j'ai ressenti après le cambriolage, cette sensation de mener une fausse vie dans une fausse chambre, avec de faux parents qui s'aiment pour de faux… »* ■

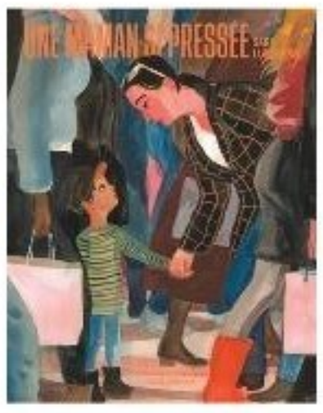
Raphaële Botte

★★★★☆
CE QUI M'ATTEND DANS LE NOIR
DELPHINE BERTHOLON
192 P., ALBIN MICHEL, 15,90 €
(DÈS 12 ANS). EN LIBRAIRIES LE 1ER MARS.

Couleurs du quotidien

Les cubes de toutes les couleurs traînent dans la chambre, dans le salon, sur le carrelage de la cuisine… Pas le temps de ranger, ni de jouer. Le week-end tourbillon commence pour Noa et sa mère. L'autrice et illustratrice suédoise Sara Lundberg déploie de sa peinture plein pot des univers de la vie de tous les jours tout en courbes et en couleurs éclatantes. *Une maman si pressée* joue avec les maladresses de ses personnages et il suffit d'un sac oublié dans le bus pour donner lieu à une histoire parallèle en fin d'album. Cette autrice suggère l'âpreté du quotidien (la mère est seule avec son fils) tout en démontrant que la fiction offre à jamais des échappées dans le merveilleux et la poésie. ■

R.B.

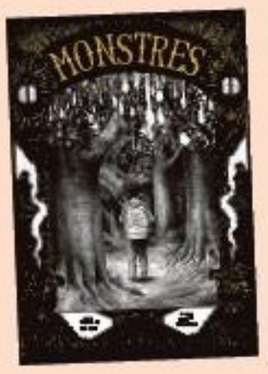


★★★★★
UNE MAMAN SI PRESSÉE (GLÖMDAGEN)
SARA LUNDBERG
TRADUIT DU SUÉDOIS PAR JEAN-BAPTISTE COURSAUD, 48 P., SEUIL JEUNESSE, 14,90 €
(DÈS 6 ANS)

VIRGINIE FAUCHER/ALBIN-MICHEL JEUNESSE

ET AUSSI

★★★★☆
MONSTRES
STÉPHANE SERVANT, NICOLAS ZOULIAMIS
112 P., THIERRY MAGNIER, 15,90 €
(DÈS 8 ANS). EN LIBRAIRIES LE 8 FÉVRIER.



« Pa, Ma et moi, nous habitions la dernière maison du village, juste à côté de cette route silencieuse où ne dansait que la poussière. » **Quand un cirque arrive par ici, le clou du spectacle sera de présenter au public une créature effrayante. *Monstres* est un roman illustré troublant et envoûtant qui questionne l'appréhension de la monstruosité et de la différence dans le groupe. On y retrouve toute la poésie de Stéphane Servant. Un habile retournement de situation transporte le lecteur à une place inédite. La réflexion est portée par le fort univers de Nicolas Zouliamis : un épouvantail, des corbeaux, des rochers monstres ou encore un magnifique traitement des ombres et de la lumière participent à donner une force hypnotique à ce livre… Étonnant ! R.B.**

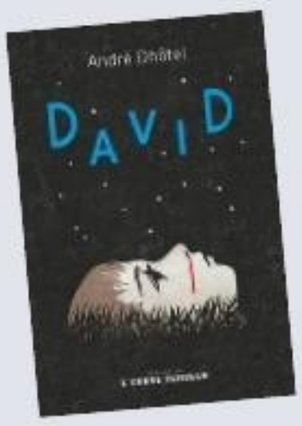
★★★☆☆
DES CHAMALLOWS AU KETCHUP
ARNAUD DUDEK, CAMILLE ROYÉ
144 P., ACTES SUD JUNIOR, 13,50 €
(DÈS 9 ANS)

Pas facile d'être sincèrement triste pour une personne qui vous traite de *« Gustave-Tête de betterave »*. Pourtant, quand Timéo se retrouve hospitalisé après un grave accident de la route, toute la classe est confrontée à un dilemme… La plupart des enfants finissent par s'inquiéter. Pour Gustave, c'est plus compliqué. En vrai, il détestait Timéo. L'auteur de ces *Chamallows au ketchup* capte avec habileté les petites peurs et les grandes satisfactions des enfants mais aussi leur regard sur le monde des adultes. Gustave ausculte l'amitié qui unit son sérieux de père au libre Franck… Auteur de romans pour adultes, Arnaud Dudek revient pour la deuxième fois en littérature jeunesse avec ce personnage. R.B.

ET AUSSI...

★★★☆☆
DAVID
ANDRÉ DHÔTEL
234 P., L'ARBRE VENGEUR, 19 €

Dans une bourgade imaginaire de l'est de la France, un gosse orphelin nommé David, pas gâté par la vie et un peu perché dans sa tête, est pris en sympathie par le gros propriétaire du coin, qui s'offre à faire de lui son héritier. Mais David repousse sa générosité, comme il repoussera toujours tout par la suite... Publié en 1948 chez Minuit mais écrit sans doute bien avant, ce roman oublié d'André Dhôtel possède un charme grisâtre difficilement résistible, qui flirte par moments avec le fantastique social, mais tient avant tout de l'étude de caractère. On n'oublie pas facilement son *David*, être obtus, farouche, que toute opportunité fait fuir. « *Dieu merci, la beauté d'une vie gâchée est ce qu'il y a de plus amer !* »



Bernard Quiriny

★★★★☆
JOURNAL DE LA CONSTRUCTION D'UN PHARE
ROBERT LOUIS STEVENSON
200 P., PAULSEN, 21 €

Le plus ancien phare du monde en activité est celui de Bell Rock, au large de l'Écosse, conçu par le grand-père de Robert Louis Stevenson. Érigé sur un récif immergé à marée haute, il représenta un immense défi technique et humain. L'aïeul dut composer avec les éléments, les accidents et les tensions, offrant à son petit-fils une formidable source d'inspiration. Pour introduire ce *Journal...* tenu quatre années durant, Stevenson livre ici un captivant travail de biographe, très au-delà de ses souvenirs personnels, même si sa tendre admiration pour un tel « *projecteur d'œuvres face à la nature* » est manifeste : il écrit pour « *rendre hommage à l'homme* ».

Antoine Faure

MATHIEU LAINE

Littérateurs de la liberté

L'entrepreneur a sélectionné vingt-cinq œuvres qui font de leurs auteurs des chantres du libéralisme.

À avec ces commentaires de près de vingt-cinq romans, Mathieu Laine nous offre, dans son livre *La Compagnie des voyants,* une défense et illustration du libéralisme par classiques interposés. On comprend bien sûr la présence de Romain Gary dans la sélection qu'il nous propose. Grand écrivain et homme indigné, l'auteur des *Racines du ciel* avait choisi de croire à la liberté individuelle et aux droits de l'homme. Il en va de même pour Orwell, dont les livres sont des plaidoyers contre le totalitarisme, ou Vargas Llosa, dont les opinions d'abord prorévolutionnaires puis farouchement libérales, sont inséparables d'une œuvre romanesque importante.

L'exercice qui consiste à enrôler de grands auteurs sous la bannière du libéralisme devient plus délicat lorsqu'il s'agit d'Homère, Cervantès ou Defoe. Ceux-ci se sentiraient certainement dépaysés en découvrant le matérialisme lié au fonctionnement de nos démocraties. De même, on imagine mal les défenseurs de l'art pour l'art, comme Wilde ou le Des Esseintes de Huysmans, soutenir l'idée que le livre de fiction *« est l'allié par excellence du processus démocratique et de la liberté politique ».*

N'empêche que ce livre sur les livres est animé d'une passion communicative. En nous incitant à relire Golding, Joyce ou Toni Morrison, Mathieu Laine nous introduit au sein d'une fraternité presque idéale puisqu'elle ne connaît aucune frontière. Celle des lecteurs. ■

Serge Sanchez

★★★☆☆
LA COMPAGNIE DES VOYANTS. CES GRANDS ROMANS QUI NOUS ÉCLAIRENT
MATHIEU LAINE
300 P., GRASSET, 22,50 €

Voyage à (Drieu la) Rochelle

Ce choix parmi les romans de Drieu la Rochelle, suivi d'un dictionnaire inédit, éclaire la personnalité d'un écrivain plus que nul autre en prise avec les ambiguïtés et les tragédies de son époque. Depuis *Drôle de voyage*, qui se déroule durant les Années folles, lorsque le besoin de s'étourdir dans les plaisirs succéda à la boucherie mondiale de la Grande Guerre, jusqu'aux *Chiens de paille,* chronique des tensions entre Français en pays occupé, c'est un témoignage intime sur la période clé durant laquelle s'est forgée l'histoire contemporaine. Les interrogations sur l'art, le pouvoir et surtout la féminité, traversent *Beloukia*, *L'Homme à cheval*, *L'Homme couvert de femmes* et *Une femme à sa fenêtre.* ■

S.S.

★★★★★
DRÔLE DE VOYAGE ET AUTRES ROMANS
PIERRE DRIEU LA ROCHELLE
1056 P., BOUQUINS, 32 €

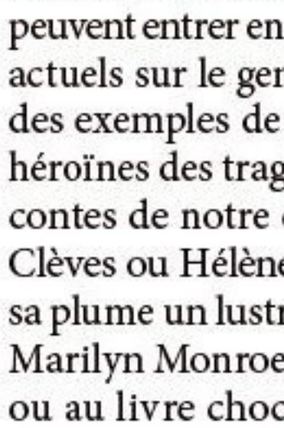
FRÉDÉRIC MONCEAU/GRASSET

Bien mieux sans eux

Le non d'une femme n'est pas un oui déguisé. Voilà une évidence qui ne va pas de soi pour beaucoup trop d'hommes. C'est ainsi que les malentendus sciemment entretenus autour du refus féminin justifient les insistances les plus grossières, sinon, pour le dire clairement, les viols. Jennifer Tamas désigne le refus féminin comme un élément culturel fondamental. *Au non des femmes* nous montre aussi comment les stratégies des femmes dans la littérature du Grand Siècle peuvent entrer en résonance avec les débats actuels sur le genre. Considérées comme des exemples de résistance féminine, les héroïnes des tragédies raciniennes ou des contes de notre enfance, la princesse de Clèves ou Hélène de Troie, donnent sous sa plume un lustre inattendu au mythe de Marilyn Monroe, aux films d'Almodóvar ou au livre choc de Vanessa Springora, *Le Consentement*.

Livre militant, à la fois érudit et ouvert sur la vie, ce stimulant essai incite à une réflexion active, voire à une transformation de soi, et par conséquent du monde, en particulier à travers une redéfinition de l'amour et à la réinvention de ce que, faute d'autre mot, on appelle la galanterie. ■

S.S.



★★★☆☆

AU NON DES FEMMES. LIBÉRER NOS CLASSIQUES DU REGARD MASCULIN

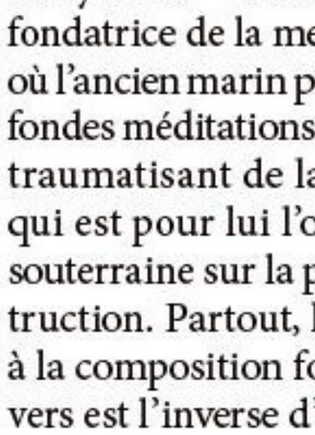
JENNIFER TAMAS

320 P., SEUIL, 23 €

Poèmes du large

Les destins d'écrivains commencent souvent par la poésie. Pour Herman Melville, la trajectoire fut inverse. Après le succès de ses premiers romans maritimes, puis l'échec cuisant de *Moby Dick*, le romancier se tourne vers la création en vers. Pendant les trente dernières années de sa vie, il publie des recueils à compte d'auteur. Réunie pour la première fois dans leur quasi-intégralité en France, cette œuvre – traduite par notre collaborateur Thierry Gillybœuf – donne à voir l'expérience fondatrice de la mer, matrice existentielle où l'ancien marin puise le matériau de profondes méditations. Mais aussi le spectacle traumatisant de la guerre de Sécession, qui est pour lui l'occasion une réflexion souterraine sur la possibilité de la reconstruction. Partout, l'extrême soin apporté à la composition formelle rappelle que le vers est l'inverse d'un pis-aller. Aux yeux de Melville, il constitue l'un des plus beaux et exigeants réceptacles de la recherche sur la puissance des mots et de la langue. Là, *« Dans les creux des collines liquides/ Où courent les longues Crêtes Bleues/Nul écho flatteur ne frémit,/Car les mers ne connaissent pas d'écho ;/Ni rien qui renvoie à l'homme sa mélodie – L'espoir de son cœur, le rêve de son esprit. »* ■

Estelle Lenartowicz



★★★★★

POÉSIES

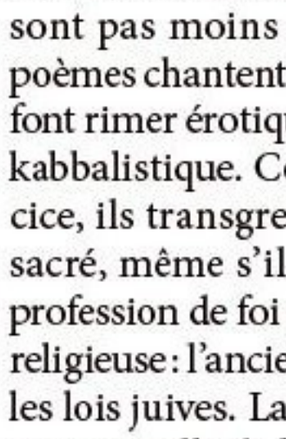
HERMAN MELVILLE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR THIERRY GILLYBŒUF, 594 P., UNES, 37 €

Éros et Thanatos

Après avoir dépeint des familles juives atypiques et tourmentées dans ses romans, Karine Tuil s'essaye aujourd'hui au genre du kaddish, déclinaison poétique de la prière juive des endeuillés. Il y a eu celui d'Allen Ginsberg, ou encore d'Imre Kertész, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, auquel fait référence l'autrice dans l'un de ces poèmes libres. Mais si les influences littéraires foisonnent, les clins d'œil aux textes sacrés ne sont pas moins remarquables. Ces poèmes chantent un deuil de l'amour, font rimer érotique et mystique, voire kabbalistique. Comme le veut l'exercice, ils transgressent la langue et le sacré, même s'il s'agit bien là d'une profession de foi poétique, mais aussi religieuse : l'ancienne juriste joue avec les lois juives. La dualité est de mise, comme celle de l'amour-haine, et les doubles sens sont un pont entre sacré et profane : par exemple, quand *« élu du cœur »* ne fait qu'un avec *« peuple élu »*. Enfin, *Kaddish pour un amour* donne à voir en filigrane une histoire du peuple d'Israël. Et exprime merveilleusement l'un des piliers du judaïsme : l'universalité. ■

Simon Bentolila



★★★☆☆

KADDISH POUR UN AMOUR

KARINE TUIL

128 P., GALLIMARD, 14 €

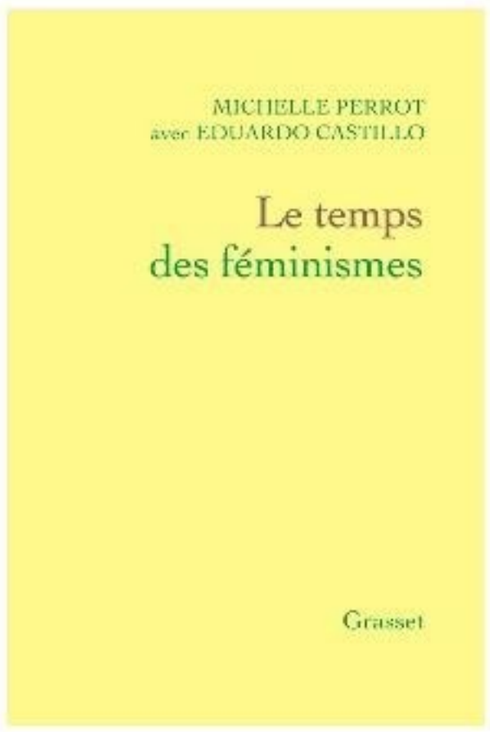
BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL - HOUGHTON LIBRARY - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Michelle Perrot, Eduardo Castillo

Le temps des féminismes

Imaginez qu'au milieu du brouhaha s'élève soudain une voix claire, sage. C'est le sentiment que l'on a en refermant le livre de Michelle Perrot et de son ancien élève Eduardo Castillo, *Le Temps des féminismes.* Dans cette histoire des femmes et du féminisme, celle qui incarne dans le champ historique cette révolution du XXe retrace son parcours : le choc Beauvoir, son travail sur les ouvriers, 1968 et les mouvements de libération des femmes, et la prise de conscience qu'il faut s'intéresser spécifiquement à leur histoire. Michelle Perrot parle du passé mais également du présent et du féminisme futur. L'universitaire n'élude aucune des débats actuels qui traversent le mouvement. Elle les apaise avec intelligence et recul : *« On peut être différent sans pour autant se draper dans une identité. Il ne faut pas perdre le cap de l'universel, c'est la seule voie qui permette de réaliser l'égalité »* mais *« refuser les mots "décolonial", "woke", "cancel culture", "intersectionnalité", dénoncer d'emblée leur caractère pervers, c'est refuser le débat, refuser qu'il ait lieu, refuser les mots pour disqualifier la discussion elle-même. Ce n'est ni une attitude historique, ni une attitude scientifique ».* Elle s'émerveille de MeToo et *« du féminisme flamboyant des dix dernières années qui se situe dans une action de plus longue durée ».* Elle est toujours enthousiaste et optimiste. Et c'est, comme souvent, dans la nuance que se trouve la justesse : *« Je suis historienne, et féministe. La nuance est très importante : je ne suis pas une historienne féministe, je ne sers pas de cause, même si le féminisme a joué un très grand rôle dans ma vie. »*

Aurélie Marcireau



LE TEMPS DES FÉMINISMES
MICHELLE PERROT, EDUARDO CASTILLO
260 P., 20 €. COPYRIGHT GRASSET.

ROBERT JEAN-FRANCOIS/MODDS/GRASSET

BIO EXPRESS

1973

Création à l'université Paris VII-Jussieu, avec Françoise Bock et Pauline Schmitt-Pantel, du premier cours sur l'histoire des femmes intitulé « Les femmes ont-elles une histoire ? ».

1991-1992

Publication des cinq volumes de *L'Histoire des femmes en Occident,* codirigés par Georges Duby, devenus une référence.

2014

Michelle Perrot reçoit le prix Simone-de-Beauvoir, décerné aux personnes qui se sont illustrées par leur œuvre et leur action en vue de promouvoir la liberté des femmes dans le monde.

ESSAI D'EGO-HISTOIRE

Peut-être suis-je devenue historienne pour ne pas parler de moi, voire pour ne pas y penser, parce que je trouvais que le moi, mon moi, n'avait rien d'extraordinaire. Le milieu bourgeois dont je venais n'avait pas beaucoup d'intérêt et je n'avais aucune gloire à en tirer. Je n'ai presque jamais tenu de journal, et n'ai jamais fait de psychanalyse, à tort peut-être… Face à quelqu'un, ma position n'est pas conflictuelle, elle est plutôt d'entendre, de comprendre les différences. J'ai toujours ressenti vivement ce sentiment d'étonnement, de curiosité. Le monde m'intéresse, la société, les changements m'intéressent et me surprennent : j'ignore ce que sera demain et j'aimerais le savoir.

En tant qu'historienne, j'ai une conscience aiguë du temps. Il est ma matière première et un objet de réflexion fondamental. Je défends qu'on ne peut vraiment comprendre une situation présente qu'en voyant sa place dans l'évolution.

Le doute

Pour des raisons personnelles peut-être, je suis encline au doute. J'ai reçu une éducation chrétienne très forte, dont j'ai été prisonnière à l'adolescence, dans les années 1940. Les religieuses de mon collège me voyaient mère supérieure un jour… Quand ma mère s'est aperçue de leur emprise sur moi, elle a été furieuse. Athée, comme mon père, elle a regretté de m'avoir mise dans ce collège de filles. Moi, à ce moment-là, je trouvais qu'elle ne me laissait pas faire ce que je voulais. Puis, entre vingt et vingt-cinq ans, je suis devenue athée à mon tour. Dans les années 1950, j'ai cru naïvement au communisme et défendu l'Union soviétique avant de m'apercevoir de l'erreur terrible que cela avait été. Tout cela m'a rendue assez critique vis-à-vis de moi-même et m'a portée à la tolérance. Être tolérant, ce n'est pas tout admettre, tout mettre sur un même pied, c'est commencer par écouter, tenter de comprendre avant de récuser un argument. Donc, mes choix ont des origines existentielles, politiques.

Lorsque j'ai décidé de faire de l'histoire après mon bac, ce n'était pas en pensant aux femmes, d'ailleurs je n'étais pas féministe. Pour mes parents, il était évident que j'allais travailler, gagner ma vie. Au sortir de la guerre de 14-18, qu'il avait faite dans les tranchées, mon père avait dû abandonner l'idée de suivre des études de médecine, son propre père étant mort en 1918 de la grippe espagnole. Il me poussait, moi, sa fille unique, à faire ce qu'il regrettait de n'avoir pu faire. Il me tenait un discours d'indépendance et m'avait même donné un roman de Sinclair Lewis, *Ann Vickers*, l'histoire d'une femme médecin dans l'Amérique des années 1920. Lorsque l'homme qu'elle aime lui demande d'abandonner son métier pour vivre avec lui, elle refuse, en femme émancipée qui pratique même un avortement. Mon père me mettait en garde contre les hommes : « Ne te mets pas trop tôt un homme sur le dos », disait-il. Je m'identifiais à une femme indépendante et, ne rencontrant pas de difficulté particulière, je n'étais pas spécialement révoltée. À la Sorbonne de l'époque, l'atmosphère était assez égalitaire ; au centre Richelieu (catholique) que je fréquentais d'abord, puis chez les étudiants communistes, avec Jacques Ozouf, Jean Nicolas et bien d'autres, l'ambiance était à la franche camaraderie. Les filles étaient considérées tout à fait normalement. Rien ne me portait vers le féminisme.

J'ai choisi la discipline historique sans bien me rendre compte de ce qu'elle pouvait être, mais je l'ai choisie volontairement, et je lui dois beaucoup. Comme je dois beaucoup à Ernest Labrousse, à son apprentissage de la quantification.

L'enseignement d'Ernest Labrousse coïncidait avec les préoccupations politiques d'une partie de la jeunesse de l'époque dont je me sentais proche. L'histoire économique et sociale, qu'il avait introduite à la Sorbonne[1], dominait, en accord avec l'atmosphère politique des années 1950 : c'était la reconstruction, le parti communiste était très fort, la classe ouvrière essentielle, l'industrialisation au centre de la vie. Pour moi, les ouvriers avaient pris la place des pauvres de mon éducation chrétienne, ils étaient le visage de l'inégalité. Faire de l'histoire économique et sociale, c'était m'intéresser à la classe ouvrière. Je ne pensais pas alors faire une carrière universitaire, c'est Ernest Labrousse qui m'a relancée : « Mademoiselle, ne me laissez pas tomber avec mes grèves », et a fini par me convaincre d'entreprendre une thèse sur les ouvriers en grève.

Travailler sur les femmes, je n'y songeais même pas. Certes, je trouvais qu'elles étaient dominées. Au moment de l'oral de l'agrégation, j'avais été froissée de voir que les filles passaient les épreuves incognito au lycée Victor-Duruy, alors que l'agrégation masculine se déroulait à la Sorbonne, devant un public nombreux et un jury présidé par le grand historien de l'époque, Fernand Braudel.

Le titre de ma thèse, qui est devenue un livre, *Les Ouvriers en grève*, n'est pas étonnant : à l'époque que j'étudiais, la fin du XIX^e^, la grève était un acte viril. Les femmes y étaient minoritaires, tout comme dans les usines, les ouvriers considéraient qu'elles n'y avaient pas leur place. Dans ma thèse, j'ai consacré quelques pages aux femmes grévistes, mais aussi aux compagnes et aux épouses des ouvriers. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à réfléchir sur ce que l'on appelle aujourd'hui le genre, dans le travail. Mais curieusement, mon point de vue était plutôt masculin. La partie consacrée aux grèves des femmes se termine par une appréciation bien condescendante : « Un univers de défaite et de soumission. » Plus tard, j'ai évidemment révisé ce jugement.

Retrouver des traces, surtout au sujet des femmes, peut se révéler difficile, j'en ai fait l'expérience. Dans les années 1970, en préparant ma thèse sur les ouvriers en grève, j'ai pris connaissance du travail d'une sociologue, Madeleine Guilbert, dans *Les Femmes et l'organisation syndicale avant 1914*. En écrivant cet ouvrage fondé sur le dépouillement des congrès ouvriers, elle avait remarqué qu'un seul texte de femme issu d'un de ces congrès avait été publié, celui de Lucie Baud, en 1907, dans une revue socialiste. J'avais retrouvé ce texte remarquable et dix ans plus tard, en 1978, il a illustré le parcours d'une femme ouvrière dans un numéro sur les travaux des femmes du *Mouvement social*, la principale revue d'histoire sociale à laquelle je collaborais. En Isère, dont elle était originaire, un ancien instituteur, Gérard Mingat, a alors commencé des recherches sur Lucie Baud, épluché l'état civil, recherché sa tombe dans les cimetières, retrouvé son petit-fils. Son travail d'enquête a été publié dans une revue locale, •••

Mémoire du pays de Vizille. Puis, bien des années après, j'ai à mon tour effectué un travail de terrain et retracé la vie de cette militante dans *Mélancolie ouvrière*[2].

Le devenir femme et le devenir féministe

J'ai eu beaucoup de chance : on ne m'a jamais dit que j'étais inférieure aux hommes, au contraire. J'ai été soutenu par mes parents, par mon père notamment, puis portée par ma propre histoire, par mon milieu, mon couple… Je voulais simplement être l'égale des hommes, pas différente. Ma génération ne revendiquait pas le féminin, qui nous avait enfermées. À la limite, nous voulions le dissoudre et être comme les hommes, avoir les mêmes droits.

Quand j'y réfléchis, j'étais un peu aliénée au monde des hommes. Je voulais me libérer du modèle féminin, adhérer au monde masculin, et je trouvais des hommes qui me soutenaient. Plus tard, je me suis rendu compte de ce que cela pouvait représenter comme faiblesse, et comme acceptation. J'ai progressivement pris conscience du fait que j'étais dans un monde sexué et que la domination masculine existait. J'ai compris combien il était difficile, collectivement, de changer les rapports quotidiens, les représentations, les systèmes de pouvoir. Être une femme libérée, ce n'est pas si facile.

JE REVENDIQUE LE FÉMINISME COMME MOUVEMENT HISTORIQUE ET MOUVEMENT DE PENSÉE TOUJOURS ACTUEL

À sa parution, en 1949, j'avais lu *Le Deuxième Sexe* de façon hachée parce que j'étais en train de passer l'agrégation et disposais de peu de loisirs. En le reprenant plus tard, je me suis aperçue que ce qu'écrivait Simone de Beauvoir et sa personnalité même correspondaient à ce dont j'avais besoin. L'idée du « devenir femme » – « On ne naît pas femme, on le devient » – a guidé ma réflexion et mon cheminement, tout comme sa vie très libre et son engagement contre les injustices. Là se situe mon éveil au féminisme, sans que j'aie imaginé un seul instant que l'histoire des femmes allait plus tard constituer l'essentiel de mon travail d'historienne.

68, le Mouvement de libération des femmes et l'effervescence des années 1970 furent les véritables déclencheurs… On ne naît pas féministe, on le devient.

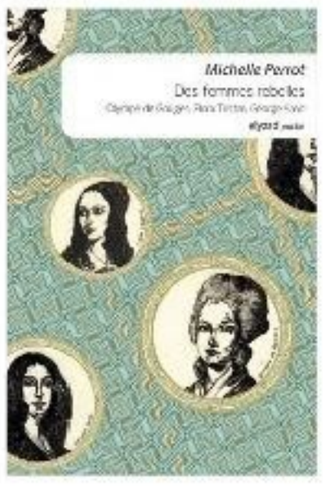
Je revendique le féminisme comme mouvement historique et mouvement de pensée toujours actuel, qui conteste la domination masculine, cherche à établir l'égalité entre les sexes et la liberté des femmes. Il reprend la vieille devise révolutionnaire, en remplaçant parfois « fraternité » par « sororité », et produit une pensée riche et féconde grâce à ses nombreuses théoriciennes.

En 1961, dans le laboratoire de recherche auquel j'étais rattachée, j'étais la seule fille parmi les assistants et maîtres assistants. Dans les réunions communes, les professeurs disaient « Messieurs ». J'étais là, dans mon petit coin, et jamais on ne m'a dit « Madame », ce qui du reste m'importait peu et m'amusait. C'était un univers masculin. La Sorbonne était un lieu de savoir : j'avais du respect pour ses professeurs, certains pleins d'attention pour leurs élèves, d'autres plus lointains… Mais tous se conformaient à la structure du cours magistral où l'on venait pour entendre, jamais pour discuter. Dans les années 1960, cette disposition verticale a commencé d'être contestée : les étudiants ne voulaient plus de ces cours magistraux. Et en 1968, pendant un mois et demi, toutes les salles de la Sorbonne ont été occupées par des groupes qui affichaient leurs sujets de débats : on y venait ou pas, dans une liberté totale. Il y avait de nombreux échanges, politiques bien sûr, mais aussi autour de la réforme de l'université par exemple. On réclamait une nouvelle université, d'autres formes d'enseignement, d'autres formes de valorisation des savoirs… La saturation des universités avait été l'une des raisons de l'embrasement de 1968. Assisté de François Furet, directeur d'études à l'EHESS, le ministre de l'Éducation nationale, Edgar Faure, a alors travaillé à la création de nouvelles universités pluridisciplinaires, parmi lesquelles Paris VII (Jussieu) et Paris VIII (Vincennes).

Ce fut une période extraordinaire. Le mot d'ordre était « Organisez, créez ». À la Sorbonne, on demandait aux enseignants où ils voulaient travailler, ce que l'on n'avait jamais demandé à personne. J'y étais déjà maître-assistante mais j'avais envie d'autre chose : j'ai opté pour Jussieu, avec Emmanuel Le Roy Ladurie, en attente du Collège de France, et Jean Chesneaux, spécialiste de l'histoire de la Chine.

L'université de Jussieu a été très soutenue par les historiens progressistes, notamment ceux de l'École pratique des hautes études (EPHE), François Furet et Pierre-Vidal Naquet au premier chef. Il y avait une grande effervescence, et un travail considérable. Il fallait tout organiser, les cours, les unités de valeur… sans savoir exactement quel serait le public de l'université. Un certain nombre d'étudiants de la Sorbonne, les plus militants, les plus ouverts, qui avaient « fait Mai 68 », choisirent alors de rejoindre ces nouveaux établissements. Ce fut un moment assez unique de brassage des enseignants, des étudiants et l'avènement d'un modèle original d'enseignement. ■

1. Yves Catonné, *Ernest Labrousse, pionnier de l'histoire économique et sociale*, préface de Michelle Perrot, Odile Jacob, 2023 (à paraître).
2. Michelle Perrot, *Mélancolie ouvrière*, Grasset, 2012.



L'INFO EN PLUS

Michelle Perrot travaille actuellement sur le projet *Lettre à George Sand*, pour les éditions Elyzad de Tunis – où elle a déjà publié *Des femmes rebelles. Olympe de Gouges, Flora Tristan, George Sand* (2014). Elle prépare aussi un essai sur « l'escalier » en tant que lieu de circulation, de rencontre, d'évitement, d'échanges, à la fois matériel, symbolique, romanesque, cinématographique…

PUBLIC SÉNAT

« Au Bonheur des Livres »

Crédit Photo : Wlad Simitch / Capa Pictures pour Public Sénat

LA nouvelle émission littéraire
présentée par Denis Olivennes

Tous les vendredis à 23h

Canal 13 de la TNT
disponible en replay sur publicsenat.fr

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

ADÈLE VAN REETH

Les temps du chagrin

Dans son dernier ouvrage, *Inconsolable*, la philosophe se livre et raconte l'année de la mort de son père. Un texte sensible et percutant sur le deuil.

« *L'intranquillité a ses vertus mais pas quand on est à bout de souffle.* » Dans *Inconsolable*, l'intranquille Adèle Van Reeth raconte comment elle cherche à reprendre son souffle au moment où son père s'éteint. « *Je voudrais retenir le temps pour maintenir mon père en vie et l'accélérer pour pouvoir respirer à nouveau. Mon souffle contre le sien que je refuse de perdre, le mien que je ne trouve plus.* » La vie n'est, au fond, qu'une histoire de respiration.

En 2020, dans son précédent ouvrage, elle se demandait que faire de « *la vie ordinaire* » – titre de son livre. De cette enquête philosophique, elle arrivait à la conclusion que c'est « *du côté de la philosophie que se trouve la réponse et notamment l'écriture* [...] *dont la vie ordinaire est le moteur premier* », nous confiait-elle alors. Les dernières pages étaient consacrées au père adoré et malade. Les mots ordinaires échangés avec « *ce géant* » admiré, lui semblaient « *si doux* ».

CE SENTIMENT DE PERTE QUI PERSISTE

Elle venait d'avoir son premier enfant et expliquait : « *Il y a peu d'expériences dans la vie qui peuvent changer notre rapport au monde, celui de la grossesse en particulier car il implique un autre individu que soi.* » Le livre qu'elle publie en ce début d'année, trois ans plus tard, raconte une autre expérience qui change le rapport au monde : le deuil. L'actuelle patronne de France Inter décrit les derniers jours de son père et la façon dont elle y survit jusqu'à ce qu'elle puisse faire sans. « *Je découvre qu'on n'écrit*

pas bien quand on est vraiment triste », note Adèle Van Reeth. C'est faux. Son écriture est haletante et nerveuse, toujours sur le fil, au gré des cigarettes allumées. On pense à Stig Dagerman et à son *« besoin de consolation impossible à rassasier »*. Il ne faut *« jamais chercher la consolation dans le temps »*, écrit-elle car *« celui-ci conduit inexorablement à la mort »*. Et pourtant… Lors de ces dernières visites à l'hôpital, elle parle du corps de son père – *« je le connais depuis que je suis née »*, mais il a *« changé de statut »* avec la maladie. Elle lui demande: *« Tu as peur? »*, question déjà posée dans le précédent livre, et reçoit la même réponse: *« Non, mais je n'ai pas envie. »*

Inconsolable est traversé par cette question: comment continuer à vivre? Il n'apporte pas vraiment de réponse. Un chat arrive dans la maisonnée. Elle n'en veut pas. On le lui a offert alors qu'elle n'a rien demandé. Elle le tolère, fait avec. Ce chat représente la vie, les contraintes que l'on doit continuer à assumer alors que l'on ne voudrait avoir affaire qu'à son chagrin. *« Je me dis que je ne vais pas y arriver, arriver à quoi, je ne sais pas, à tenir bon, à continuer, mon père meurt, il meurt depuis si longtemps* […], *je n'ai plus aucun répit, et en plus le chat est là, il me nargue du haut de sa vie en paix, moi je n'ai plus de paix, surtout depuis que les gens me répètent que l'important est "de mourir en paix" mais le chat signe pour moi l'impossibilité de la paix. »*

La mort arrive, elle est inacceptable, insupportable. *« Il existe une tristesse sans consolation.* […] *C'est l'inconsolable, ce sentiment de perte qui persiste, la certitude qu'il manque quelque chose à notre vie, comme si nous n'étions pas complets, et que de cette incomplétude originaire naissait non pas de la frustration, ni de la colère mais un chagrin sans nom et sans visage. »*

Son père est mort *« sans faire de drame »*, *« tel qu'en lui-même, immense et élégant »*. Elle n'en fait pas non plus, de drame. Sa relation à la mort évolue. Mais quid de celle avec l'absent? On peut refaire avec des si le chemin qui mène au décès, comme Brigitte Giraud dans *Vivre vite;* on peut aussi, comme Adèle Van Reeth, ausculter son rapport au disparu et la tristesse qui effraie d'abord, *« puis on prend goût à son intensité. Elle est devenue nous, nous sommes devenus elle »*. Elle réussit à nous confier ses tumultes intérieurs sans qu'à aucun moment on ne se sente voyeur.

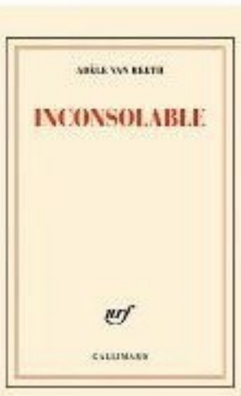
DES COMPROMIS AVEC LA VIE

Mais « inconsolable » ne signifie pas triste à jamais, *« ça veut dire que le réconfort n'est jamais sur mesure, que même dans les encouragements il y a des compromis »*. Des compromis avec la vie comme cet enfant qui vient au monde pendant cette année de deuil. Sa grossesse était le dernier secret partagé avec son père. *« Je porte la vie en moi, mais je porte aussi la mort, pas de la même façon, mais de manière tout aussi indubitable. Cette mort n'est pas la mienne, c'est celle de mon père, cette vie n'est pas la mienne, c'est celle de mon enfant. »* Faire cohabiter les deux, joie et tristesse, devient moins douloureux au fil des jours. Preuve que l'on peut continuer à vivre. *« Je vais bien pas malgré la tristesse mais avec elle. On vit en bonne entente comme avec le chat. »* Preuve que rien n'est figé et que la transformation continue. *Inconsolable* est un beau récit d'une lutte intérieure, mais également d'un compagnonnage d'une femme et de son chagrin qu'on imagine rythmé par *The Long and Winding Road* des Beatles. Le groupe adoré par le père. ■

Aurélie Marcireau

> « Je voudrais retenir le temps pour maintenir mon père en vie et l'accélérer pour pouvoir respirer à nouveau »

AUDREY SOVIGNET



★★★★☆
INCONSOLABLE
ADÈLE VAN REETH
204 P., GALLIMARD, 18 €

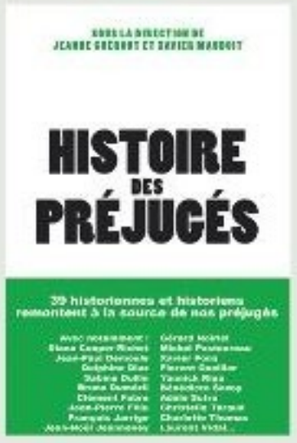
MARQUE-PAGE

par Fabrice d'Almeida

A priori au long cours

Les Français sont arrogants, dit-on souvent à l'étranger. Plus souvent encore nos diplomates ont dû composer avec un regard malveillant posé sur eux en raison de leur origine. Et si l'Histoire s'expliquait par les préjugés? Vous savez, ces opinions toutes faites, ces idées reçues qui conditionnent notre regard sur les situations. C'est la thèse sous-jacente d'un ouvrage collectif, dirigé par Jeanne Guérout et Xavier Mauduit*. Car ces représentations souvent négatives sur les autres et sur nous-mêmes engendrent des décisions et des situations qui ont façonné le monde. Et il y en a de toutes sortes: celles que nous avons sur le passé (les Barbares étaient des vandales…), celles sur les genres (ça ne pleure pas, un homme) et celles ancrées dans l'ethnie ou la nation. Ces dernières sont sans doute les plus tenaces. Violence supposée des Arabes ou des Mexicains. Excentricité anglaise. En les prenant pour objets de leur recherche, les historiens ici rassemblés nous montrent à quel moment ces petites mythologies identitaires négatives ont été créées et dans quel but. Il s'agissait d'affirmer des défauts pour justifier une prise de pouvoir ou s'affranchir d'un ascendant. Les images mentales ont servi des projets de domination et de libération. Chaque chapitre en aborde une nouvelle et nous permet de traverser le temps en déniaisant notre regard. Entre peur, agressivité et fierté, ces fantasmes petits et grands ont forgé le destin de l'humanité. Pourra-t-on un jour les arrêter? se demande-t-on en renfermant cette *Histoire des préjugés.*

* Qui publie également ce mois-ci une biographie de Napoléon III (PUF).



★★★☆☆
HISTOIRE DES PRÉJUGÉS
XAVIER MAUDUIT, JEANNE GUÉROUT (DIR.)
464 P., LES ARÈNES, 22 €

FRÉDÉRIC GROS

Des nouvelles du front

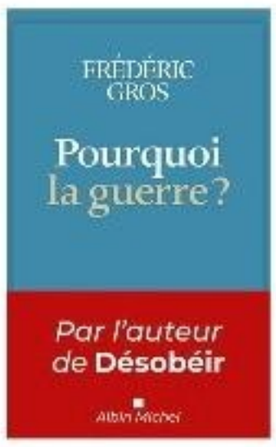
Professeur à l'IEP de Paris et depuis une quinzaine d'années à l'origine d'essais philosophiques, l'auteur s'interroge sur la notion de guerre et les réalités qu'elle recouvre. Un brillant essai.

En écho à *États de violence. Essai sur la fin de la guerre* (2006), où il soutenait que la guerre classique avait laissé la place à des « *états de violence* », *Pourquoi la guerre ?* s'interroge sur ce que l'on présente comme le retour en force de celle-ci depuis l'« opération spéciale » ordonnée par Vladimir Poutine en février 2022. Frédéric Gros y réaffirme qu'on ne peut pas comprendre la guerre (parfois qualifiée d'hybride) à partir des représentations qui ont prévalu au XX^e^ siècle. La guerre froide a ainsi laissé la place à la guerre « *globale* » ou « *diffuse* » (2011-2021), impliquant des interventions et des guerres de « *chaotisation* » menées pour elles-mêmes (Irak, Syrie, Libye, Yemen) sur fond de destruction des États, de résurgence des fondamentalismes religieux et de « *prise en otage des sociétés civiles* […] *excavant le présent de toutes ses possibilités* ». Le cas du conflit russo-ukrainien, présenté comme le retour de la guerre traditionnelle en Europe avec ses armées, son front, ses tranchées, paraît déroger à cette évolution.

LE RISQUE DE GUERRE TOTALE

Les analyses conduites dans ce brillant essai invitent à plus de prudence. Celle de guerre juste permet de rappeler le danger qu'il y a à présenter l'affaire ukrainienne au prisme uniquement moral. C'est prendre le risque de la voir dégénérer en guerre totale faute de pouvoir trouver une porte de sortie autre que l'annihilation du belligérant diabolisé. Le nœud étroit qui s'exprime dans la double formule qui veut que l'État fasse la guerre et que la guerre fasse l'État permet d'envisager que, pour la première fois, l'Europe pourrait, en se découvrant un ennemi avec la question ukrainienne, se former en « *communauté proprement politique* » (à vrai dire, rien n'est moins sûr). L'auteur applique ainsi à la situation en Ukraine l'analyse célèbre du *Léviathan* où Hobbes dégage trois causes de conflit entre les hommes : la cupidité *(« la volonté russe de contrôler le grenier de l'Europe »)*, la peur (l'adhésion de l'Ukraine à l'Otan) et la vanité (l'Ukraine serait « *le dernier bastion qui permet à la Russie de se croire un empire* »). Reste que ces guerres en enveloppent d'autres, dont celles décidées pour l'intérêt de ceux qui les font ■

Jean Montenot

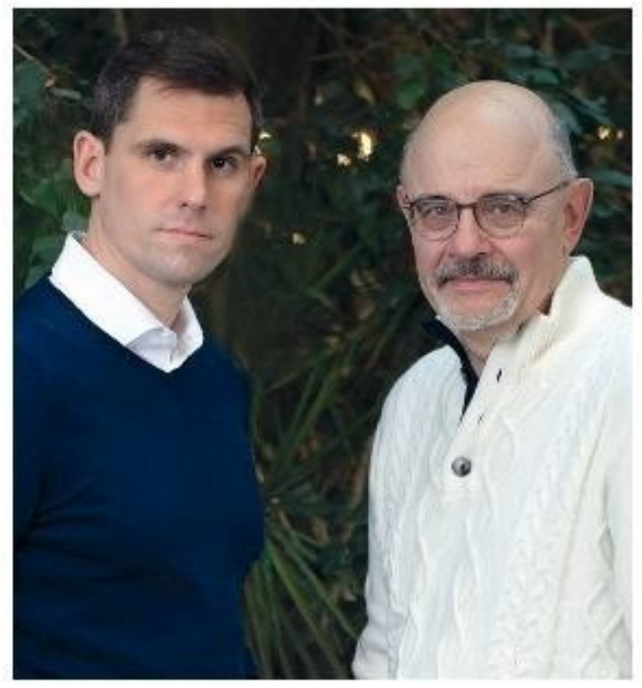


★★★★☆

POURQUOI LA GUERRE ?

FRÉDÉRIC GROS

162 P., ALBIN MICHEL, 18 €



Tactique et stratégie

La théorie militaire classique sépare la tactique – l'art de mener les batailles – de la stratégie, qui les inscrit dans une vision plus large du conflit. Sauf que, sur le terrain, la tactique prend souvent le pas sur la stratégie, sinon l'oublie, menant, malgré des succès ponctuels, à la défaite finale. Dans *Conduire la guerre,* un dialogue captivant ponctué de cas concrets, l'historien Jean Lopez et le stratégiste Benoist Bihan montrent que surmonter cet obstacle passe par ce que le général soviétique Alexandre Svetchine (1878-1938) a appelé, dans *Stratégie* (1927), l'*« art opératif » : « conduire la guerre »,* et non être conduit par elle, demande une planification politique des opérations militaires reposant sur un échange constant entre le stratège et le souverain dans lequel, si ce dernier fixe *in fine* les buts de la guerre, il n'écarte pas le premier, ni ne le suit non plus aveuglément – une leçon de cohérence et d'équilibre qu'au vu de ses revers en Ukraine l'armée russe ne semble pas avoir assimilée… ■

Patrice Bollon

★★★☆☆

CONDUIRE LA GUERRE. DIALOGUES SUR L'ART OPÉRATIF

JEAN LOPEZ, BENOIST BIHAN

400 P., PERRIN, 22,90 €.

EN LIBRAIRIES LE 26 JANVIER.

DENIS FÉLIX/ALBIN MICHEL - ÉDITIONS PERRIN

SYLVAIN VENAYRE

Jamais en paix

Contrairement aux idées reçues, et comme le rappelle très justement l'historien, le XIXe siècle a bien connu de nombreux conflits, même lointains.

« *Le XIXe siècle européen est généralement perçu comme un siècle de paix* », écrit Sylvain Venayre. Les spécialistes considèrent que cette paix s'est installée durablement après 1815 et l'effondrement de l'Empire napoléonien. Les contemporains le notaient déjà : Tocqueville, par exemple, pour qui le progrès de la démocratie en Europe s'est accompagné de l'affaiblissement des États militaires. Faux, révèle Venayre. Les États européens n'ont jamais autant fait la guerre qu'au cours de ce siècle ! Simplement, ils guerroyaient « *dans ce qu'on appelait alors l'"outre-mer"* », écrit l'historien, qui a consacré nombre de livres et d'articles à ces « *guerres lointaines* », dont l'excellent *Une guerre au loin. Annam, 1883*, aux Belles Lettres (2016). Propulsées à la tête d'empires à protéger et à faire fructifier, l'Angleterre affronta notamment la France à Alexandrie (1882) et à Fachoda (1898) ; la France combattit l'Italie en Tunisie (1881) et l'Allemagne à Tanger (1905) et à Agadir (1911), etc. Une Allemagne dont Venayre rappelle que son chant de guerre *Deutschland über alles* est né de l'insurrection syrienne de 1840 contre l'Égypte ! Dans *Les Guerres lointaines de la paix*, l'auteur s'attarde également sur la représentation de ces conflits « *d'ailleurs* » par des Européens tantôt horrifiés, tantôt fascinés par les horreurs et les souffrances qu'ils ont engendrées. ■

Jean-François Paillard

★★★★☆

LES GUERRES LOINTAINES DE LA PAIX. CIVILISATION ET BARBARIE DEPUIS LE XIXe SIÈCLE

SYLVAIN VENAYRE

368 P., GALLIMARD, 22,50 €

Écrire avec son psy

Les adeptes de la série *En thérapie* trouveront dans le nouvel ouvrage d'Irvin D. Yalom de quoi satisfaire leur curiosité sur les coulisses du travail thérapeutique. Dans *Guérir à deux voix*, le célèbre psychiatre et romancier américain relate, en accord avec une de ses patientes, Ginny Elkin, une méthode basée sur un concept d'écriture qu'il a inventé et mis à l'épreuve. La jeune écrivaine souffrant du syndrome de la page blanche, le Dr Yalom lui propose de payer son traitement sous forme de compte rendu de séance afin de stimuler sa capacité à écrire et s'engager à conscientiser ce qu'elle vit en elle. De son côté, il décide de consigner leurs rencontres hebdomadaires et ils conviennent d'échanger leurs écrits tous les six mois.

C'est cet échange qui nous est proposé aujourd'hui dans *Guérir à deux voix*. Un livre qui plaide pour que la psychothérapie devienne avant tout une expérience profondément humaine, car « *rien de vital ne peut sortir d'une procédure mécanique dénuée d'humanité*, nous dit Yalom, *le thérapeute et le patient gravissant ensemble un escalier en colimaçon raide, aux marches branlantes* ». ■ **Sophie Péters**

★★★☆☆

GUÉRIR À DEUX VOIX (EVERY DAY GETS A LITTLE CLOSER. A TWICE-TOLD THERAPY)

IRVIN D.YALOM, GINNY ELKIN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DOMINIQUE LETELLIER ET BARBARA ARRIGHI, 384 P., ALBIN MICHEL, 23,90 €

3 RAISONS DE LIRE

Pierre Legendre

L'impensé de l'Occident

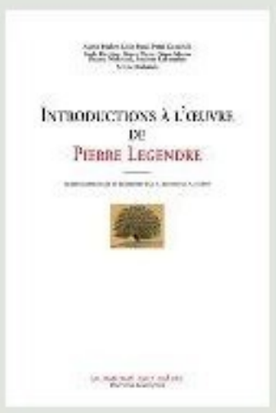
Juriste, psychanalyste et philosophe, Pierre Legendre est, à plus de 90 ans, l'auteur d'une œuvre monumentale où il s'est attaché à montrer « *ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident* ». Il fut, comme expert pour l'Unesco au temps des indépendances africaines, un observateur privilégié de l'empreinte de la civilisation occidentale du droit sur les sociétés traditionnelles. La psychanalyse l'a conduit à s'interroger sur la fabrique de la normativité et sur la manière dont le pouvoir se met en scène.

Une discipline nouvelle

Pierre Legendre a ainsi porté sur les fonts baptismaux une discipline originale, l'anthropologie dogmatique. Son objet est de mettre à jour les structures institutionnelles qui font vivre l'homme. Le regard éloigné de l'anthropologie du XIXe siècle retourné vers l'Occident impérial y dévoile les arcanes de la « *fabrique de l'homme occidental* » et sa réplication planétaire à coups de mondialisation juridique et industrielle.

Comprendre les dysfonctionnements contemporains

En creusant le lien entre l'acquisition de la parole, l'institution du sujet et l'importance de la logique juridique de la filiation, cette *Introduction à l'œuvre de Pierre Legendre* – ouvrage collectif dirigé par Pierre Musso et Katrin Brecker – nous ouvre des perspectives sur les dysfonctionnements contemporains, l'évidement de la subjectivité et sa désaffiliation institutionnelle. **J.M.**



★★★★☆

INTRODUCTION À L'ŒUVRE DE PIERRE LEGENDRE

PIERRE MUSSO, KATRIN BECKER (DIR.)

200 P., MANUCIUS, 23 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU
FABRICE MIDAL

Voilà un livre qui ne dépareillera pas les tables remplies de tous les ouvrages qui prônent le « comment aller mieux ». Peut-être qu'il passera en revanche à côté de certains lecteurs. Sa couverture très – trop ? – prometteuse découragera celles et ceux qui méprisent le genre, ou sont en overdose de ce type de lecture. Ce serait dommage. Car il est bien plus intéressant à lire que ne le laisse deviner sa présentation. S'il est bien vrai qu'il parle de *« tout ce qui nous empêche d'être heureux »* (comme l'indique le titre), il raconte surtout avec habileté, parfois drôlerie et toujours beaucoup d'amitié, ce qui nous empoisonne l'existence. Ce n'est justement pas un énième manuel du « comment être heureux », mais plutôt une invitation à prêter attention à toutes ces impasses dans lesquelles on se fourvoie allègrement. Et elles sont nombreuses : vingt-huit, selon Fabrice Midal qui, de la recherche du prince charmant et de nos désirs, en passant par notre volonté de vouloir tout gérer, d'être zen, d'avoir toujours le moral, jusqu'à nos peurs de soi et des autres, nous guide dans ces méandres avec intelligence et créativité. Et nous indique en prime les voies de sortie pour faire la paix avec soi. Certains ne goûteront peut-être pas le tutoiement, quand d'autres adoreront la façon très personnelle que le philosophe a de se raconter. S'il ne va pas nécessairement vous rendre heureux, *Tout ce qui nous empêche d'être heureux et ce qu'il faut savoir pour l'être* aura au moins le mérite de vous offrir quelques prises de conscience salutaires. Avec une apparente simplicité, voilà un ouvrage qui fait souffler un vent de fraîcheur sur un genre où les idées sont bien galvaudées et où l'on a souvent le sentiment d'avoir déjà tout lu. **Sophie Péters**

★★★☆☆
TOUT CE QUI NOUS EMPÊCHE D'ÊTRE HEUREUX ET CE QU'IL FAUT SAVOIR POUR L'ÊTRE
FABRICE MIDAL
256 P., FLAMMARION/VERSILIO, 19,90 €

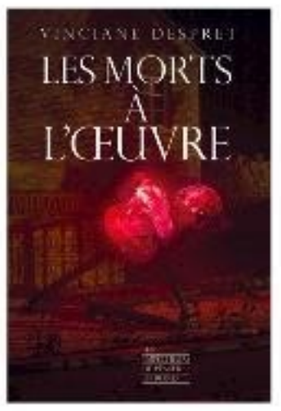
Pouvoir d'outre-tombe

Après *Au bonheur des morts*, la philosophe continue à s'intéresser à la place des défunts, et à la façon dont ils peuvent rester influents dans le monde des vivants.

« *La vie a un moyen de s'adresser au futur, ça s'appelle la mémoire… Pour résoudre le futur, nous devons sauver le passé* », enjoint Richard Powers dans *L'Arbre-monde*. Cet appel à ne pas tourner le dos à ce qui, désormais, ne nous semble plus présent est placé par Vinciane Despret en exergue de l'un des cinq chapitres des *Morts à l'œuvre*. Chacun décrit une création imaginée pour une ou plusieurs personnes décédées qui, grâce à cela, continuent à occuper artistiquement un espace du monde des vivants. Elles doivent le jour aux Nouveaux Commanditaires, structure grâce à laquelle n'importe qui, « *citoyens comme vous et moi, des collectifs ou des personnes, les habitants d'un village qui se meurt, des parents ou des adolescents endeuillés, des soignants travaillant dans la morgue d'un hôpital, des colombophiles inquiets pour la transmission de leur passion… »*, n'importe qui, donc, peut commander à un artiste contemporain une œuvre d'art fomentée et érigée dans un cadre lié à la collectivité, soit dans l'espace public. Aussi concret qu'inventif, ce projet rend ainsi possible un véritable « *art de la démocratie* ».

Dans *Au bonheur des morts* (2015), Vinciane Despret révoquait déjà l'idée du deuil comme « *acceptation de la réalité* » divisée entre la joie, la présence et la vie ; la mort vue à l'inverse comme un choc, une absence brutale prélude à l'oubli. Or, cette vision rationaliste et binaire de la réalité ignore bien des manières dont « *ceux qui restent* » composent au quotidien et continuent à faire vivre des images des proches qui les ont quittés. Prolongeant une réflexion passionnante, *Les Morts à l'œuvre* se concentre donc sur un art social, manière de garder vivace la mémoire de personnes disparues. Car en mourant, celles-ci ne cèdent pas la place aux vivants. Jaillit une pensée du souvenir féconde dès que l'œuvre d'art, au départ, est débattue, jusqu'à la création proprement dite qui permet de « *faire œuvre tous ensemble. À partir de la tragédie d'une mort* […] *ou plutôt à partir de la formidable vitalité que sa présence au monde a su faire passer et que l'on peut encore sentir, quantité d'histoires se créent qui avivent les puissances dela vie* ». ■

Eugénie Bourlet



★★★★☆
LES MORTS À L'ŒUVRE
VINCIANE DESPRET
176 P., LES EMPÊCHEURS DE PENSER EN ROND, 20,50 €

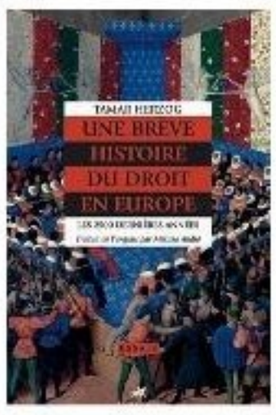
SYLVÈRE PETIT/LA DÉCOUVERTE

TAMAR HERZOG

Quand le droit nous est conté

L'éminente historienne livre une ambitieuse et pertinente synthèse retraçant l'évolution du droit en Europe, de la Rome antique à nos jours.

Avec ce court essai, l'historienne Tamar Herzog se propose d'expliquer « *comment le droit européen est parvenu à se présenter comme l'expression de la raison même et comme un système potentiellement applicable partout* », deux biais culturels dangereux pour nous et pour les autres. Sa lecture permet de détruire plusieurs préjugés, liés à la manière dont nous sommes attachés à certains principes. *Une brève histoire du droit en Europe* montre que ces principes ne cessent de changer et qu'ils font l'objet d'une sélection permanente parmi plusieurs options possibles. Bien sûr, le droit romain en pose les bases ; mais ses interprétations ont beaucoup varié entre le Moyen Âge, l'époque moderne, puis son déploiement en Asie et en Afrique. Avec la colonisation, il a fallu adopter de nouvelles justifications pour l'imposer. C'est dire que l'existence d'un « *monde juridique* » n'a jamais été possible qu'à condition d'englober des centaines de milliers de dispositifs locaux dans le but d'unifier des communautés. Cet effort d'unification est le plus fondamental de tous ; il peut prendre pour unité de base la famille, la religion, les relations commerciales, et même aboutir à l'idée d'Union européenne. Aujourd'hui, un nouveau paradigme est indispensable, qui reconnaîtrait le pouvoir des groupes et de la solidarité pour repenser nos propres normes. ■ **Maxime Rovere**



★★★★☆

UNE BRÈVE HISTOIRE DU DROIT EN EUROPE. LES 2 500 DERNIÈRES ANNÉES (A SHORT HISTORY OF EUROPEAN LAW)
TAMAR HERZOG
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MÉTISSA ANDRÉ, 384 P., ANACHARSIS, 24 €

Maison avec jardin

Dans *La France sous nos yeux*, Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely avaient souligné l'importance, jamais démentie depuis l'après-guerre, du pavillon dans l'imaginaire français. Avec 20,6 millions de maisons individuelles en France sur 37,2 millions de logements, en plus d'être un idéal, c'est un fait social. Jean-Marc Stébé et Hervé Marchal, tous deux professeurs de sociologie, dissèquent cet attachement dans *Le Pavillon. Une passion française*. Après le passage du Covid, la maison individuelle avec son jardin constitue un refuge pour temps difficile, consacrant le règne du « *chez soi* » et du « *cosy* ». La maison avec jardin devient un « *logement total* » avec espace de (télé)travail, un « *trabitat* », obligeant les constructeurs à repenser la modularité des espaces.

Le jardin s'avère alors plus que jamais nécessaire comme espace de décompression familial. Les auteurs montrent qu'il n'y a pas une France pavillonnaire mais bien plusieurs, classées selon deux figures : celle du « *pavillon enchanté* » et celle du « *pavillon désenchanté* ». ■ **Aurélie Marcireau**

★★★☆☆

LE PAVILLON. UNE PASSION FRANÇAISE
HERVÉ MARCHAL, JEAN-MARC STÉBÉ
276 P., PUF, 15 €

LES ÉCRIVAINS DE LiRE magazine littéraire

Nicolas d'Estienne d'Orves

Pour l'amour du kitsch

En matière de mauvais goût, à chacun son point de vue. Pour tenter d'en faire le tour, il fallait donc toute l'érudition du romancier, essayiste et graphomane impénitent connu sous l'acronyme de NEO. Il évoque, dans son *Dictionnaire amoureux du mauvais goût*, les marchés de Noël et *Le Matin des magiciens*, les cinéastes Mel Brooks et Just Jaeckin, les chanteurs Luis Mariano ou Pit et Rik. Le plagiat succède aux plages, puis Dita von Teese à Francky Vincent. Et lorsque Nicolas d'Estienne d'Orves décrit Pascal Sevran, on se demande si ce n'est pas un portrait caché de lui-même, et donc de ce livre : *« paradoxal et éclectique, réactionnaire mais curieux, kitsch et pourtant raffiné »*. **Jacques Braunstein**

DICTIONNAIRE AMOUREUX DU MAUVAIS GOÛT
NICOLAS D'ESTIENNE D'ORVES
608 P., PLON, 26 €.
EN LIBRAIRIES LE 26 JANVIER.

Emmanuel Hecht

En marche pour le front

Notre collaborateur Emmanuel Hecht et son ami le diplomate Emmanuel Rimbert sont partis arpenter durant dix jours ce qu'on appela jadis le front de Macédoine. Du 28 juin 1914 (attentat de Sarajevo et assassinat de l'archiduc François-Ferdinand) jusqu'en 1923 (délitement de l'Empire ottoman), les Balkans furent à feu et à sang. Mais en France, on se souvient de Verdun plus que des Dardanelles. Dans ces *Jardiniers de Salonique*, Hecht et son complice réparent ainsi notre inculture avec érudition, poésie et esprit. Ce n'est pas de la littérature d'*open space* : sur place, nos deux hommes bivouaquent et crapahutent. On peut être à la fois Sylvain Tesson et Jules Michelet.
Louis-Henri de La Rochefoucauld

LES JARDINIERS DE SALONIQUE.
EMMANUEL HECHT, EMMANUEL RIMBERT
222 P., ÉQUATEURS, 19 €

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆

DES POISSONS DANS LE DÉSERT
ELIZABETH KOLBERT
288 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,70 €

Elizabeth Kolbert avait marqué le monde entier avec son essai journalistique *La Sixième Extinction.* Lauréat du Pulitzer essai en 2015, cet ouvrage choc montrait comment l'humain détruit la biodiversité. Après avoir exposé le problème, elle montre des solutions. Et leur paradoxe : des êtres vivants, en danger à cause de nos activités, dépendent maintenant de nous. Dans *Des poissons dans le désert,* elle part à la rencontre de celles et ceux qui cherchent à réparer le vivant. **M.D.-B.**

★★★★☆

UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'ÉGALITÉ
THOMAS PIKETTY
384 P., POINTS, 6,90 €

Voilà une étude des inégalités à travers les âges à classer au côté de la monumentale *Histoire des inégalités,* de Walter Scheidel, parue en 2021 chez Actes Sud. Le spécialiste des civilisations antiques y soutenait que seules les crises erratiques – guerres, catastrophes, révolutions, etc. – étaient propices à la réduction des inégalités. Volontariste, Piketty croit, lui, à un mouvement général vers l'égalité qui serait nourri par d'indispensables luttes sociales. **Jean-François Paillard**

★★★☆☆

CLAUSEWITZ
BRUNO COLSON
736 P., TEMPUS, 12 €

Chaque génération de stratèges redécouvre *De la guerre,* l'ouvrage posthume du général prussien Carl von Clausewitz (1780-1831). Dans une biographie très détaillée, Bruno Colson montre que, sous le théoricien, se tenait un praticien qui, s'il n'a remporté aucune grande victoire, a suivi de près, en tant qu'officier d'état-major, les campagnes de son temps, notamment napoléoniennes – une expérience d'où il a tiré des concepts encore aptes à éclairer ce fait humain et politique total qu'est la guerre. **Patrice Bollon**

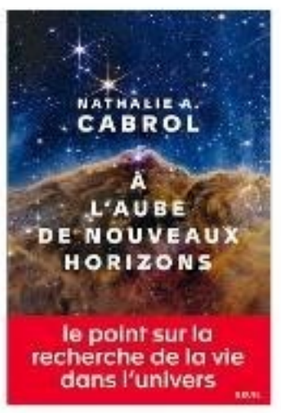
NATHALIE A. CABROL

Une vie d'ailleurs

Spécialisée dans la planétologie, l'astrobiologiste nous promet d'extraordinaires découvertes à venir.

Quand on observe la voûte céleste, l'horizon semble si vaste et rempli d'inconnu qu'il en donnerait le vertige – lequel se transforme alors en question exaltante : quid de la vie ailleurs ? Les premiers à s'interroger sont les scientifiques. Une discipline se penche sur les potentielles réponses : l'astrobiologie (ou exobiologie). C'est la vocation de Nathalie A. Cabrol. Spécialisée dans l'étude des planètes, elle est reconnue pour son travail sur les anciens lacs martiens. Aujourd'hui, elle dirige le Centre Carl Sagan, consacré à la recherche de vie dans l'Univers.

« Nous vivons un âge d'or en astrobiologie, le début d'une odyssée fantastique dans laquelle l'essentiel reste encore à écrire, mais où nos premiers pas apportent déjà la promesse de découvertes prodigieuses », s'enthousiasme-t-elle dès l'introduction de son nouvel ouvrage. *À l'aube de nouveaux horizons* est une synthèse passionnée et passionnante de la quête de signes de vie dans le cosmos – à partir de nos connaissances comme des énigmes encore irrésolues. Ce tableau ambitieux nous fait virevolter entre les briques de l'existence biologioque sur Terre, le passé trouble de Mars et des exoplanètes lointaines. Bien sûr, pousser plus loin la définition de la vie implique aussi des questions existentielles que Nathalie A. Cabrol ne contourne pas. L'astrobiologiste nous met des étoiles dans les yeux, certes, mais en recentrant aussi sur le vaisseau Terre, si rare et précieux. ■ **Marcus Dupont-Besnard**

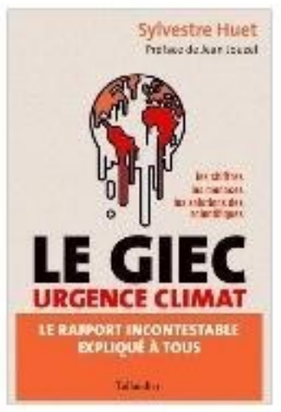


★★★★☆

À L'AUBE DE NOUVEAUX HORIZONS
NATHALIE A. CABROL
352 P., SEUIL, 21 €

Alerte verte

L'urgence climatique a été mise en avant une énième fois par un document incontestable : le sixième rapport du Giec. On y trouve des clés essentielles sur cette crise – pourquoi, comment et que faire. Constitué de plusieurs centaines de pages, il est néanmoins difficile d'accès. Le journaliste scientifique Sylvestre Huet s'attelle justement à le décrypter et à le simplifier avec *Le Giec. Urgence climat.* Pour que les lecteurs puissent d'abord comprendre le rôle de ce rapport, il commence par une brève histoire du groupe. Puis chaque chapitre vient synthétiser les trois grands volets : la physique du climat ; l'impact sur les écosystèmes et sur les sociétés humaines ; les solutions d'atténuation du changement climatique. Puisque la prise de conscience vient de la compréhension, voilà une démarche d'utilité publique. ■ **M.D.-B.**



★★★☆☆

LE GIEC. URGENCE CLIMAT
SYLVESTRE HUET
272 P., TALLANDIER, 19,90 €

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Écologie »

Tout est parti de la science, et tout culmine en religion. Le destin de l'écologie – mot et notion, mot donc notion – dit tout sur le destin de notre planète ou plutôt – puisqu'il ne s'agit jamais que d'une affaire de regard, de notre société. Voilà pourquoi, contrairement à ce que semblent croire certains théoriciens de l'écologie politique, le mot et la chose sont intimement liés à l'émergence de la modernité scientifique.

Si, en effet, le terme *Ökologie* apparaît en 1866 sous la plume de celui qui recevra plus tard le surnom de « Darwin allemand », Ernst Haeckel, l'idée, elle, est aisément associable aux plus grandes réflexions modernes en matière de biologie – de Linné au XVIIIe siècle à Darwin lui-même –, pénétrées de l'évidence, donc de la nécessité, d'une « *économie de la nature* ». Au lieu de raisonner de manière binaire, il vaudrait donc mieux partir du constat que le siècle qui a suivi Darwin a été à la fois celui d'une accélération de la révolution technique et industrielle et celui d'un élargissement du raisonnement écologique, vérifiant en cela la formule de Marx suivant laquelle « *l'humanité ne se pose jamais que les problèmes qu'elle peut résoudre* ».

Le lien que l'écologie politique fera ensuite entre agression contre l'environnement et capitalisme est donc une erreur de perspective: au moment de la chute du bloc soviétique, il était facile d'observer que le bilan écologique des pays de l'Est était encore plus inquiétant que celui des pays de l'Ouest, les deux blocs antagonistes de la guerre froide communiant dans le même productivisme. Mais l'anéantissement du contre-modèle issu de la révolution d'Octobre laissait, en effet, libre cours au capitalisme, ici libéral, là autoritaire: l'écologie politique fonctionna dès lors d'abord comme contre-modèle.

Elle le put dans la mesure où, entre-temps, la modeste science émergente revêtue de ce nom, vouée à l'étude de l'action du milieu sur les êtres vivants, avait déployé ses ambitions, comme lorsque Sir Arthur Tansley proposait, en 1935, de substituer « biotope » à « milieu » et « écosystème » à la relation entre ce biotope et les êtres vivants. À ce stade, ce n'est pas tout à fait par hasard si désormais l'essentiel des grandes synthèses viendra du monde anglo-saxon – on pourrait ajouter: du monde protestant –, donc de la citadelle du capitalisme. Les *Fondamentaux de l'écologie* sont posés aux États-Unis par les frères Odum dès 1953, c'est aux Américains Rosen et Wilson qu'on devra, trente ans plus tard, le mot programme de « biodiversité », et l'aile radicale de ce qui est en train de devenir un mouvement politique autonome va se réclamer du mythe de « Gaïa », œuvre du britannique Lovelock.

L'ÉCOLOGIE POLITIQUE RÉCUPÈRE TOUS LES ATTRIBUTS DU PHÉNOMÈNE RELIGIEUX

Pendant ce temps, en effet, et suivant une répartition des rôles assez classique, c'est en Europe occidentale que vont se cristalliser les lectures les plus explicitement militantes et, surtout, les premiers partis écologistes, au premier rang desquels – encore aujourd'hui – les Verts allemands, passés progressivement de la contre-culture gauchiste à la social-démocratie réformiste. L'évolution sera analogue à l'échelle moins internationale que mondiale, comme l'a montré l'installation – « durable »… – de la préoccupation écologique au sein d'institutions comme l'Union européenne ou l'ONU. Cette dernière, dont le mondialisme est battu en brèche un peu partout, réussira à frapper un grand coup symbolique en organisant, en 1992, un « Sommet de la Terre », devenu une référence des sommets, conférences et protocoles qui suivront. On aura noté la connotation philosophique de la formule: dans son discours dominant, l'écologie politique récupère tous les attributs du phénomène religieux au sens moderne: universaliste, prophétique et moralisateur. Et c'est ainsi qu'une partie importante de l'énergie militante des sociétés humaines du XXIe siècle s'investit dans un mouvement intellectuel dans le système duquel Dieu le Père passe la main à la Déesse Mère. La culture a un point commun avec la nature: elle a horreur du vide. ■

AUDREY SOVIGNET

Le retour du vinyle

Il n'a été question que de cela ou presque durant les fêtes de fin d'année : le vinyle a de nouveau envahi les bacs ! L'auteur de ces lignes mentirait s'il vous disait que la chose lui a déplu. C'est qu'il fallait être singulièrement naïf et faire bon marché de la nostalgie pour ne pas deviner que nous reviendraient tôt ou tard, tels des boomerangs, les encombrantes pochettes 33 tours, le bras articulé et autres contraintes du passé sans lesquelles le mythe apparaîtrait désespérément nu. Il est des choses qui valent autant par le cérémonial qui les entoure que par elles-mêmes !

Gageons que ce retour en force aura également ravi les professeurs de lettres dont j'ai eu l'honneur, dans une autre vie, de faire partie. On sait que ceux-là n'ont souvent de cesse, à l'heure d'affronter ces têtes que l'on s'entête à trouver chères et blondes, qu'ils ne renouvellent leur stock d'exemples de figures de style. En voilà justement un rêvé pour illustrer cette variété de métonymie qui permet de désigner l'objet par la matière qui le constitue ! Autrement d'actualité, en tout cas, que le fer pour le glaive… Autrement original, dans les semaines qui suivent une Coupe du monde, que le cuir pour le ballon rond…

Mon enthousiasme n'eût donc pas connu de bornes si, plus souvent qu'à son tour, ledit vinyle ne nous revenait, hélas ! amputé de son « e ». Certes, la chose ne date pas précisément d'hier : nous la dénoncions déjà avec force il y a quinze ans, feignant de nous étonner que l'on pût faillir aussi lamentablement après avoir réussi le tour de force de mettre le « i » et le « y » dans le bon ordre ! Mais, pour tout dire, nous voulions croire que cette éclipse de quelque vingt-cinq ans aurait incité chacun à rendre à l'intéressé ce « e », final autant que muet, qu'il doit étymologiquement à l'*éthyle*.

Que nenni ! Nous avons même relevé – *horresco referens* – dans les colonnes belges du *Soir*, pourtant réputées plus exigeantes que les françaises pour tout ce qui touche à la pureté de notre langue commune, ce constat des moins orthodoxes : « *Le retour du vinyl n'est plus à démontrer. En 2016, il s'est vendu en Belgique 267 000 disques vinyls 33 tours contre 63 000 cinq ans plus tôt.* » Ce à quoi fait ainsi écho le site non moins révéré de la RTBF : « *Pour respecter la planète, vous êtes pour le streaming ou le retour du vinyl ?* »

Tout le monde aura compris que nous souffrons là d'une nouvelle bouffée d'anglomanie, à laquelle la Toile, fidèle à son géotropisme anglo-saxon, s'abandonne sans remords excessif. Cela étant – et « à date », comme on dit encore en français d'aujourd'hui –, nos dictionnaires font de la résistance : pas trace de « vinyl » ni chez Larousse ni chez Robert, ni même dans le *Dico* des éditions Garnier, émanation papier d'un *Wiktionnaire* autrement réceptif aux gadgets d'outre-Manche. Combien de temps tiendront-ils ? ■ **Bruno Dewaele**

BRU-NO/PIXABAY

À LIRE BONJOUR LÀ-HAUT

Depuis que Dany Boon a reçu la France entière (et les alentours) chez ses chtis, chacun sait que ceux-ci vous baptisent *biloute* et *disent quoi* entre deux *draches*. Mais ce n'est là, on s'en doute, qu'un timide aperçu d'une « parlure » des plus pittoresques, ouverte depuis toujours à tous les vents du picard, du wallon, du flamand, du néerlandais, de l'ancien français et même du bas latin ! Ne manquez donc pas d'appuyer sur la *clinche* (pour peu que l'on n'ait pas jugé bon de *laisser la porte contre*) et entrez résolument dans ce domaine magique des Hauts-de-France où les moutons s'appellent des *minous*, les commères des *camanettes* et les distributeurs automatiques de boissons des *manicraques*. Ne doutez pas que l'on ne vous y accueille avec un *jus*, lequel, rassurez-vous, n'aura rien d'une *chirloute*. Trop heureux si, pour cause d'affinités, on ne vous offre pas la *bistouille* en prime… *Vinguette !* ce serait bien le diable si vous n'étiez pas bientôt *en foufelle* devant tant d'imagination et de poésie réunies ! *Hein ?*

B.D.

LE PETIT DICO DES GENS DU NORD
YVES SMAGUE
108 P., LA VOIX DU NORD ÉDITIONS, 14,90 €

→ LES VOCABLES DU MOIS

Chirurgical et clinique

Le monde du ballon rond rougirait-il du salaire de certaines de ses stars, comparé à celui de nos plus illustres soignants ? Toujours est-il que le discours sportif aura réservé à ces derniers, tout au long de la récente Coupe du monde, des hommages appuyés : point d'éloge plus gratifiant, en effet, pour une équipe de football d'aujourd'hui, que de passer pour « chirurgicale », voire, ces derniers temps, pour « clinique » ! Laissons les esprits mesquins moquer ces clins d'œil de « manchots » qui doivent tout à leurs pieds à ceux qui, étymologiquement, travaillent de leurs mains (c'est là, on le sait, le sens du *chir-* initial) pour reconnaître que l'adjectif *chirurgical*, à la guerre comme à la guerre sportive, se marie à merveille avec la *frappe* pour souligner sa précision. On a plus de mal à justifier l'image pour *clinique*, que nos dictionnaires usuels continuent d'associer à un malade soigné au lit, le grec *klinein* signifiant « être couché » : pas sûr que dormir sur un terrain soit de nature à vous faire entrer dans la légende du Mondial ! Mais le *Wiktionnaire*, d'une acception inédite (« qui a la sécheresse des diagnostics médicaux »), rouvre la piste de ce « réalisme » tellement prisé de nos commentateurs. Nul doute, en tout cas, que les deux adjectifs n'aient de beaux jours devant eux… **B.D.**

→ QU'EST-CE QU'ON ÉCRIT ?

Décade ou décennie ?

Une chose est sûre : *décennie*, l'étymologie l'atteste, ne saurait être qu'une période de dix ans. Voilà une garantie quasi… décennale (du latin *decem*, dix, et *annus*) ! Du côté de la *décade*, les choses sont moins claires. D'aucuns ont pu affirmer que la dernière syllabe dudit mot avait quelque chose à voir avec le *dies* latin (jour), mais il s'agirait là d'une légende urbaine, l'étymon grec *dekas, dekados* (faire entendre le « s » final, même à Noël) s'appliquant à un groupe de dix, peu importe de quoi ! C'est sans doute notre Révolution, par le truchement d'un calendrier républicain substituant à la semaine sa propre décade, qui accrédita l'idée que cette dernière s'appliquait exclusivement à une période de dix jours. Ils ne sont pourtant pas rares, les écrivains (Balzac le premier) à avoir usé du terme pour évoquer une période de dix ans, et Maurice Grevisse n'y voit pour sa part aucune impropriété. L'influence de l'anglais, lequel est resté plus proche du vague originel, contribue aujourd'hui à faire de ce qui restait une exception une règle. Il n'est pas interdit, cela dit, de faire de la résistance, au nom du principe qui veut que chaque chose ait un nom et un seul : à la décennie ses ans, à la décade ses jours, et les agendas seront aussi bien tenus que les vaches bien gardées ! **B.D.**

ENGIN_AKYURT/PIXABAY – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

JÉRÔME GARCIN*

« Centaure »

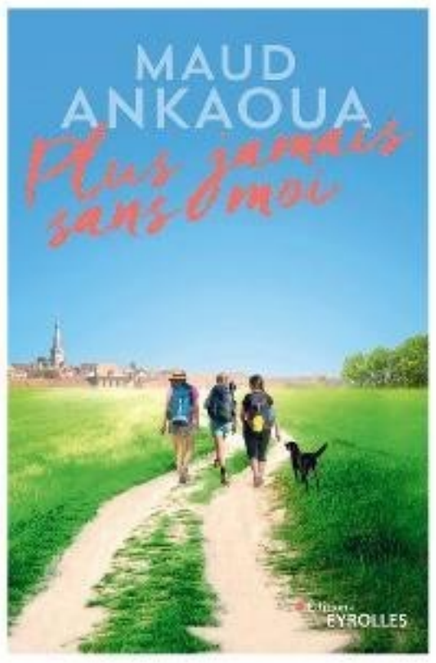
« J'aime follement ce mot, je le caresse comme une illusion, je le prononce comme un vœu pieux. C'est l'idéal de tout cavalier. Ne plus être sur le cheval, mais dans le cheval. Se fondre dans sa masse puissante, y disparaître, s'y oublier. Ne faire plus qu'un avec lui. Avoir quatre jambes, pour mieux fuir, et le plus loin possible. Être civilisé et sauvage à la fois. Devenir ainsi, au XXIe siècle, une antique mythologie : un buste d'homme posé sur un corps de pur-sang ou de frison. Se métamorphoser en Chiron ou Pholos, sous le ciel du pays d'Auge, qui est ma Thessalie normande. J'ai consacré un roman, *L'Écuyer mirobolant*, à un authentique centaure, Étienne Beudant. J'ai placé, en épigraphe de *La Chute de cheval*, le mot d'un autre centaure, le Portugais Nuno Oliveira, dont j'ai fait ma devise : *"Il faut monter beaucoup, tout en ne laissant pas les livres se couvrir de poussière sur les étagères."* Et je n'en finis pas d'observer et d'admirer, sous le chapiteau du théâtre équestre Zingaro, l'art du centaure Bartabas, qui monte ses chevaux comme s'il leur faisait l'amour. Pour lui, j'inventerais bien le verbe "centaurer". Il centaure, nous piétinons. »

Propos recueillis par Louis-Henri de La Rochefoucauld

* Dernier livre paru : *Mes fragiles* (Gallimard)

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro de décembre-janvier, cet extrait de *Plus jamais sans moi*, de Maud Ankaoua. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?



« Elle composa le code d'entrée puis s'avança dans la courrette. Un agent de sécurité lui fit ouvrir son sac et lui indiqua l'ascenceur. À l'image de la réputation de cette institution, le décor était moderne, tout en valorisant les attraits de l'architecture haussmanienne. Une moquette rouge recouvrait les escaliers en chaîne dont chaque marche était soulignée d'une barre en laiton. Elle passa derrière l'homme et s'engouffra dans l'habitâcle qui referma automatiquement ses portes sur elle.

Le cœur de Constance battait de plus en plus fort à mesure qu'elle prenait de l'altitude. Arrivée au sixième étage, une hôtesse la cueillit d'un sourire grâcieux et la fit patienter dans un canapé Chesterfield en cuir beige, pendant qu'elle prévenait Hélène Parker, l'associée majoritaire avec qui elle avait rendez-vous. Quelques minutes plus tard, elle l'accompagna jusqu'à son bureau, laissant dans son sillage la trace d'un parfum capiteux. Constance prit une profonde inspiration et pénêtra dans la pièce, où l'attendait la dirigente. »

Le mot mystère

J'en connais quelques-uns qui inviteraient volontiers le mot-valise que je suis à se faire la malle en regagnant son île. Une certaine photo de Giroud et Mbappé enlacés lors d'un récent France-Pologne aura pourtant beaucoup fait pour mon intégration. Vous y êtes ?

À quel saint se vouer ?

Dénicherez-vous la faute d'orthographe que contient la phrase qui suit, ô combien d'actualité ?

À quelques jours de la Saint-Valentin, il n'y a pas qu'en l'église Saint-Valentin de Saint-Valentin, dans l'Indre, que l'on rende hommage à Saint-Valentin !

Faut-il garder l'accent ?

Ne vous laissez pas forcément impressionner par les crêpes de la Chandeleur ! Lesquels de ces mots l'accent circonflexe méritait-il vraiment de coiffer ?

A. crêpage **B.** crêpelure **C.** crêpi
D. crêpinette **E.** crêpon **F.** crêpu

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Une bonne correction
courette – l'ascenseur – **haussmannienne** (attention aux trois consonnes doubles de ce mot !) – **en dêné** (évidemment !) – **habitade** – l'**accueillit** (plus vraisemblable, eu égard au sens) – **gracieux** (pas d'accent circonflexe, à la différence de *grâce*) – **pénêtra** (pas davantage d'accent circonflexe) – **dirigeante**.

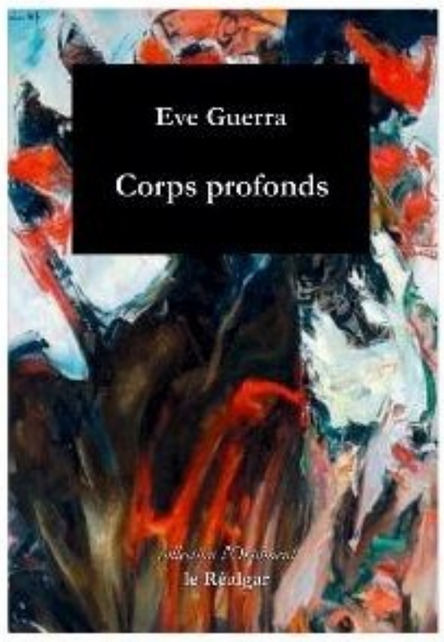
Le mot mystère
Il s'agissait de la **bromance**, cette amitié virile qui n'a rien de sexué ! Ailleurs qu'outre-Manche (où le mot est évidemment le fruit de la rencontre du *brother* et de la *romance*), tout sauf romantique : imagineriez-vous que l'on parlât de « bromance » entre Montaigne et La Boétie ?

À quel saint se vouer ?
Le dernier *Saint-Valentin* est fautif. Si le trait d'union et les deux majuscules sont de règle quand on parle d'une fête, d'un lieu de culte, d'un établissement d'enseignement ou d'une commune, il n'en va pas de même quand on parle du saint lui-même (*saint Valentin*).

Faut-il garder l'accent ?
Seuls **A** et **B** sont correctement écrits. Les quatre suivants auraient dû se contenter de l'accent aigu…

- DES ANAGRAMMES ET DES LIVRES par Jacques Perry-Salkow

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »



« Ma mère est divine :
c'est le sable noir qui glisse
sous mes mains devant le soleil
ébahi. »

Eve Guerra

Âge rêveur

Corps profonds. Poèmes,
Le Réalgar, 2022

« Chloé n'a pas de souci.
En tout cas, pas vraiment.
Même si, bien sûr, elle aborde
la trentaine et que la fin du
monde approche. »

Pas de souci

À coups de si

Luc Blanvillain,
Quidam, 2022

« Depuis toujours, j'ai peur
de la fin des choses, surtout
des choses tactiles.
Les gestes, les caresses.
Peur de la fin de la
tendresse. »

Défaire l'amour

Froidure à l'âme

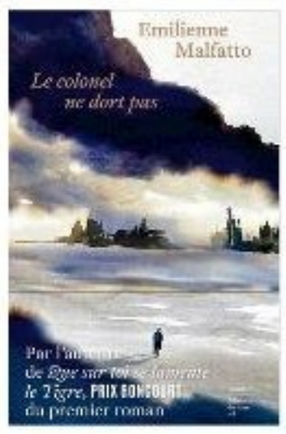
Clarisse Gorokhoff,
Robert Laffont, 2023

« Si tu es sage, tu auras la permission
de mes nuits. »

L'oreille qui jouit

Œil qui lit, le jour

Sara Cicero,
Aka éditions, 2022

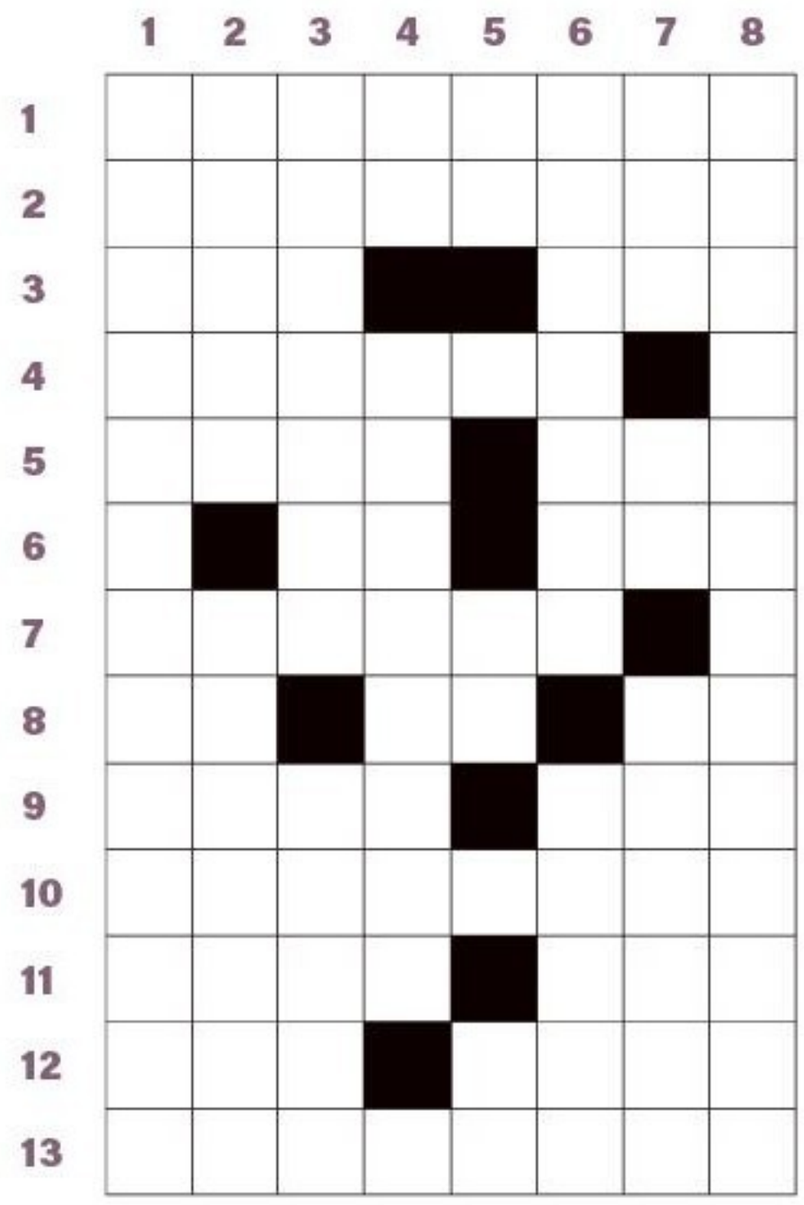


« Ô vous tous/les sombres seigneurs
de mes nuits »

Le colonel ne dort pas

L'escadron, le peloton

Émilienne Malfatto, Sous-sol, 2022



LES MOTS CROISÉS par Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Par calembour (en deux mots), surnom (un mot, ici) qui fut donné aux concierges. **2.** Vit sur place. **3.** Liquide troublé. Fut parti avant de disparaître. **4.** Se montre ours. **5.** Appel de l'estomac. La moitié de mon oncle. **6.** Complètent les cours théoriques. Grand sablé indigeste. **7.** Ont les bras longs. **8.** Bidasse étranger. Salutation phonétique. Pousse au bout du doigt. **9.** Pays. Sur une carte vietnamienne. **10.** Ses bornes sont ses idées. **11.** Éliminas. Île. **12.** Lentilles en vrac. Mesure de capacités. **13.** Telles les premières années de Brassens.

Verticalement

1. Préfèrent l'hiver à l'été. **2.** Héroïne éponyme d'une bande des cinés. Femme qui se sert d'une épée. **3.** Arrondissement très important. En un certain sens, représenta des traits. **4.** Entre 3 et 4. Prothèses. **5.** Retirer en texto. Sur une enveloppe. Quartier de Pantin. **6.** Peu communes. Cité dans le Sud. **7.** Fut fondé par Firmin Gémier. Assez souvent plaqué. Dont le niveau a été abaissé. **8.** Actes de constriction.

« Nous donnons une nouvelle vie à des ouvrages qui ne sont plus édités en métropole »

Passionné de littérature et de voitures (si, si, c'est compatible !), Florent Charbonnier orchestre depuis quinze ans un dialogue nécessaire entre les littératures d'outre-mer et les pays francophones du monde entier. Depuis Marie-Galante, le fondateur de Caraïbéditions a répondu à nos questions.

Quel désir fut à l'origine de la création de Caraïbéditions ?
Florent Charbonnier. Dès la naissance de notre maison d'édition en 2007, nous avons souhaité publier des ouvrages ayant un lien avec les Antilles, la Guyane et les îles de l'océan Indien, que ce soit avec les auteurs – originaires ou vivant dans ces territoires d'outre-mer –, avec les thématiques et les histoires qui se déroulent dans ces régions, ou avec les langues créoles ou vernaculaires de chacun de ces territoires.

Comment vous positionnez-vous aujourd'hui en France, métropolitaine et d'outre-mer, et dans les territoires francophones ?
F.C. Nous sommes évidemment très présents dans les librairies des territoires d'outre-mer et dans les librairies afro-caribéennes de l'Hexagone, mais nous sommes également distribués dans les autres librairies françaises ainsi que dans celles des pays francophones européens et africains.

L'un de vos axes forts est la réédition de chefs-d'œuvre oubliés des outre-mer. Comment expliquer cet oubli ? Et pourquoi y a-t-il urgence à le réparer ?
F.C. Si notre maison d'édition publie des inédits de grands auteurs des outre-mer déjà connus et reconnus dans les mondes francophones, notre volonté est également de ressortir en librairies leurs anciens ouvrages ainsi que ceux d'auteurs décédés, que les grandes maisons d'édition germanopratines ont cessé de publier, souvent pour des raisons financières. Ces livres sont republiés au sein de notre collection « Îles en poche », devenue la référence poche des grands auteurs des outre-mer. Elle accueille des écrivains aussi célèbres que Roland Brival, Raphaël Confiant, Ananda Devi, Gisèle Pineau, Ernest Pépin ou Jean-François Samlong pour ne citer qu'eux. Nous donnons une nouvelle vie à tous ces ouvrages, qui, pour certains, avaient d'ailleurs connu un joli succès au moment de leur sortie il y a plusieurs années, voire plusieurs dizaines d'années. C'est le cas par exemple de *L'Aimé* de l'écrivain réunionnais Axel Gauvin. Finaliste du Goncourt en 1990, il n'était plus disponible depuis plus de vingt ans.

Romans, jeunesse, théâtre, essai,votre catalogue est très fourni et aucun genre littéraire ne vous échappe. Qu'est-ce qui guide vos choix en littérature contemporaine ?
F.C. Nous avons toujours été guidés par la volonté de toucher le plus grand nombre au plus petit prix et, selon les ouvrages, dès le collège ; d'où, au côté de notre collection roman-poche, une collection théâtre-poche nommée « Didascal'îles » et une collection importante de romans jeunesse dont les ouvrages sont étudiés dans les collèges et les lycées. En ce qui concerne les essais, nous publions aussi bien des livres de primo-auteurs, souvent universitaires ou journalistes, que des écrivains confirmés tels que Raphaël Confiant ou Simone Schwarz-Bart. Nous sommes parfois guidés par le désir de proposer des ouvrages inspirés de ceux qui ont fait leur preuve dans l'Hexagone et que nous « antillanisons », comme l'essai à succès *Psychologie des sociétés créoles* d'Errol Nuissier. Ce premier ouvrage de psychologie de la Caraïbe aborde les thématiques sociétales antillaises à travers le prisme de la psychologie.

Vous publiez aussi des livres en langues créoles. Quel est l'enjeu pour vous ?
F.C. Caraïbéditions publie en effet des ouvrages mondialement connus en créole des Antilles-Guyane et/ou de La Réunion tels que *L'Étranger* de Camus, *Guerre* de Céline, *La Tragédie du roi Christophe* de Césaire, *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry ou *Le Petit Nicolas* de Sempé et Goscinny. En mars 2023, nous publierons *Plas-la*, la traduction en créole de *La Place* d'Annie Ernaux par Hector Poullet. ■

Propos recueillis par Gladys Marivat

WANDA NICOT/CARAÏBÉDITIONS

PHILIPPE DELERM

Vous irez loin

Certaines phrases prennent une densité étrange en rencontrant le destin. Il en est ainsi des mots de Charles Péguy à Henri Alain-Fournier, après lecture du *Grand Meaulnes*, publié en trois fragments en 1913 dans *La Nouvelle Revue française*. Péguy a treize ans de plus que Fournier, et une réputation littéraire déjà bien établie quand il s'adresse ainsi à son cadet : « Vous irez loin, Fournier. Vous vous rappellerez que c'est moi qui vous l'ai dit. » Tous deux n'eurent guère le temps de méditer sur ces paroles, qui donnèrent à Fournier l'un de ses derniers bonheurs terrestres. Péguy et Fournier furent deux des toutes premières victimes de la guerre de 1914, fauchés alors que l'été finissait à peine.

La prédiction de Charles Péguy était une fine intuition. Mais ce qui la rend déchirante, c'est ce *vous vous rappellerez que c'est moi qui vous l'ai dit*. Deux talents poétiques, deux idéalistes, deux hommes obsédés par la quête de spiritualité, et par ailleurs désireux de s'intégrer au monde des lettres. Péguy fut le plus explicitement catholique des deux, avec ses célèbres pèlerinages à Notre-Dame de Chartres à la fin de sa courte vie. La foi de Fournier était plus complexe, même si sa sœur Isabelle – à laquelle *Le Grand Meaulnes* est dédié, et qui souffrait de la coxalgie que l'auteur attribue à son narrateur François Seurel – contribua beaucoup à donner une aura de religiosité à la disparition de son frère, à suggérer qu'il *n'était pas mort tout à fait par hasard*.

Une chose est sûre : Péguy est convaincu du talent de Fournier, mais il craint que son éloge ne soit noyé dans l'enthousiasme que *Le Grand Meaulnes* va déclencher. Revendiquer cette paternité dans la reconnaissance est à la fois orgueilleux et touchant. En mettant l'étiquette du prix sur le cadeau de son adoubement, Péguy l'inscrit dans une durabilité qui lui semble évidente – celle que la vie doit à ces deux écrivains.

Mais la vie ne tient pas toujours ce qu'elle doit. Et c'est le *loin* qui prend son poids. Vous irez loin. *Le Grand Meaulnes* ira très loin. Salué à sa sortie dans sa première édition chez Émile Paul, il devint surtout un immense succès dans les décennies qui suivirent, et notamment pendant longtemps le plus gros succès de littérature française dans Le Livre de Poche. Né du monde de l'école – celle d'Épineuil-le-Fleuriel où Henri Alain-Fournier passa son enfance –, il y vécut longtemps, étudié dans les collèges, les lycées, à l'université. Comme toujours dans ces cas-là, le très grand succès finit par agacer. On fit à Fournier un mauvais procès stylistique. Le sujet de son livre était romantique. On considéra son auteur comme un utilisateur de vaporisateur à brume, ce qui rendait très mauvais compte du réalisme poétique du roman. Plus tard, une adaptation cinématographique sirupeuse scella le malentendu. Et puis il était devenu difficile d'étudier dans les classes un roman où l'image de l'école apparaissait comme très différente de ce qu'elle était devenue.

Et voilà que tout récemment, plus de cent ans après sa parution, *Le Grand Meaulnes* entre dans la Pléiade. Et c'est sans doute le meilleur service que l'on pouvait rendre au livre : attendre qu'un grand silence ait passé sur trop de succès. Quant à l'auteur, devenu mythique à ses dépens, Péguy avait raison. Il est parti si vite. Si loin. ■

LA PRÉDICTION DE CHARLES PÉGUY ÉTAIT UNE FINE INTUITION. MAIS CE QUI LA REND DÉCHIRANTE, C'EST CE « VOUS VOUS RAPPELLEREZ QUE C'EST MOI QUI VOUS L'AI DIT »

AUDREY SOVIGNET

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

D'où viennent les idées ?

D'où viennent les oiseaux ?
Je me vois souvent comme un arbre où se perchent des oiseaux-idées. Beaucoup n'effectuent qu'un bref séjour sur mes branches, le temps de reprendre leur souffle et de peigner leurs ailes : ce ne sont pas des oiseaux pour moi ! D'autres restent, construisent leur nid : leur installation m'indique qu'un récit m'habite et que je dois le rédiger.

D'où viennent les oiseaux qui se posent sur mon arbre ? D'un autre arbre…

J'ai longtemps cru que l'on élaborait ses livres dans les marges des livres. Ma première pièce, *La Nuit de Valognes,* laquelle proposait un procès de don Juan par ses anciennes victimes, avait jailli de Molière, Mozart et Barbey d'Aurevilly ; mon premier roman, *La Secte des Égoïstes,* découlait de ma thèse consacrée à Diderot. À l'évidence, on ne devenait auteur qu'après avoir lu ; sans ces éblouissements, on n'y aurait même pas songé. Les volumes suggéraient de nouveaux volumes selon une sorte de reproduction endogamique.

D'où viennent les oiseaux qui se posent sur mon arbre ? D'un autre… Mais avant ?

Très vite, j'ai découvert que les livres compulsés ne jouaient pas le rôle de cause, plutôt celui d'occasion : au détour d'un paragraphe, une porte s'ouvrait dans ma mémoire, mon imaginaire, ma réflexion. Les pages déclenchaient l'accès à une idée qui arrivait de plus loin, de la réalité elle-même. Si, dans *La Nuit de Valognes*, je m'étais emparé de don Juan, c'était parce que ce mythe correspondait à des interrogations vécues : pourquoi s'attarder dans les bras de quelqu'un après la jouissance ? Le désir s'éteint-il avec sa satisfaction, ou s'élance-t-il vers un horizon différent, celui de l'amour ? Quelle différence entre plaisir et sentiment ? Les œuvres consacrées à don Juan me permettaient de formuler mon expérience, elles ne l'inventaient pas. De même pour *La Secte des Égoïstes,* les réflexions philosophiques du XVIII^e^ siècle sur le solipsisme avaient vivifié un sentiment confus qui me hantait : la réalité est-elle un songe dont je me réveillerai un jour ? J'ai donc compris que les idées surgissaient de la vie elle-même. Dès lors, j'ai moins lu et davantage écrit.

D'où viennent les oiseaux qui se posent sur mon arbre ? D'un autre… Mais avant ? De grands ou de petits arbres ?

Certains littérateurs puisent leur inspiration dans des thèmes puissants – Hugo, Zola, Orwell –, certains dans les moindres détails – Maupassant, Colette, Ernaux –, quelques-uns pratiquent les deux, tel Tolstoï de *Guerre et Paix* à *Anna Karénine.* Je réfute toute hiérarchisation : je déteste qu'on valorise uniquement les problèmes généraux tandis que l'on peut montrer du génie à scruter l'infime, et je m'oppose à Rilke qui conseillait de fuir les amples causes en se limitant à l'ordinaire : « Si votre quotidien vous semble pauvre, ne l'accusez pas ; accusez-vous vous-même, dites-vous que vous n'êtes pas assez poète pour en évoquer les richesses. » Je n'approuve que sa conclusion : « pour le créateur, il n'est pas de pauvreté ni de lieu pauvre et indifférent ». Et cela sur terre comme au ciel, ciel des concepts ou terre du trivial.

Mon conseil : plutôt que d'étudier des livres, s'étudier soi-même, étudier l'existence, la nature, l'histoire, la société. Seule la vie inspire un art qui la reproduit et la célèbre.

Bernard Clavel le précisait avec justesse : « Être romancier, ce n'est pas seulement savoir écrire, le talent peut se forger à force de travail. Mais que voulez-vous forger si vous n'avez pas de fer ? Vous pouvez toujours battre l'enclume, ça fera une jolie musique, ça ne donnera jamais une pièce de ferronnerie. Pour être romancier, il faut avoir des sujets, des histoires à raconter, des personnages à faire vivre ; en un mot : il faut porter un monde. » ■

JE DÉTESTE QU'ON VALORISE UNIQUEMENT LES PROBLÈMES GÉNÉRAUX TANDIS QUE L'ON PEUT MONTRER DU GÉNIE À SCRUTER L'INFIME

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine littéraire

NOS RENDEZ-VOUS DE JANVIER

NOUVEAU ! NOS ATELIERS EN PRÉSENTIEL

→ **Les ateliers d'écriture de *Lire Magazine littéraire* reprennent en présentiel en 2023.**
Nous sommes heureux de vous accueillir de nouveau dans les locaux de la rédaction (Paris 11e), avec Frédérique Anne qui animera l'atelier « 5 secrets pour écrire son roman » et Lola Sorrenti qui partagera avec vous ses conseils pour « écrire une nouvelle ».

ET TOUJOURS

Nos ateliers d'écriture de 3 heures, à distance, en visioconférence – un format flash qui a fait ses preuves auprès de plus de 500 participants – reviennent en janvier :

→ **L'animal, personnage littéraire**
avec Stéphanie Hochet
● Samedi 21 janvier à 10 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Samedi 21 janvier à 15 heures

→ **Écrire sur soi : Comment mener à bien votre autobiographie ?**
avec Frédérique Anne
● Lundi 23 janvier à 18 heures

→ **Promouvoir son livre sur les réseaux sociaux**
avec Vanessa Lavergne
● Samedi 28 janvier à 10 heures

Informations, calendrier complet et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures

CHARLOTTEJOLLYDEROSNAY/RIVAGES - ALEXANDRE ISARD - DR - CHLOÉ VOLLMER-LO/BELFOND

« La maternité est un sujet à part entière »

Dans leur essai sous forme de correspondance, Maaï Youssef et Lucille Dupré s'interrogent sur les liens entre maternité et écriture, invitant d'autres autrices à dialoguer sur leur façon d'envisager la question.

L'histoire de ce carnet de bord s'imbrique dans votre expérience personnelle. Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

Lucille Dupré. Nous avons commencé cette correspondance début 2022, à un moment où nos vies semblaient s'être placées en miroir. Maaï commençait une résidence d'écriture à La Ciotat, pour y travailler une fiction sur son expérience récente des grossesses arrêtées. J'étais à quelques encablures de mer, sur l'île de Porquerolles. En plein post-partum, je ne trouvais plus le temps et l'espace pour écrire.

Que permet la forme de la correspondance pour raconter ces expériences ?

Maaï Youssef. Avec ce livre, nous voulions créer un territoire qui puisse contenir des expériences peu mises en dialogue de la maternité : être mère, désirer ne pas l'être, ne pas pouvoir l'être. La correspondance nous permettait de réunir ces vécus dans un cadre sanctuarisé. Ce qui pouvait être ordinairement discordant ou heurtant trouvait ici une écoute. Nous avons aussi fait de la correspondance un lieu d'expérimentation littéraire, où créer une forme hybride qui mêle l'échange épistolaire, l'essai, le récit, la fiction et la poésie.

Quelles grandes tendances se dégagent des réponses des autrices que vous avez interrogées ?

L.D. Il ressort de ces rencontres que la maternité est un sujet à part entière, épique, crucial et encore trop peu représenté dans tous ses possibles. Il appelle souvent à une écriture sur le vif : chez Julia Kerninon, Rachel Cusk, Maggie Nelson, Amandine Dhée et bien d'autres – nous y compris –, cela se traduit par une exploration politique de l'écriture de l'intime. Raconter son vécu – d'accouchements, d'avortements, de fausses couches – est souvent une étape d'écriture nécessaire. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

LETTRES D'HIVER, LETTRES D'ÉTÉ. ÉCRIRE LA MATERNITÉ
MAAÏ YOUSSEF, LUCILLE DUPRÉ
320 P., BELFOND, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 16 FÉVRIER.

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine littéraire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Nine Antico	*Madones et putains*	Dupuis	88	★★★☆☆
Fernando Aramburu	*Oiseaux de* passage	Actes Sud	80	★★★★☆
Anuk Arudpragasam	*Un passage vers le Nord*	Le Bruit du monde	77	★★★★☆
Justine Augier	*Croire. Sur les pouvoirs de la littérature*	Actes Sud	49	★★★★☆
Patrick Autréaux	*La Sainte de la famille*	Verdier	71	★★★★★
Aurélien Bellanger	*Le Vingtième Siècle*	Gallimard	75	★★★☆☆
Clément Bénech	*Un vrai dépaysement*	Flammarion	73	★★★★☆
Delphine Bertholon	*Ce qui m'attend dans le noir*	Albin Michel	89	★★★★☆
Philippe Besson	*Ceci n'est pas un fait divers*	Julliard	70	★★★★☆
William Boyle	*La Cité des marges*	Totem	81	★★★★☆
William Boyle	*Éteindre la lune*	Gallmeister	83	★★★★☆
Natasha Brown	*Assemblage*	Grasset	78	★★★★★
Nathalie A. Cabrol	*À l'aube de nouveaux horizons*	Seuil	102	★★★★☆
Jan Carson	*Les Ravissements*	Sabine Wespieser	78	★★★★☆
Antoine Chainas	*Bois-aux-renards*	Gallimard/La Noire	83	★★☆☆☆
Marie Charrel	*Les Mangeurs de nuit*	L'Observatoire	74	★★★☆☆
Mikhaïl Chevelev	*Le Numéro 1*	Gallimard	81	★★★☆☆
Philippe Claudel	*Crépuscule*	Stock	64	★★★★★
Daniel Clowes	*Ghost World*	Delcourt	88	★★★☆☆
Bruno Colson	*Clausewitz*	Tempus	102	★★★☆☆
Didier Decoin	*Le Nageur de Bizerte*	Stock	65	★★★☆☆
Vinciane Despret	*Les Morts à l'œuvre*	Les Empêcheurs de penser en rond	100	★★★★☆
André Dhôtel	*David*	L'Arbre vengeur	90	★★★☆☆
Christophe Donner	*Ce que faisait ma grand-mère à moitié nue sur le bureau du Général*	Grasset	75	★★★★☆
Pierre Drieu la Rochelle	*Drôle de voyage et autres romans*	Bouquins	90	★★★★★
Arnaud Dudek, Camille Royé	*Des chamallows au ketchup*	Actes Sud Junior	89	★★★☆☆
Vincent Eltschinger, Isabelle Ratié	*Qu'est-ce que la philosophie indienne ?*	Folio	33	★★★★☆
Mariana Enriquez	*Les Dangers de fumer au lit*	Sous-sol	52	★★★★☆
Brian Evenson	*Immobilité*	Rivages	82	★★★☆☆
Dominique Fortier	*Les Ombres blanches*	Grasset	62	★★★☆☆
Rodrigo Fresán	*Melvill*	Seuil	82	★★☆☆☆
Lauren Groff	*Matrix*	L'Olivier	76	★★★★☆
Frédéric Gros	*Pourquoi la guerre ?*	Albin Michel	98	★★★★☆
Jakob Guanzon	*Abondance*	La Croisée	79	★★★★★
Hannah Halperin	*Notre part d'ombre*	Buchet-Chastel	78	★★★☆☆
Tamar Herzog	*Une brève histoire du droit en Europe*	Anacharsis	101	★★★★☆
Sylvestre Huet	*Le Giec urgence climat*	Tallandier	102	★★★☆☆
Arnaldur Indridason	*Le Roi et l'Horloger*	Métailié	83	★★★★☆
Deepti Kappor	*Age of Vice*	Robert Laffont	79	★★★☆☆
Jonas Karlsson	*La Pièce*	Babel	81	★★★☆☆
Elizabeth Kolbert	*Des poissons dans le désert*	Le Livre de Poche	102	★★★☆☆
Mathieu Laine	*La Compagnie des voyants*	Grasset	90	★★★☆☆
Céline Laurens	*Sous un ciel de faïence*	Albin Michel	72	★★★☆☆
Pierre Lemaitre	*Le Silence et la Colère*	Calmann-Lévy	6	★★★★☆
Younn Locard, Florent Grouazel	*Révolution II. Égalité - livre I*	Actes Sud/L'An 2	88	★★☆☆☆
Jean Lopez, Benoist Bihan	*Conduire la guerre*	Perrin	98	★★★☆☆
Sara Lundberg	*Une maman si pressée*	Seuil Jeunesse	89	★★★★★
Hervé Marchal, Jean-Marc Stebé	*Le Pavillon. Une passion française*	PUF	101	★★★☆☆
Xavier Mauduit, Jeanne Guérout	*Histoire des préjugés*	Les Arènes	97	★★★☆☆
Herman Melville	*Poésies*	Unes	91	★★★★★
Fabrice Midal	*Tout ce qui nous empêche d'être heureux et ce qu'il faut savoir pour l'être*	Flammarion/Versilio	100	★★★☆☆
Roman Muradov	*Tous les vivants*	Dargaud	88	★★★★★
Pierre Musso, Katrin Becker	*Introduction à la philosophie de Pierre Legendre*	Manucius	99	★★★★☆
Guillaume Nail	*On ne se baigne pas dans la Loire*	Denoël	72	★★★☆☆
Gaëlle Nohant	*Le Bureau d'éclaircissement des destins*	Grasset	74	★★☆☆☆
Christine Orban	*Soumise*	Albin Michel	38	★★★☆☆
Daniel Pennac	*Terminus Malaussène. Le cas Malaussène 2*	Gallimard	56	★★★☆☆
Thomas Piketty	*Une brève histoire de l'égalité*	Points	102	★★★★☆
Alessandro Piperno	*La Faute*	Liana Levi	81	★★★☆☆
Fanny Saintenoy	*Les Clés du couloir*	Arléa	72	★★★☆☆
Lydie Salvayre	*Irréfutable essai de successologie*	Seuil	73	★★★★☆
Ferdinand von Schirach	*Sanction*	Folio	81	★★★☆☆
Stéphane Servant, Nicolas Zouliamis	*Monstres*	Thierry Magnier	89	★★★★☆
Lionel Shriver	*À prendre ou à laisser*	Belfond	77	★★★☆☆
Isabelle Sorente	*L'Instruction*	JC Lattès	72	★★★☆☆
Robert Louis Stevenson	*Journal de la construction d'un phare*	Paulsen	90	★★★★☆
Jennifer Tamas	*Au nom des femmes*	Seuil	91	★★★☆☆
Camille de Toledo	*Une histoire du vertige*	Verdier	73	★★★★☆
Karine Tuil	*Kaddish pour un amour*	Gallimard	91	★★★☆☆
Dubravka Ugresić	*La Renarde*	Christian Bourgois	62	★★★☆☆
Adèle Van Reeth	*Inconsolable*	Gallimard	96	★★★★☆
Eduardo Fernando Varela	*Roca pelada*	Métailié	80	★★★★☆
Sylvain Venayre	*Les Guerres lointaines de la paix*	Gallimard	99	★★★★☆
Colson Whitehead	*Harlem Shuffle*	Albin Michel	79	★★★★☆
Irvin D. Yalom, Ginny Elkin	*Guérir à deux voix*	Albin Michel	99	★★★☆☆
Hélène Zimmer	*Dans la réserve*	P.O.L	72	★★★★☆

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

- LES CLASSIQUES DE -

LiRE magazine littéraire

À la recherche de MARCEL PROUST,
un numéro de 100 pages richement illustrées pour tout savoir de la vie et de l'œuvre de l'écrivain mythique qui déchaîne toujours, 100 ans après sa disparition, passion et ferveur !

8,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

JE COMMANDE LE NUMÉRO CONSACRÉ À MARCEL PROUST

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine littéraire, 15 rue de la Fontaine- au- Roi 75011 PARIS

OUI, je souhaite commander le numéro Les Classiques de Lire Magazine littéraire, Marcel Proust, au prix de **8,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire

Ne payez rien maintenant, nous vous enoyons un lien sécurisé pour payer par CB (votre e-mail est nécessaire)

HLCMP515

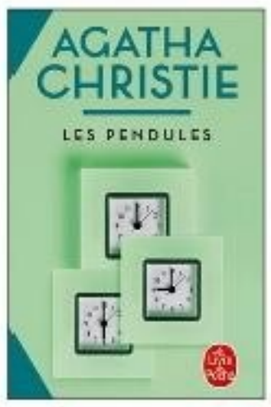
Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/03/2023 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine littéraire, 15 rue de la fontaine- au- roi 75011 paris

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

ANDRÉA BESCOND

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« Mon premier grand souvenir est *Une vie*, de Maupassant. J'avais déjà beaucoup lu avant, notamment les Agatha Christie… Non, finalement, le premier souvenir, c'est elle. Des lectures sous les draps à la lampe de poche : *Les Pendules, Ils étaient dix [ex*-Dix petits nègres*]*… Je devais avoir 9 ou 10 ans. Ce souvenir, c'est l'adrénaline, l'interdit. Je lisais des heures au risque de me faire surprendre. Après, il y a eu *Le Mystère de la chambre jaune* de Gaston Leroux. Enfant, j'ai beaucoup lu de romans policiers. Moins aujourd'hui. Et si je m'y remettais ? »



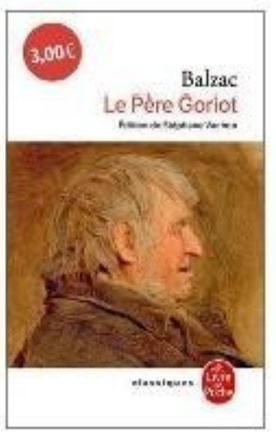
L'OUVRAGE QUE VOUS OFFREZ?

« *La Petite Fille sur la banquise* d'Adélaïde Bon. Je l'ai offert à des personnes qui, comme moi, ont vécu la pédocriminalité ou l'inceste. Ce livre m'a beaucoup touchée. Il est formidablement écrit. »

Après la danse, le théâtre et le cinéma, voici venir la littérature. Dans *Une simple histoire de famille*, l'autrice des *Chatouilles* raconte trois destins, deux femmes et un homme bousculés par les secrets et le désir de vengeance. Elle nous ouvre sa bibliothèque.

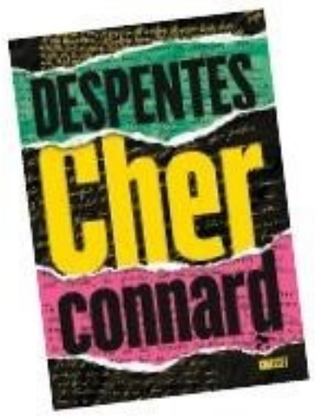
UN CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS?

« *Le Père Goriot* de Balzac… un enfer. *Eugénie Grandet*, ça a été, mais *Le Père Goriot*, une torture ! Sur ce coup-là, j'ai arnaqué M. Touzard en trouvant des renseignements sur le livre sans l'avoir lu. Je m'y remettrai peut-être quand je serai vieille… Mais ce n'est pas sûr. »



LE DERNIER LIVRE ACHETÉ?

« *Cher connard* de Virginie Despentes. J'ai beaucoup ri. La question qu'elle pose – comment devient-on un homme ? – est aussi celle que je pose dans mon roman. J'achète également tous les livres de femmes qui témoignent. Parce qu'il faut continuer à transmettre cette parole. »



LE ROMAN AUQUEL VOUS PENSEZ SOUVENT?

« Ceux d'Amélie Nothomb. Et *Une vie* de Maupassant. L'existence douloureuse et pleine d'espoir de Jeanne, l'héroïne, m'a toujours accompagnée. La simplicité de Maupassant est admirable. J'aime la littérature classique et accessible. Le génie, c'est de pouvoir toucher tout le monde. M. Touzard, au collège à Moissac, nous avait donné ce livre à lire. Un jour, en rendant les rédactions, il m'a dit que j'écrirais. »

UNE SIMPLE HISTOIRE DE FAMILLE
ANDRÉA BESCOND
256 P., ALBIN MICHEL, 18,90 €

→ À noter aussi la sortie en salles, le 26 avril prochain, de son long-métrage *Quand tu seras grand* (coréalisé par Éric Métayer).

Propos recueillis par Éric Libiot

THIERRY LE FOUILLE/SIPA/ALBIN MICHEL

LA COLLECTION CINEMA MASTER CLASS DES MAITRES

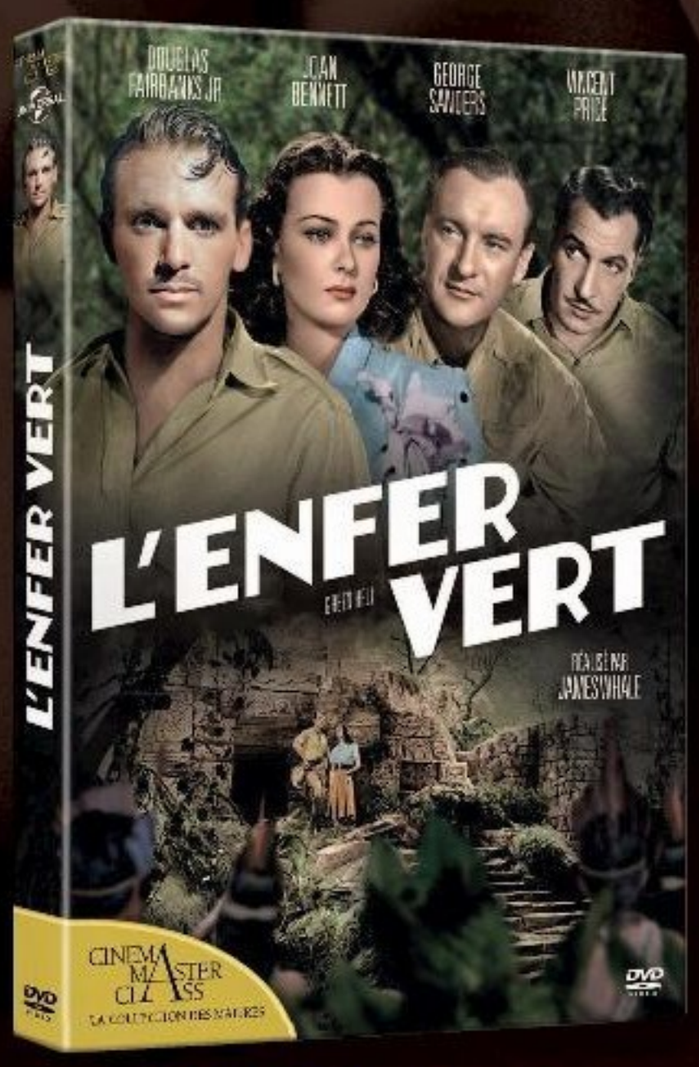
(RE)DÉCOUVRIR JAMES WHALE

TOUTES LES FACETTES DU RÉALISATEUR DE FRANKENSTEIN

NOUVELLES RESTAURATIONS HAUTE-DÉFINITION
En COMBO BLU-RAY + DVD & DVD COLLECTOR

SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS

- PORTRAIT DE JAMES WHALE
- PRÉSENTATION DES FILMS PAR JEAN-PIERRE DIONNET
- ANALYSE DE SÉQUENCES PAR FABIEN MAURO
- LE MYSTÈRE JAMES WHALE : LIVRETS DE DENIS ROSSANO
- BANDES-ANNONCES
- JAQUETTES RÉVERSIBLES...



UNIQUEMENT EN DVD

DISPONIBLES LE

31 JANVIER 2023

INFORMATIONS & COMMANDES AU :

01 55 17 16 16
elephant1@wanadoo.fr

Le Baiser devant le miroir : © 1933 Universal Pictures Corp. Renewed 1961 by Universal Pictures Co., Inc. All rights reserved. Courte-Circuit © 1933 Universal Pictures Corp. Renewed 1961 by Universal Pictures Co., Inc. All rights reserved. Design and design by Elephant. This artwork exclusive licensed from Universal Studios

CULTIVEZ L'ART DE VOYAGER

Avec Arts et Vie le n°1 du voyage culturel

Voyages accompagnés en petits groupes

Programmes culturels de qualité

Guides francophones expérimentés

98% de voyageurs satisfaits

Engagés pour un tourisme responsable

www.artsetvie.com

Brochure sur simple demande au 01 64 14 52 97

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS